



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 136
JANVIER 1914 (1)

ABONNEMENT

UN AN. } FRANCE... 20 FR
 } ÉTRANGER... 25 FR
LE NUMÉRO... UN FRANCO.

LE JOUR DE L'AN ASIATIQUE

Meilleurs Vœux
et Compliments exprimés
de la **CARNINE LEFRANCO**.

Le « jour de l'An », en Asie française, se nomme le *Têt*.

Il n'y a pas, si on en juge par le bruit et l'éclat, de plus grande fête dans le calendrier jaune, lequel compte pourtant un certain nombre de réjouissances solennelles : la fête des enfants, la fête du labourage, la fête du riz, la fête des esprits des ancêtres, les fêtes des solstices, etc.

Mais le « Têt » a un caractère particulier. Ce n'est pas une fête de la famille ni du foyer. La famille, en pays jaune, est un principe trop vénéré, trop primordial, trop austère, pour être entouré de sourires et de joies bruyantes. Même pour le « Nouvel An » les enfants ne sautent pas au cou de leurs parents : ils se prosternent à leurs genoux ; les parents ne donnent pas à leurs enfants des bonbons ni des polichinelles : ils ne leur offrent que de bons conseils et des sentences bien raisonnables, tout appropriées à l'existence journalière qu'ils ont à mener.

Le « Têt » est exclusivement une fête publique, une réjouissance du plein air et de la multitude, avec de forts rires, des joies grasses, des éclats vulgaires, et tout le bruit et les amusements capables de réjouir une foule essentiellement enfantine et badaude. C'est une façon de 14 juillet sans réminiscences historiques, sans enthousiasme politique.

Pour ce jour-là, et depuis longtemps, les ouvriers, les journaliers, les tireurs de pousse-pousse et tous les petits métiers ont fait des économies : les boys et les serviteurs ont demandé à leurs maîtres des avances sur leurs gages. Et le jour venu, on dépense tout ce qu'on a, et même davantage.

On fait d'abord, dans la pagode lumineuse, quelques sacrifices aux bienveillants génies, qui savent se contenter de peu.

Après quoi, les premières agapes étant consommées rapidement, on se répand parmi les jeux populaires : et il y a, en Asie comme en Europe, des courses en sac, des joutes de nata-



LA **CARNINE LEFRANCO** RÉUSSIT TRÈS BIEN CHEZ LES ENFANTS
qui la prennent avec gourmandise.
ELLE N'EST JAMAIS TOXIQUE ET NE CONSTIPE PAS



tion et des mâts de cocagne. Mais le clou, sans lequel il n'est point de *Têt*, c'est la promenade du Dragon. L'animal terrible et céleste, qui est à la source de toute la théogonie jaune, descend des nuages, son habituelle retraite, et court les rues d'Annam, dans un cortège semi-burlesque, tel celui dont use, le 6 décembre, saint Nicolas de Myre pour se promener dans les villes et les bourgs de Lorraine.

Tête en bois léger, laqué et doré, griffes en carton, impérialement sorties, écailles du dos et des pattes en étoffes multicolores, échine en rotin flexible, le Dragon, porté sur les épaules de vingt comparses complaisants et invisibles, déroule ses anneaux multiples le long des rues et des carrefours, à l'effarement des enfants, à la joie du populaire. Le précédent, l'accompagnent et le suivent des crieurs, des porteurs de

parasols de soie, d'éventails géants de Namdinh, de queues de cheval, de symboles et de simulacres de toute sorte. Et tout le long de la procession, la foule se rue avec des cris, et les « Phao » éclatent impitoyablement. Ah! ces pétards de cérémonie, poudre et bambou secs, que chaque habitant amoncelle devant sa porte et qu'il fait partir, formidablement, dans les jambes et aux yeux des passants! Et aux détonations sèches et vibrantes, les innombrables chiens, que toute agglomération jaune recèle, hurlent sans fin, plus haut que la multitude, plus fort que les artifices! Hissé, ballotté dans le flot humain, le dragon

s'engouffre dans les rues et les carrefours, parmi l'énorme joie populaire, et la promenade aboutit aux remparts ou aux haies épineuses, où le tout s'abîme en un feu de joie au milieu des clameurs.

Et le soir, remplie des victuailles innombrables et des liquides suspects qui surchargent, sur les voies publiques, les éventaires poussiéreux des marchands en plein air, toute cette foule se rue à la maison des jeux, au jeu des sapèques, au jeu des

soucoupes, ou à tel attrape-nigaud que, dans chaque commune, offre triomphalement le Chinois tenancier des jeux de hasard. Car, pour l'Annamite, il n'est pas de bonne fête sans le jeu, quels qu'en soient la forme et l'aléa. Livre de bruit, de mouvement et de boisson, l'indigène se glisse dans l'anre tentateur et n'en ressort qu'au lever du jour et complètement à sec. Là, il joue et il perd tout

l'argent qu'il a, l'argent qu'il n'a pas, ses habits, sa montre, son turban, sa rizièrre et son cercueil. Et le lendemain, au petit matin, et le « Têt » fini, l'œil vague et le cheveu malade, le boy décaqué rentre chez son patron blanc, en rêvant à un nouveau moyen de faire danser l'anse du panier; et le paysan, dépouillé de sa récolte et nu comme un ver, retourne au village, avec l'obligation inéluctable, aux prochaines nuits sans lune qui traînent sur la terre leur robe d'épaisses ténèbres, de prendre les sentiers du chapardage, de la contrebande et de l'aventure.

ALBERT DE POUVOURVILLE.



AU TONKIN

Promenade du Dragon pendant les Fêtes du « Têt », à That-Khé.

**CARNINE
LEFRANÇO**

SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE DE BŒUF
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pur ou étendue d'un liquide quelconque
eau minérale ou naturelle thé, lait, etc
(pas de bouillon), FROID ou TIÈDE

DÉPOT GÉNÉRAL : ÉTABLISSEMENTS FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



Le Docteur LAUNOIS

DE LA FORCE PHYSIQUE

Fragment d'une lettre d'Alexandre Dumas fils à son père.

« Mon cher Père,

« Si j'étais roi de France, il n'entrerait pas un enfant dans les villes avant qu'il eût l'âge de douze ans.

« Jusque-là, ils vivraient à l'air, au soleil, dans les champs, dans les bois, en compagnie des chiens et des chevaux, face à face avec la nature qui fortifie les corps des enfants, prête l'intelligence à leur cœur, poétise leur esprit, et leur donne de toutes choses une curiosité plus utile à l'éducation que toutes les grammaires du monde. Ils connaîtraient les arbres, les fleurs, les oiseaux, les saisons; ils comprendraient les voix, et même le silence des nuits étoilées, ils auraient la meilleure



POURTRAIT D'ALEXANDRE DUMAS FILS
d'après MEISSONNIER. Musée du Louvre.

religion, celle que Dieu enseigne lui-même dans le spectacle grandiose de ses miracles

quotidiens, et à douze ans, vigoureux, nobles, sensibles, ils seraient de force à recevoir l'instruction méthodique qu'il serait temps de verser en eux, et dont l'inoculation se ferait facilement en quatre ou cinq années.

« Malheureusement pour les enfants, et heureusement pour la France, je ne suis pas le roi, et tout ce que je puis faire, c'est de donner un conseil et de proposer un moyen.

« Ce moyen, c'est de mettre l'éducation physique de l'enfant au premier plan de sa vie....

ALEXANDRE DUMAS FILS.

(La Quinzaine illustrée.)

La CARNINE LEFRANCQ est la **SEULE** préparation qui *garantis*se n'être *exclusivement* préparée qu'avec du SUC MUSCULAIRE DE BŒUF **CONCENTRÉ**, c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 0/0 d'eau qu'il contient.

CHACUNE DE NOS MACHINES ÉVAPORE 30 LITRES DE CETTE EAU A L'HEURE

LE JOUR DE L'AN

Une des choses qui m'ont toujours semblé les plus admirables, c'est l'art que nous avons de compliquer la vie et de l'embarasser de menues corvées dont nous faisons des obligations, qui pèsent à tous aussi lourdement et que tous continuent de subir aussi patiemment. Rien n'est plus significatif, en ce sens, que les rites du Jour de l'An. Personne n'y trouve ni plaisir ni profit, sauf les concierges, les confiseurs et les fleuristes, qui ne sont tout de même qu'une minorité. Tout le monde accepte que, par suite de l'accumulation d'usages saugrenus, une période de l'année devienne, pour toutes les âmes éprises de calme et de logique, un véritable épouvantail.

Je n'exagère pas. Et j'ai conscience de

traduire le sentiment intime de beaucoup de gens. Ce qu'il y a d'ironique et de cruel, c'est qu'on soit, à force d'ingéniosité, arrivé à rendre odieuses des choses qui, de soi, sont agréables.

Un cadeau, cela est agréable à recevoir, mais surtout agréable à faire. Rien n'est plus charmant que de donner. Encore y faut-il certaines conditions. Mais vous passez chez le marchand de bonbons ou chez le marchand de fleurs. Vous lui remettez une liste portant les noms et adresses des personnes à qui vous avez des obligations et, en regard, le chiffre auquel se taxe votre reconnaissance. En vérité, y a-t-il lieu qu'on vous sache quelque gré de cette mesure circulaire? D'ailleurs,

on ne vous en sait aucun. A la dix-septième corbeille qu'elle reçoit, une maîtresse de maison à peine à calmer ses nerfs; au vingt-cinquième sac de fondants, elle déchire avec frénésie la carte qui l'accompagne. Quelle est, alors, cette comédie et cette réciproque duperie?

Une visite, cela est agréable à recevoir, sinon à faire. Encore faut-il qu'on sache au juste le nom du visiteur et qu'on puisse échanger quelques paroles avec lui. La visite du Jour de l'An a ceci de caractéristique qu'on la fait par devoir et non par plaisir. On entre, on se fait voir, on fait constater sa présence; pour un peu, on signerait sur un registre. Puis, on se hâte afin d'avoir expédié dans sa journée le plus grand nombre possible de démarches polies. En vérité, à quoi cela sert-il et à quoi cela fait-il plaisir? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement chez soi, en se réservant d'aller demander, à son jour et à son heure, quelques moments de causerie à ceux avec qui on aime à causer et à celles à qui on a quelque chose à dire?

Les enfants eux-mêmes sont à plaindre dans cette période que les infortunés croient faite pour eux. Les collèges les ont lâchés pour quelques jours. Bien vite on les prend par la main et on les traîne de maison en maison, chez l'oncle à l'héritage hypothétique, et chez le cousin au quarantième degré. On les abreuve de joies familiales, on les sature de divertissements dépourvus de variété, on les bourre de repas de cérémonies, on les gave de sucreries, on leur assène d'affreux livres rouges dorés sur tranche, on les met aux prises avec des jouets qui font de l'effort et qui ne marchent jamais. Ahuris, abrutis, écoeurés, ils prennent le parti de tomber malades afin d'échapper à cet excès de bonheur.

Et, tant qu'il y aura un premier jour de l'an, il en sera de même. On se soustrait à un devoir, on n'échappe pas à une corvée. Il n'y aurait qu'un moyen pratique et que je recommande aux personnes qui rédigent l'almanach : c'est de faire commencer l'année le second jour de l'an.

RENÉ DOUMIC,
de l'Académie Française.

LA TURQUIE D'AUTREFOIS

STAMBOUL

Hier existait encore une ville qui s'était à peu près conservée, comme à miracle, depuis les époques où l'Orient resplendissait. On n'y entendait point les bruits de sifflets et de ferraille qui sont l'apanage de nos capitales modernes; la vie s'y écoulait méditative et discrète, apaisée par la foi; les hommes y faisaient encore leur prière, et des milliers de petites tombes, d'une forme exquise et toujours pareille, y peuplaient les places nombreuses, rappelant doucement la mort sans y mêler aucune terreur. Cela s'appelait Stamboul, et ce n'était pas au bout du monde; non, c'était en Europe, à trois jours à peine de notre Paris fiévreux et trépidant.



Pauvre Stamboul! Son délabrement, il faut le reconnaître, devenait extrême; aussi, tous les snobs touristes — qui sont peut-être la classe humaine la moins capable de comprendre quelque chose à quoi que ce soit — s'indignaient en débarquant des paquebots ou des trains de luxe, à voir ces maisons de travers, ces décombres qui gisaient partout et ces immondiées qui souvent traînaient dans les ruelles mortes.

Seuls les artistes et les rêveurs profonds se sentaient pris dès l'abord par ce charme de vieil Orient, que j'ai tant de fois cherché à exprimer, mais qui toujours a fini entre mes mots inhabiles.

PIERRE LOTI,
de l'Académie Française.

LA RÉSISTANCE A LA FATIGUE

Le développement extraordinaire des sports et les nécessités croissantes de la vie intensive ont donné la vogue et l'actualité aux substances permettant, sous un petit volume, de produire l'effort sans fatigue et sans entraînement préalable et d'augmenter le potentiel de résistance du muscle. Si l'opothérapie n'est pas un vain mot, c'est, assurément, dans le suc musculaire que nous devons chercher et trouver les conditions d'exaltation physiologique du travail.

Et, en effet, la Carnine Lefrancq est, couramment, utilisée aujourd'hui comme un aliment de luxe indispensable aux cou-

reurs, aux chasseurs, alpinistes, lutteurs, boxeurs, etc.

Les anémiques et les candidats à la phthisie, les malades déprimés par une infection préalable, trouvent, dans la Carnine, le meilleur des antidépresseurs, le stimulant des échanges, le tonique circulatoire qui assure le meilleur rendement énergétique. La Carnine répare avec le *maximum* de rapidité les pertes de la nutrition et stimule, constamment, la prolifération des hémato-blastes. C'est le *tonique naturel du sang et du système nerveux*, celui dont l'absorption est assurée par les tubes digestifs les plus délicats.

MUSÉE DE BRUXELLES



L'OFFRE GALANTE

par Jean STEEN, peintre hollandais (1626-1679). - Photo des couleurs.

LOCUTIONS ET PROVERBES

COMME CHEZ NICOLET

Cela veut dire en augmentant : *crescendo*, pour employer un terme musical ; c'est une abréviation du proverbe : *De plus en plus fort, comme chez Nicolet*.

Maintenant, d'où vient ce proverbe ?

Fils d'un joueur de marionnettes et joueur de marionnettes lui-même, Nicolet se fit construire en 1769, sur le boulevard du Temple, une véritable salle de spectacle, qui s'appela d'abord Théâtre de la Gaité, et ensuite Théâtre des grands danseurs du roi, titre qu'elle quitta à la Révolution pour reprendre celui de Gaité, qu'elle a gardé depuis.

Or, "chez Nicolet" où l'on jouait de grandes pantomimes et de petites comédies du genre bouffon, les entr'actes étaient toujours remplis par des danses de corde, des tours de sauteurs et d'équilibristes, des exhibitions de chiens savants, etc., qui faisaient voir aux spectateurs des choses de plus en plus étonnantes ; et c'est ce qui a donné lieu au proverbe en question, très en vogue dans le siècle dernier, et loin, tant s'en faut, d'être oublié dans le nôtre.

EMAN MARTIN.

Le Docteur LAUNOIS

Interne de l'Hôtel-Dieu de Reims, Pierre-Émile Launois venait à Paris continuer ses études médicales, et arrivait à l'Internat des Hôpitaux de Paris en 1880.

En 1885, il soutenait, pour le doctorat en médecine, une thèse sur un sujet d'anatomie pathologique et clinique : *de l'Appareil urinaire des vieillards*; et en 1902, il obtenait le doctorat ès-sciences.

En 1887, il devenait médecin des Hôpitaux, et professeur agrégé en 1889. Entre temps, dès 1882, il faisait fonction de Préparateur du Laboratoire des Travaux pratiques d'histologie de la Faculté de Médecine. Lauréat du Prix Civiale (1885), Médaille de bronze de l'Assistance publique, Lauréat de l'Académie de médecine (Prix Tremblay, 1893), Membre de la Société anatomique, le docteur Launois est un travailleur acharné dont l'œuvre est considérable.

Avec H. Morau, il a écrit, en 1892, un Manuel d'Anatomie microscopique et d'Histologie; et il a également réuni en un volume, sous le titre de Manuel des travaux pratiques d'histologie, une série de conférences faites de

1892 à 1895. Il a publié, avec M. Variot, dans la *Revue de Chirurgie*, en 1883, une étude sur les névromes multiples; et a fait, avec le docteur Bensaude, à la Société médicale des Hôpitaux, une communication sur l'adénolipomatose symétrique.

Les tumeurs malignes de l'enfance, le goitre exophtalmique, la glande hypophysaire ont été l'objet de ses recherches. Il écrit dans le *Traité de Médecine et de Thérapeutique* de Brouardel, Gilbert et Girode, le chapitre des maladies de la rate; avec M. Roy, il a publié des Etudes biologiques sur les géants (Masson, 1904). Enfin on lui doit une étude historique fort intéressante sur les Pères de la Biologie (Naud, 1904).

Agrégé désigné, par ses travaux et son goût pour l'enseignement, pour la chaire d'histologie vacante il y a quelques années à la Faculté, le docteur Launois serait actuellement professeur titulaire de la Faculté, s'il avait cru pouvoir faire le sacrifice de sa très nombreuse clientèle.

Médecin de Lariboisière, le docteur Launois est chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Launois, entouré de géants et de nains et autres infirmes par altérations endocriniennes, tient à la main un crâne où il va situer l'hypophyse, dont il a particulièrement étudié les lésions.

GAINSBOROUGH (1727-1788)



GAINSBOROUGH

Fils d'un drapier, Thomas Gainsborough naquit à Sudbury en 1727. Il montra de bonne heure une imagination mobile, un tour d'esprit burlesque et original, et surtout un goût prononcé pour le dessin.

Avant sa dixième année, on le voyait dédaignant les jeux de son âge, s'enfoncer dans les bois des environs, pour imiter les objets qui souriaient à son imagination. Il crayonnait alternativement une cabane, un arbre desséché, un troupeau. Décidé à se vouer à la peinture dans le but de soulager sa famille peu aisée, des frais de son entretien, et de cultiver les dispositions qu'il se sentait, il vint à Londres à 13 ans et y reçut les leçons de Gravelot, qui lui témoigna de l'intérêt.

Il commença par peindre le portrait, genre où il acquit un degré de perfection qui le mit en vogue et qui l'a fait placer par quelques-uns de ses compatriotes sur la même ligne que Van Dyck. Marié à 19 ans, il établit sa résidence à Ipswich, où il

fit la connaissance de Philippe Thicknesse qui lui procura de l'occupation, et le décida à venir habiter Bath. Il s'attacha ensuite à la peinture du paysage, où il s'est fait une réputation plus étendue et plus solide.

L'Académie royale de peinture nouvellement fondée, le compta parmi ses premiers membres; mais le ton arrogant qu'il prit avec ses confrères, et sa susceptibilité de caractère, rendirent leurs rapports fort rares.

Gainsborough mourut à Londres le 2 Août 1788. Ses portraits se distinguent particulièrement par une ressemblance frappante qu'il saisissait avec une grande facilité. On a remarqué de lui les tableaux suivants : *Le Petit Berger* (the Shepherd's boy), *le Cottage Girl*, *l'Enfant bleu*; les portraits de l'Amiral Vernon, de la Duchesse de Devonshire, de Mrs. Robinson, de Mrs. Siddons, de Mrs. Graham, de Miss Haverfield, de la Reine Charlotte, etc...

Le tableau que nous reproduisons page 8, représente Mrs. Sarah Kemble Siddons, tragédienne anglaise, née dans le Pays de Galles en 1755 et morte à Londres en 1831. Admirable dans les rôles tragiques, elle triompha surtout dans celui de *Lady Macbeth*.

THE NATIONAL GALLERY - LONDRES



MISTRESS SIDDONS

par Thomas GAINSBOROUGH, peintre anglais (1727-1788). - Photographie des couleurs.

La **CARNINE LEFRANCQ**, quoique d'un prix élevé, est la moins chère de toutes les préparations similaires. Il vaut mieux faire prendre aux malades une petite quantité d'un remède dont on a éprouvé la valeur, qu'une dose élevée d'un produit inconnu.



CHANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 137
JANVIER 1914 (2)

ABONNEMENT
FRANCE. 20 FR.
ÉTRANGER 23 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

LES FEMMES DU TEMPS PASSÉ

MADemoiselle DE CAMARGO

En avril 1770, le bruit se répandit que Mademoiselle Marianne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres, car depuis vingt ans on la croyait morte. Son dernier admirateur et son dernier ami, à qui elle avait légué ses chiens et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de la candeur, dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre ».

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. Elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup

de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles, le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au Sacré-Collège. Sa mère avait dansé, mais avec les dames de la Cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cuppl de Camargo, était un gentilhomme espagnol qui vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu. Le père courait les cabarets, se reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants — et pour les ivrognes.... Marianne était si jolice que la princesse de Ligne l'appela la fille des fées. Légère comme un



Mlle de CAMARGO, par La Tour

oiseau, on la voyait s'envoler dans les charmillles. Quand elle eut dix ans, la princesse jugea que cette jolice merveille revenait de droit à Paris, la

**RÉSISTANCE
AU FROID.**

L'administration préventive de CARNINE LEFRANÇO exerce une action empêchante vis-à-vis des refroidissements, des hémorragies, des intoxications et infections.

ville des merveilles. Il fut décidé que Mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra.

Son père se récria beaucoup :

« Danseuse ! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne !

— Déesse de la danse, si vous voulez », dit pour l'apaiser la princesse de Ligne.

Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince ; il arriva en grand seigneur chez Mademoiselle Prévost, que les poètes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après, M. de Camargo rentrait à Bruxelles avec l'air d'un conquérant :

modes prirent son nom : coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, souliers à la Camargo. Combien de duchesses et de bourgeoises qui imitèrent ses grâces, ses poses de déesse et son air voltigeant !

Elle était faite par l'amour et pour l'amour. Rien de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son sourire. Lancret, Pater, Van Loo, Nattier, tous les peintres alors célèbres ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où Mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut deux duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra : tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prévost, effrayée d'un pareil triomphe, joua si bien sa



LA CAMARGO. — Tableau de LANCRET (Musée de Nantes).

Mademoiselle Prévost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

* * *

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles, où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là ; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris ; cependant elle ne quitta Bruxelles que pour Rouen.

Enfin, il lui fut permis de débiter à l'Opéra, le 5 mai 1726, dans toute la magie de ses seize ans. Mademoiselle Prévost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débiter dans les *Caractères de la danse*, ce pas presque impossible, que les virtuoses renommés osaient à peine aborder dans leurs plus beaux jours. Mademoiselle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières. Son triomphe fut si éclatant, que, dès le lendemain, toutes les

comédie des coulisses, que Mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat.

Un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le Diable, ne put pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit Mademoiselle de Camargo : elle quitta les figurants, s'élança au milieu du théâtre et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prévost jura de perdre sa jeune rivale ; mais c'en était fait : Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra.

Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm : « Cette invention



BONVAL FIX ALLAN DENAIN RACHEL NATHALIE
JUDITH AUGUSTINE BROHAN MADELEINE BROHAN FAVART

SOCIÉTAIRES ET PENSIONNAIRES DE LA COMÉDIE FRANÇAISE EN 1855

Par Faustin Besson. — Photographie des couleurs.

utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles ».

**

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille : il ne savait que les appointements.

Enivrée par son triomphe, Mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la Cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poètes galants de cette époque galante.

Cependant la gloire de Mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songeait à la retenir; à peine fut-elle regrettée.

On ne se demanda même pas où elle s'était retirée, on ne parla plus d'elle que de loin en loin;

et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très charitable, connaissant par leurs noms tous les pauvres de son quartier. Elle ne voyait plus guère que trois ou quatre célébrités d'un autre temps, oubliées comme elle...

**

Un matin, Grimm, Pont de Veyle, Duclos, Helvétius se présentèrent galement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir.

« Nous désirons parler à Mademoiselle de Camargo », dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux.

La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiserie étaient couvertes de pastels représentant Mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant, elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un *Christ au mont des Oliviers*, une *Madeline au tombeau*, une *Vierge au voile*, une *Vénus à Cythère*, les *Trois Grâces*, des amours à demi-cachés, et les buis bénits des

madones couverts de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre. Une porte s'ouvrit; une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon. Elle apparut à leur suite, portant sur ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde.

« Vous le voyez, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma Cour aujourd'hui; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres... »

Arsène HOUSSEY.



GRIMM ET DIDEROT (PAR CARMONTELLE)



NOUS GARANTISSONS que le **CARNINE LEFRANÇO**
ne contient **NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**
mais **SEULEMENT** du **SUC musculaire de Bœuf CONCENTRÉ**

Cette préparation n'est pas à base d'Alcool

LA PATIENCE

Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres hommes : l'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance à souffrir la peine.... L'homme impatient est entraîné, par des désirs indomptés et farouches, dans un abîme de malheurs : plus sa puissance est grande, plus son impatience est funeste.

FÉNELON

Toute puissance est faite de patience et de temps.

HONORÉ DE BALZAC



LE JAPON PITTORESQUE

1. Les Bâcherons ; Un métier de cheval. - 2. Un Déménagement à Omama.

UNE NATION

Avoir des gloires communes dans le passé, une volonté commune dans le présent ; avoir fait de grandes choses ensemble, vouloir en faire encore, voilà les conditions essentielles pour être un peuple. On aime en proportion des sacrifices qu'on a consentis, des maux qu'on a soufferts. On aime la maison qu'on a bâtie et qu'on transmet. Le chant spartiate « Nous sommes ce que vous fûtes ; nous serons ce que vous êtes », est dans sa simplicité l'hymne abrégé de toute patrie.

ERNEST RENAN



EN ALGÉRIE. — LA PRIÈRE DU SOIR, A BISKRA

PHOT. LEINERT ET LANDROCK

LA CLOCHE FÊLÉE

Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume,
Les souvenirs lointains lentement s'élever
Au bruit des carillons qui chantent dans la brume,

Bien heureuse la cloche au gosier vigoureux
Qui malgré la vieillesse, alerte et bien portante,
Jette fidèlement un cri religieux
Ainsi qu'un vieux soldat qui veille sous la tente.

Moi, mon âme est fêlée, et lorsque en ses ennuis
Elle veut de ses chants peupler l'air froid des nuits,
Il arrive souvent que la voix affaiblie

Semble le râle épars d'un blessé qu'on oublie
Au bord d'un lac de sang, sous un grand tas de morts,
Et qui meurt sans bouger, dans d'immenses efforts!

BEAUDELAIRE.



SALOMÉ

Par Juana ROMANI. - Photographie des couleurs.
(Musée du Luxembourg, Paris.)



Viergeux Richard

BISKRA (ALGÉRIE). — La Rue des Ouled Nail's.

LA CURE DE LA CHLOROSE

Les moyens hygiéniques, air et lumière, l'alimentation substantielle, l'exercice modéré en plein air et le repos cérébral, les amers et les martiaux, constituent le traitement classique des chlorotiques. Mais la guérison est bien plus prompte et plus complète, si l'on joint à ce traitement les *toni-nutriments*, dont la Carnine Lefrancq constitue le type alimentaire médicamenteux le plus réussi. La Carnine Lefrancq, suc musculaire bovin concentré, combat l'atonie digestive ainsi que l'hyperchlorhydrie et la gastralgie des chlorotiques, rétablit la régularité des selles, apaise l'éréthisme vasculaire et les menaces de tuberculose.

Plusieurs centaines de praticiens ont vu des chloroses, tenaces et récidivantes, avec complications de lymphatisme, de névrosisme, d'engorgement utérin, de dysménorrhée marquée et de leucorrhée abondante, rétrocéder, en présence de ce médicament-aliment héroïque. De toutes les préparations carnées, la Carnine Lefrancq est, d'ailleurs, celle qui peut être tolérée le plus longtemps, parce qu'elle est la seule qui ne détermine jamais de fermentations intestinales.

LITANIES EN ACROSTICHE

Carnine! Vin de chair aux beaux reflets sanglants,
Aliment condensé cher aux grands énergiques,
Réconfort assuré de tous les défaillants,
Névrosés, affaiblis, ou bien convalescents,
Intalérable suc au prestige tonique,
Nectar et cordial, suprême viatique,
Elixir de vigueur, philtre ardent des puissants!

Dr E., à P. (Tarn).

LA MORT DE L'EX-IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

M. Gilbert Stenger, dans le *Penseur*, a repris l'an dernier une hypothèse historique intéressante, concernant la mort de l'impératrice Joséphine.

L'impératrice Joséphine fut-elle empoisonnée? Sa mort presque subite, en 1814, quelques jours après le retour des Bourbons à Paris, a suscité des suspicions, fondées sur des vraisemblances très admissibles. En voici la raison.

On n'ignore pas l'influence absolue que l'aimable femme possédait, à cette époque, sur le tsar Alexandre, alors tout-puissant

en France, bien plus puissant que le roi légitime habitant les Tuileries; on n'ignore pas davantage l'affection que l'empereur de toutes les Russies démontrait, en toute occasion, pour le fils de Joséphine, Eugène de Beauharnais; et en ces jours troublés, où le trône de Louis XVIII était encore mal affermi, où il eût suffi de quelques vociférations dans les carrefours pour amener le peuple de Paris en faveur d'une restauration impériale, Louis XVIII pouvait craindre que le tsar et Joséphine ne réussissent à soulever l'opinion publique contre les Bourbons, pour Eugène de Beauharnais, comme roi de France... « Qu'il

se fasse roi, disait Alexandre à l'impératrice, et je vous promets de le reconnaître tout de suite. »

Tant que Joséphine serait à la Malmaison et le tsar toujours subjugué par l'ancienne impératrice; tant qu'elle s'efforcerait de

le recevoir amoureusement en sa résidence de la banlieue parisienne, l'avenir resterait incertain pour les Bourbons. Il fallait donc, à tout prix, rompre le charme qui retenait, aux pieds de cette ensorceleuse, l'autocrate de toutes les Russies. La mort seule de la divine enchanteresse



MORT DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE, A LA MALMAISON
d'après le dessin de TIENPENSE et MONTHELIER.

était capable de procurer une sécurité certaine au roi des émigrés. Cette légende d'un rhume, survenu après une promenade du soir, à travers les jardins de la Malmaison, aux côtés de l'empereur Alexandre, n'est pas fondée sur des preuves plus authentiques, plus indiscutables, que l'empoisonnement. Son enterrement eut lieu sans enquête; son cadavre ne fut point examiné par une réunion de médecins. Qui peut certifier qu'il n'y eut pas un acte criminel, commis sur la vie de cette séduisante princesse, si redoutable encore, et appuyée sur les baïonnettes de l'armée russe?

L'ORDRE DE LA JARRETIÈRE

En Angleterre, l'ordre de la Jarretière est le plus envié, le plus honorable, et le plus difficile à mériter.

Il est de tradition qu'il soit porté par le roi, qui en est le grand maître, le Prince de Galles, et les souverains étrangers, ainsi que par l'évêque d'Oxford, chancelier de l'ordre, l'évêque de Winchester, le doyen de Windsor, et vingt-cinq chevaliers.

On raconte qu'un jour, en 1343, une jarretière bleue appartenant à la comtesse de Salisbury, se

détacha et tomba. Elle fut ramassée par le roi Edouard, qui la rendit à la comtesse. S'apercevant que plusieurs courtisans la regardaient ironiquement, il s'écria :

« Honni soit qui mal y pense », et ajouta que certains d'entre eux se trouveraient peut-être bien heureux de posséder un ruban semblable.

Quelque temps après, il fonda l'ordre de la Jarretière, qui conserva la devise : « Honni soit qui mal y pense ».



MON PORTRAIT A 27 ANS

Tableau de Mme VIGÉE-LEBRUN (1755-1842). — Photographie des couleurs.



LANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCO
ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 138

FÉVRIER 1914 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . 28 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC



SOCRATE

RÉCIT DE LA MORT DE SOCRATE

Socrate né en 468 Avant J.-C., mort en 400. Méthus, jeune poète sans talent, le dénonça comme ayant mal pensé de la religion de l'État, et corrompu la jeunesse. Il fut déclaré coupable par 281 voix contre 275 et les juges le condamnèrent à mort.

rien à nous recommander, à moi et aux autres, sur tes enfants ou sur toute autre chose, que nous puissions remplir conformément à tes désirs ? — Ce que je vous ai toujours recommandé, Criton, rien de plus. Ayez soin de vous; ainsi vous me rendrez service, à moi, à ma famille, à vous-même, alors même que vous ne me promettiez rien présentement....

— Mais comment l'ensevellirons-nous ? — Tout comme il vous plaira, dit-il, si toutefois vous pouvez me saisir et que je ne vous échappe pas. »

Puis, en même temps, nous regardant avec un sourire plein de douceur : « Je ne saurais venir à

bout, mes amis, de persuader à Criton que je suis le Socrate qui s'entretient avec vous, et qui ordonne toutes les parties de son discours; il s' imagine toujours que je suis celui qu'il va voir mort tout à l'heure, et il me demande comment il faut m'ensevellir. Et tout ce long discours que je viens de faire pour vous prouver qu'après avoir avalé le poison je ne demeurerai plus avec vous, mais que je vous quitterai et irai jouir de la félicité des âmes heureuses; il me paraît que j'ai dit cela en pure perte pour lui, comme si je n'eusse voulu que vous consoler et me consoler moi-même.... Il faut avoir plus de courage, mon cher Criton, et dire que c'est mon corps que tu enterres; et enterre-le comme il te plaira et de la manière qui te paraîtra la plus conforme aux lois. »

En disant ces mots, il se leva et passa dans une chambre voisine pour y prendre le bain;

LA CARNINE LEFRANCO NE CONTIENT PAS UNE GOUTTE DE SANG
MAIS DU SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE-CONCENTRÉ SEULEMENT.

Le sang coûte d'ailleurs 150 fois moins cher que la viande et n'en a pas les propriétés.

Criton le suivit, et Socrate nous pria de l'attendre. Nous l'attendîmes donc, tantôt nous entretenant de tout ce qu'il nous avait dit et y réfléchissant encore, tantôt parlant de l'horrible malheur qui allait nous arriver, nous regardant véritablement comme des enfants privés de leur père. Après qu'il fut sorti du bain, on lui amena ses enfants, car il en avait trois, deux en bas âge, et un qui était déjà grand, et on fit entrer les femmes de sa famille. Il leur parla quelque temps en présence de Criton et leur donna ses ordres; ensuite il fit entrer les femmes et les enfants et revint nous trouver; et déjà le coucher du soleil approchait, car Socrate était resté longtemps enfermé. En rentrant, il s'assit sur son lit et

qu'il le broie lui-même. — Mais je pense, Socrate, lui dit Criton, que le soleil lui encore sur les montagnes et qu'il n'est pas couché; d'ailleurs, je sais que beaucoup d'autres ne prennent le poison que longtemps après que l'ordre leur en a été donné, qu'ils mangent et qu'ils boivent à souhait.... — Ceux qui font ce que tu dis, répondit Socrate, ont leur raison; ils croient que c'est autant de gagné, et moi, j'ai aussi les miennes pour ne pas le faire.... »

A ces mots, Criton fit signe à l'esclave qui se tenait auprès. Celui-ci sortit aussitôt, et, après être resté quelque temps, il revint avec celui qui devait donner le poison et qui le portait tout broyé dans une coupe. Aussitôt que Socrate le



LA MORT DE SOCRATE (Tableau de DAVID)

n'eut pas le temps de nous dire grand chose; car le bourreau des Onze entra presque en même temps, et, s'approchant de lui : « Socrate, dit-il, j'espère que je n'aurai pas à te faire le même reproche qu'aux autres : dès que je viens les avertir, par l'ordre des magistrats, qu'il faut boire le poison, ils s'emportent contre moi et me maudissent; mais, pour toi, depuis que tu es ici, je t'ai toujours trouvé le plus courageux, le plus doux et le meilleur de tous ceux qui sont jamais entrés dans cette prison; et en ce moment je suis bien assuré que tu n'es pas fâché contre moi, mais contre ceux qui sont la cause de ton malheur et que tu connais bien. Maintenant tu sais ce que je viens t'annoncer; adieu, tâche de supporter avec résignation ce qui est inévitable. »

En même temps, il se détourna en fondant en larmes, et se retira. Socrate, le regardant, lui dit : « Et toi aussi, reçois mes adieux; je ferai ce que tu dis.... Allons, Criton, obéissons-lui, et qu'on m'apporte le poison s'il est broyé; sinon,

vit : « Fort bien, mon ami, lui dit-il, mais que faut-il que je fasse ? car personne n'est plus en état que toi de me l'apprendre. — Pas autre chose, lui dit cet homme, que de te promener quand tu auras bu, jusqu'à ce que tu sentes tes jambes appesanties, et alors te coucher sur ton lit; le poison agira de lui-même. » Et en même temps il lui tendit la coupe. Socrate la prit avec le plus grand calme, sans aucune émotion, sans changer ni de couleur ni de visage; mais regardant cet homme d'un œil ferme et assuré, comme à son ordinaire : « Dis-moi, est-il permis de répandre de ce breuvage pour en faire une libation ? — Socrate, lui répondit cet homme, nous n'en broyons que ce qu'il faut en boire. — J'entends, dit Socrate; mais au moins il est permis de faire ses prières aux dieux, afin qu'ils bénissent notre voyage et le rendent heureux : c'est ce que je leur demande. » Après ces paroles, il porta la coupe à ses lèvres et la but avec une tranquillité et une douceur admirables.

PLATON (Phédon).



Le Docteur CARREL, de New-York

L'ILE DE SAINTE-HÉLÈNE

L'île de Sainte-Hélène est le résultat d'une éruption volcanique qui a jailli au milieu de l'Océan Atlantique, dans l'hémisphère sud. L'île ayant de neuf à dix lieues de circonférence, entourée partout de côtes inaccessibles, s'annonce par les rochers

saillants, arides, portant au ciel leurs têtes noires, et dominés par le pic de Diane qui les surpasse tous. Au sein de ces vastes plaines de l'océan, Sainte-Hélène, offrant aux vapeurs le seul point qui puisse les arrêter, les fixe autour d'elle, et se montre

constamment enveloppée de brouillards. Le volcan, père de cette île, a eu son cratère tourné au nord, et ce cratère, situé au pied même du pic de Diane, se présente refroidi, mais béant, aux voyageurs arrivant d'Europe. Plusieurs vallées s'en détachent étroites, longues, parallèles, aboutissant à la mer comme des ruisseaux destinés jadis à y porter la lave, et formant de

petites criques, dont une, un peu plus spacieuse que les autres, constitue le port de James-Town, le seul abordable de l'île. Sur le revers sud s'étendent des plateaux, séparés entre eux par des ravins profonds, taillés à pic le long de la mer, par conséquent

inaccessibles, et exposés au vent du sud-est qui souffle du Cap. Aussi, tandis que, dans les étroites vallées du nord, il coule un peu d'eau venue des nuages que le pic de Diane attire à lui; tandis qu'il s'y développe un peu de verdure, qu'il y règne un peu de fraîcheur,

les plateaux tournés vers le sud sont constamment balayés par un vent chaud et sec. Dépourvus d'eau et de gazon, ils sont à peine recouverts d'une maigre végétation toujours penchée sous la constance du vent, et ne donnant presque pas d'ombre sous un ciel où il en faudrait beaucoup. Telle est Sainte-Hélène.

THIERS.



VUE D'ENSEMBLE DE LONGWOOD OLD HOUSE

ANTI-CONSUMPTION

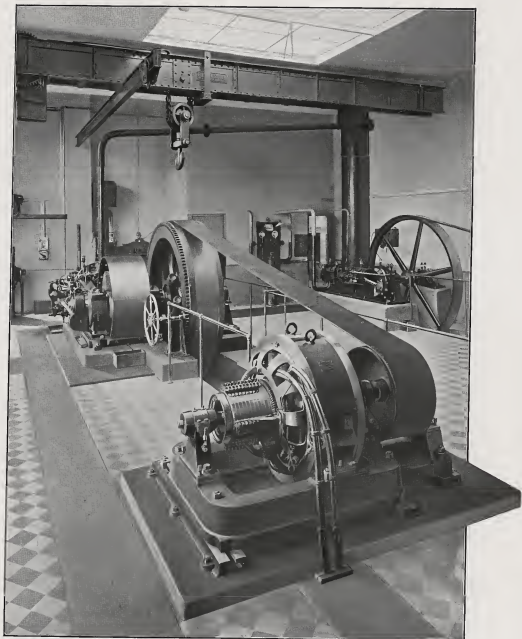
Depuis les travaux de Richet et Héricourt, le plasma musculaire nous permet d'administrer, sous une forme réduite, la quintessence des ferments de la viande fraîche, dont les vertus reconstituantes n'ont d'égale que la puissance catalytique. La découverte du suc musculaire a permis le terrain d'entente entre les praticiens qui considéraient la *surnutrition* comme nécessaire chez les consomptifs et ceux qui redoutent, à bon droit, la *surintoxication* par un régime carné intensif.

L'étonnant succès de la Carnine Lefrancq, dans la pratique, est dû surtout à ce que, sans répugnance et sans gavage, les bacillaires les plus anorexiques et les plus dyspeptiques peuvent se nourrir richement et se relever; se défendre contre la toxémie et l'infection, qui les conduisaient fatalement à la banqueroute vitale. La Carnine se conduit ici comme un sérum musculaire animé et vivant, augmentant rapidement les forces et le poids des malades (Josias et Roux) grâce à ses nucléoprotéïdes et à sa richesse naturelle en lécithine et en principaux sels minéraux. C'est l'*anti-consomptif* le plus complet, parce qu'elle équilibre la nutrition et régénère les énergies du protoplasma.



Vernoy Richard

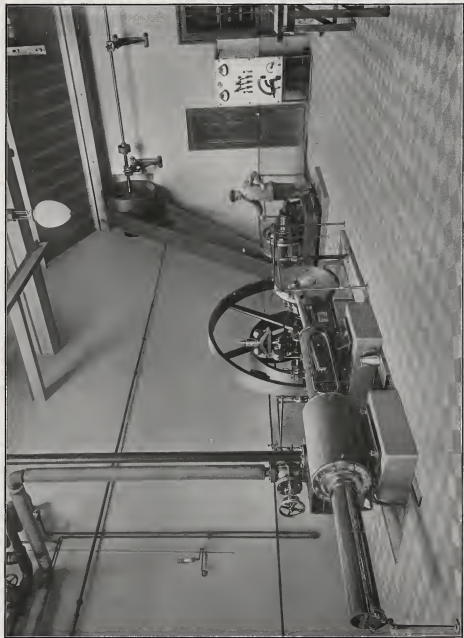
AU JAPON. - PROMENADE EN BATEAU



MACHINERIE DE LA CARNINE LEFRANCQ

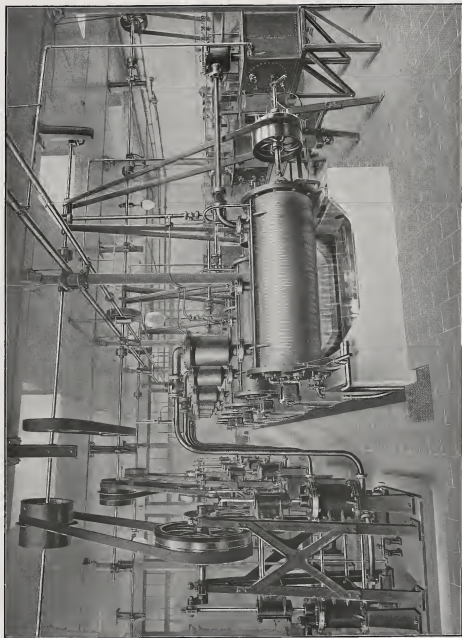
Machine produisant le vide et le froid pour la concentration du jus de viande de bœuf, c'est-à-dire l'élimination de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient en sortant des presses.

Le poids du volant du milieu est de 16 tonnes.



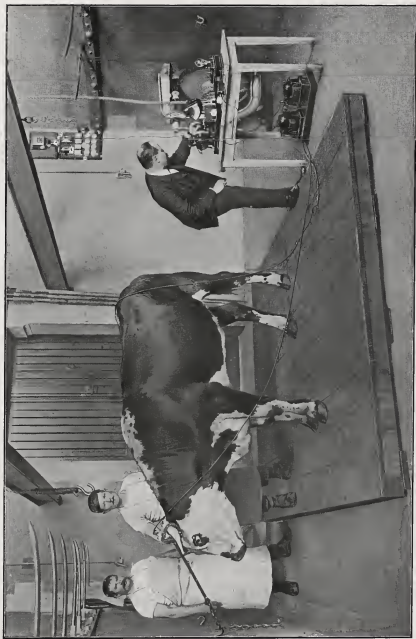
MACHINERIE DE LA CARNINE LEFRANCQ

Machine qui actionne les presses pour l'extraction du jus de viande de bœuf.



MACHINERIE DE LA CARNINE LEFRANCQ

Chaque pompe évapore, dans le vide et à froid, environ 25 litres par heure de l'eau que contient le jus de bœuf sortant des presses.



Par arrêté du Préfet de Police, en date du 17 Décembre 1907, la CARNINE LEFRANCQ a été autorisée à des expériences d'abattage des bœufs par l'électricité, dans son propre abattoir, sous le contrôle du service vétérinaire sanitaire.

Le Docteur Alexis CARREL



il y était reçu docteur. De 1900 à 1902, il exerçait les fonctions de professeur à la Faculté de Médecine; et c'est alors qu'il prenait la détermination de se rendre en Amérique pour y continuer des recherches de laboratoire.

Après avoir passé deux années à Montréal et deux années à Chicago, il entra, en 1906, à l'Institut Rockefeller, où il travaille encore actuellement.

C'est dans cet établissement que le docteur Alexis Carrel a fait les remarquables travaux qui ont eu, ces temps derniers, dans le monde médical, un si grand retentissement, et qui, en 1912, ont valu un prix Nobel à leur auteur.

Après une série de recherches sur la transplantation des tissus et sur la transfusion du sang, puis sur la transplantation des organes chez les animaux, le docteur Alexis Carrel, conduit par des considérations sur le déterminisme de la vie entretenue en dehors de toute féderation organique, commençait à étudier patiemment la vie cellulaire et la vie tissulaire dans une série de milieux naturels et artificiels, et il

réussissait à cultiver *in vitro* des parcelles de tissus et des parties d'organes. Il parvenait ainsi à garder la matière en vie latente pour, à jours dits, pouvoir la travailler, la souder et la suture de tissu à tissu, d'organe à organe, d'animal à animal.

Finalement, il montrait que des colonies de cellules conjonctives, ayant vécu plus d'un an au dehors de l'organisme, conservaient la faculté d'augmenter beaucoup de volume et de donner naissance à quantité d'autres colonies, et que la rapidité de la prolifération cellulaire pouvait être réglée aussi facilement que l'activité des microorganismes.

A la fin d'une conférence faite à Paris, le 21 juin 1913, pour les abonnés de la *Presse médicale*, et publiée par ce journal dans son numéro du 20 septembre 1913, le docteur Alexis Carrel résumait son œuvre dans les termes suivants : « En somme, nous avons été conduit par les besoins de nos recherches sur la cicatrisation des plaies, à édifier des techniques qui rendent possible la vie latente et la vie manifestée des tissus et des viscères en dehors de l'organisme. Ces techniques sont de nouveaux instruments de recherche qui peuvent être utilisés dès à présent par d'autres investigateurs dans l'étude de nombreux problèmes. Nous espérons qu'elles serviront peut-être à la découverte de lois encore inconnues dont la connaissance aldrà à prévenir et à traiter les maladies qui atteignent l'espèce humaine. »

Le docteur Alexis Carrel est chevalier de la Légion d'honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Prestidigitateur extraordinaire, le docteur Alexis Carrel présente une collection d'animaux ayant subi des greffes invraisemblables....

Tel ce pêcher, dans le fond du tableau, qui porte des cerises, des bananes et des pommes !

VANITÉ DE L'HOMME

L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères et de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un soldat, un cuisinier, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs; et les philosophes mêmes en veulent. Et ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit, et ceux qui le lisent veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui le liront l'auront aussi.

Nous sommes si présomptueux que nous voudrions être connus de toute la terre, et même des gens qui viendront quand nous n'y serons plus; et nous sommes si vains, que l'estime de cinq ou six personnes qui nous environnent nous amuse et nous contente.

Les villes par où on passe, on ne se soucie pas d'y être estimé; mais, quand on y doit demeurer un peu de temps, on s'en soucie. Combien de temps faut-il ? Un temps proportionné à notre durée vaine et chétive.

PASCAL.

JUS CONCENTRÉ
dans le vide et à froid
DE CUISSÉS DE BOEUF CRUES

**TUBERCULOSES**

ANÉMIE
CHLOROSE
MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE
L'INTESTIN

NEURASTHÉNIE
DÉBILITÉ
FAIBLESSE
CONVALESCENCES
DÉCHÉANCES

ANOREXIE

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour à l'apport
quel moment, pure ou étendue d'un liquide quelconque
(jus de boisson) une cuillère ou naturelle, Eau, lait, etc.

FROID — TIEDE

Dépositaire Général : Établissement Farnoux, 18, Faidherb - Boulogne, Paris



RAYMOND POINCARÉ

Sa physionomie est des plus significatives : petit homme allant, alerte et vif, le front très haut sous de rares cheveux grisonnants, la figure massive et volontaire, la barbe semée de fils d'argent, l'œil d'un bleu doux ou vif, selon que le regard s'apaise ou s'anime, mais tou-

jours captivant, un sourire facilement éclos, mais contenu soudain par une volonté d'attention fixant les hommes et les choses; une parole très simple, abondante et coulant de source, une gaïeté tranquille, une simplicité et une urbanité que la réserve surveille; tout cela donne l'idée d'un Français parfaitement pondéré, plein à la fois d'entrain et de mesure....

C'est un esprit cultivé, un lettré, un artiste, et, de cela surtout, lui vient sa popularité. La France veut qu'on aime ce qu'elle aime; qu'on s'intéresse à ce qu'elle fait..... Athènes sous Périclès se plaisait à être comprise ainsi.

Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française.

Henry GIRARD : Raymond Poincaré, Préface de M. Gabriel HANOTAUX.

THE NATIONAL GALLERY - LONDRES



TÊTE DE JEUNE FILLE

Tableau de GREUZE (1725-1805). — Photographie des couleurs.

LES GUEUX

(Chanson, 1813)

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux!

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien!
Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté;
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaieté.

Au Parnasse la misère
Longtemps a régné, dit-on.
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Du faste qui vous étonne
L'exil punit plus d'un grand;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

D'un palais l'éclat vous frappe;
Mais l'ennui vient y gémir.
On peut bien manger sans napper;
Sur la paille on peut dormir.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
À la Pauvreté qui rit.

L'amitié, que l'on regrette
N'a point quitté nos climats;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux;
Ils s'aiment entre eux,
Vivent les gueux.

BÉRAINGER (1813).



TYPES DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE. - RÉGION DE MOBAYE (OUBANGHI-CHARI).

LA GUERRE DE CRIMÉE

La Prise de la Tour de Malakoff (Voir gravure page 8).

La guerre de Crimée eut pour causes réelles les projets du tsar Nicolas sur Constantinople. Une querelle de moines lui servit de prétexte. Les religieux de Terre Sainte avaient été dépouillés de plusieurs de leurs sanctuaires par les moines grecs, sujets spirituels du tsar. Ils s'en plaignirent au sultan Abd-ul-Medjid en se réclamant du protectorat français. Le sultan nomma une commission franco-grecque, chargée d'examiner le différend, et pressé par le tsar, rendit un firman favorable aux Grecs. Cette condescendance encouragea Nicolas, qui envoya à Constantinople le prince Menschikov, avec ordre d'inviter la Sublime-Porte à reconnaître le protectorat du tsar sur tous les chrétiens grecs de l'empire ottoman. Le 5 mai 1853, Menschikov présenta dans ce sens un ultimatum à la Sublime-Porte qui le repoussa. Nicolas fit alors envahir les principautés danubiennes par ses troupes (3 juillet 1853). Le 3 novembre, la flotte russe de la Mer Noire, sortie de Sébastopol, détruisit une escadre turque dans le port de Sinope. Enfin, les Russes commencèrent à assiéger Silistrie. Une armée turque, aux ordres d'Omer-pacha, accourut au secours de la place. La France et l'Angleterre, menacées par l'ambition moscovite, s'allièrent aux Turcs, dans le but de maintenir l'intégrité de l'empire ottoman. Une armée française de 50.000 hommes, commandée par le maréchal Saint-Arnaud, et une armée anglaise de 25.000 hommes, commandée par lord Raglan, débarquèrent à Gallipoli (mai 1854), puis à Varna. Les Russes levèrent alors le siège de Silistrie et évacuèrent les principautés, qui furent neutralisées et confiées à la garde de l'Autriche (2 décembre 1854). L'armée franco-anglaise resta cantonnée dans les marais de la Dobrouitcha, où elle fut bientôt décimée par le typhus et le choléra. Les gouvernements alliés résolurent alors d'attaquer la Russie à la fois par le nord et par le sud, par la Baltique et par la mer Noire. Le siège de Sébastopol, le principal port de la Crimée et le grand arsenal de la Russie, fut

décidé. Les troupes reprirent la mer, et débarquèrent en Eupatoria, le 14 septembre 1854. Le 20, elles chassèrent les Russes des hauteurs de l'Alma, et entreprirent aussitôt le siège de Sébastopol. Depuis lors, les principaux événements de la guerre de Crimée furent : en 1854, la mort de Saint-Arnaud et son remplacement par le général Canrobert (29 septembre), les batailles de Balaklava (25 octobre) et d'Inkermann (5 novembre); en 1855, l'alliance avec la Sardaigne (25 janvier), la mort du tsar Nicolas (2 mars), le remplacement de Canrobert par le général Pelissier (19 mai), la prise du Mamelon-Vert (7 juin), la mort de lord Raglan (28 juin), la bataille de Traktir ou de la Tchernaiia (16 août), la prise de la Tour de Malakoff (8 septembre). Le 25 février s'ouvrit à Paris le congrès qui aboutit au traité de Paris du 30 mars 1856 et mit fin à la guerre.

LA COURTINE DE MALAKOFF

Donnant la vue générale de l'Assaut du côté des tranchées françaises.

D'après le tableau d'Yvon (Musée de Versailles).

Le tableau que nous reproduisons page 8 représente l'assaut de Malakoff du côté des tranchées françaises.

Au premier plan à gauche, blessé et couché sur un brancard, le général Bosquet. Il est entouré de plusieurs officiers, parmi lesquels les généraux de Cissey et Blanchard, le colonel d'Alton, le commandant Ballaud, le capitaine d'état-major Déadé. Il est soutenu par le médecin principal Legouest. Derrière, le maréchal des logis Rigodet, porte-étendard du premier régiment de chasseurs d'Afrique. A droite, dans le défilé, sont massés les grenadiers de la garde, qui défilent vers les mamelons de Malakoff sous les ordres du général de Failly, auprès duquel se trouve le sous-lieutenant de Couchy, du 20^e de ligne, son officier d'ordonnance. Le général de Pontevez est au milieu des grenadiers avec le sr s-lieutenant Castel.

Au fond du tableau, à gauche, le Mamelon-Vert, et au pied de ce mamelon le mouvement des troupes de la brigade de la Motte-Rouge.



GUERRE DE CRIMÉE. — LA COURTINE DE MALAKOFF (8 Septembre 1855)

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau de A.-D. Yvon, Musée de Versailles.



VIANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 139

FÉVRIER 1914 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 20 FR.
ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

LES FÊTES DU SECOND EMPIRE

En vertu de cet axiome économique que le luxe des riches fait le bien-être des pauvres, Napoléon III avait restitué à la Cour des Tuileries tout le luxe des anciennes Cours.

Chaque année, quatre grands bals officiels, pour lesquels on lançait quatre ou cinq mille invitations, jetaient dans le petit commerce parisien plus d'un million en un seul soir.

Les hommes devaient être tous en uniforme ou en habit de cour. Ces réceptions, au milieu de la splendeur du palais, avaient un éclat dont rien ne peut nous donner une idée aujourd'hui.

Ces bals n'étaient que le prélude d'une suite de fêtes, de réceptions qui se continuaient jusque vers le mois de juin, époque où la Cour partait pour Saint-Cloud, puis pour Fontainebleau, puis pour Biarritz, puis enfin pour Compiègne, où se succédaient des fêtes ininterrompues. Tant de plaisirs entraînaient-ils dans les goûts personnels des souverains? Qui pourrait l'affirmer? Mais on se réjouissait à Lyon et à Roubaix lorsque les robes et manteaux de cour exigeaient de grands ouvrages de tissus. La représentation n'est-elle pas une des grandes charges de la puissance?

A l'époque du carnaval, on donnait généralement un bal costumé à la Cour. Les invitations,

très recherchées, y étaient plus restreintes qu'aux bals officiels; elles ne comprenaient que les personnes présentées, c'est-à-dire faisant partie du groupement mondain personnellement connu de l'Empereur et de l'Impératrice.

Dans ce groupe était compris tout le corps diplomatique.

Qui se souvient aujourd'hui du ballet des Abeilles, donné pendant le carnaval de 1863? Quatre ruches monumentales, dorées et enguirlandées, avaient été voiturées, par des valets de pied costumés en jardiniers Louis XV, au milieu de la salle des Maréchaux. De chacune de ces ruches s'élançaient quatre des plus jolies femmes de la Cour, qui exécutaient devant les souverains un quadrille artistement réglé. Toutes avaient le fin corsage rayé, les ailes diaphanes, les antennes en brillants de la reine des abeilles.

L'Impératrice portait ce jour-là un costume de dogaresse, fidèle copie d'un des plus beaux portraits de la Renaissance, en velours noir couvert de broderies d'or et de pierreries, doublé et entr'ouvert sur une jupe de satin cramoisi. Elle apparaissait d'une rare beauté, sous le bonnet

La **CARNINE LEFRANCQ** est préparée avec de la chair de bœuf si récente, qu'on peut dire qu'elle est encore **VIVANTE**, et c'est pourquoi elle renferme — intacts — tous les ferments de la **VIANDE CRUE**.

rouge des dames vénitienes du temps, enserré d'une résille de perles, avec la haute aigrette en brillants.

L'Empereur portait le manteau vénitien sur son habit de cour. Le Prince Impérial, âgé de sept ans à peine, avait obtenu d'assister au ballet des Abeilles. Il portait un costume de velours noir, avec les bas rouges, le cordon de la Légion d'honneur en sautoir, le manteau vénitien en taffetas rouge jeté sur l'épaule. C'était un enfant délicieux, aux larges yeux bleus, à la physionomie riante et vive.

Le Palais des Tuileries avait reçu successive-

Le premier bal costumé donné par l'Impératrice avait eu lieu vers 1859, à l'hôtel d'Albe. Cette somptueuse résidence, située au cœur des Champs-Élysées, non loin du palais de l'Élysée, était destinée à recevoir la duchesse d'Albe, la sœur chérie de l'Impératrice, pendant ses séjours à Paris. Les invitations avaient été faites au nom de la duchesse, qui n'avait pu assister à la fête. L'Impératrice devait porter ce soir-là un costume de Diane, dans le style des beaux portraits de Nattier. Au moment de le revêtir, Sa Majesté constata qu'il avait été exécuté d'une façon par trop mythologique. Elle renonça à s'en parer et



L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE OUVRANT LE BAL DANS LA SALLE DES MARÉCHAUX, AU PALAIS DES TUILERIES

ment de tous nos souverains les dispositions les plus favorables à la représentation des Cours. Les antiques splendeurs des siècles écoulés restaient attachées à ces hauts plafonds, à ces galeries tout enrichies des trésors de l'art et des souvenirs historiques les plus saisissants. L'Impératrice était parfaitement belle et aimable; elle avait l'art de s'entourer de jeunes femmes charmantes, ce qui était un rayonnement de plus au milieu de l'éclat de cette Cour. L'originalité n'était pas bannie des costumes. En cette année 1863, la Pologne s'agitait pour son indépendance. Deux sœurs ravissantes, la comtesse Priedjeska et la comtesse Schekowska, parurent sous leur costume national. De lourdes chaînes d'or les unissaient l'une à l'autre, faisant allusion au joug qui pesait sur leur pays.

L'une est devenue la marquise de Noailles. L'autre, la comtesse Priedjeska, était la charmante inconnue à qui M. Mérimée adressa ses dernières lettres.

se contenta d'un domino de taffetas blanc, sous lequel elle fit le masque à la main, et de la façon la plus gracieuse, les honneurs de cette fête à ses hôtes. L'arc et le carquois avaient été conservés dans les vitrines du cabinet de Sa Majesté, aux Tuileries. C'étaient deux purs chefs-d'œuvre d'orfèvrerie enrichis de pierres admirables. Ils disparurent dans l'anéantissement du palais.

A ces fêtes costumées, le masque était admis. Les souverains eux-mêmes, à un moment donné, disparaissaient pour revêtir quelque sombre domino. L'Empereur se reconnaissait facilement sous le masque. L'Impératrice se divertissait fort durant ces courts moments d'incognito si rares pour elle.

Outre les bals costumés des Tuileries, ceux de la Présidence, du temps du duc de Morny; ceux du ministère des affaires étrangères, sous M. Drouyn de Lhuys ou du comte Walewski; les bals du



MARIE-THÉRÈSE (1638-1683). - INFANTE D'ESPAGNE. - DAUPHINE DE FRANCE.

Fille de Philippe IV, roi d'Espagne,

elle épousa Louis XIV, en 1660, en vertu du Traité des Pyrénées.

Tableau de L. Tocqué. Photographie des couleurs.

ministère de la marine, du temps de la charmante marquise de Chasseloup-Laubat; les redoutes masquées de la princesse de Metternich, tout cela marque une ère de prospérité, de vie sociale et de fêtes mondaines qui sont l'apanage d'un grand pays.

Le dernier bal costumé des Tuileries eut lieu pendant le carnaval de 1869.

L'impératrice avait fait copier le costume que porte la reine Marie-Antoinette dans le beau portrait de M^{me} Vigée-Lebrun, où la Reine est représentée entourée de ses enfants. La grande robe à paniers en velours pourpre, garnie de zibeline; la large toque à plumes, sur la coiffure poudrée, faisaient une parure qui encadrait à merveille la beauté et la grâce de la souveraine. Il y avait une similitude de taille, d'élégance saisissante avec le portrait de la Reine.

Quatre sphinx, vêtus à l'égyptienne, avec les bandelettes et les longs voiles à rayures multicolores, piquèrent la curiosité de tous par leur esprit et leur galeté. C'étaient la comtesse Fleury, la maréchale Canrobert, la duchesse d'Isly, la baronne de Bourgoing; toutes quatre, grandes et

de taille pareille, mises d'une façon identique, intriguèrent tout le monde sans qu'on pût les reconnaître. C'est à ce bal que l'on vit l'Obélisque de Louxor se promener gravement à travers les salons; il cachait un officier des Cent-Gardes démesurément grandi sous les hiéroglyphes. Un mirilton gigantesque, enveloppé de devises, se balançait à deux mètres au-dessus de toutes les têtes. On sut que c'était le marquis de Galliffet.

La célèbre comtesse de Castiglione fit, pensons-nous, sa dernière apparition dans le monde à ce bal des Tuileries. Depuis longtemps, M^{me} de Castiglione ne faisait plus partie des personnes invitées à la Cour. Ayant pu obtenir une des invitations distribuées au corps diplomatique, elle parut vêtue de noir, admirablement belle, chargée de pierrieres, sous le costume de veuve de Catherine de Médicis. Fort peu de personnes la virent. En effet, au moment où elle faisait son entrée dans les salons, le chambellan de service vint lui offrir son bras pour la reconduire à sa voiture.

En 1870, il n'y eut aux Tuileries que les fêtes officielles. Un an plus tard, sous la Commune, tout devait être anéanti.

LE SENS DE LA BEAUTÉ

Voici une bien jolie leçon d'idéalisme qui fut donnée par un vieux poète japonais à l'un de ses élèves.

Celui-ci lui soumettait le petit poème suivant

*Une libellule,
Otez-lui les ailes,
Un grain de piment rouge.*

— Tu n'es pas encore un grand artiste, lui dit son vieux maître, c'est ainsi qu'il fallait faire :

*Un grain de piment rouge,
Mettez-lui des ailes,
Une libellule.*

« LE BOUQUET »



LE BONHEUR

Quand on pense que le bonheur dépend beaucoup du caractère, on a raison : Si on ajoute que la fortune y est indifférente, c'est aller trop loin : Il est faux encore que la raison n'y puisse rien, ou qu'elle y puisse tout.

On sait que le bonheur dépend aussi des rapports de notre condition avec nos passions : On n'est pas nécessairement heureux par l'accord de ces deux parties; mais on est toujours malheureux par leur opposition et par leur contraste : de même la prospérité ne nous satisfait pas infailliblement; mais l'adversité nous apporte un mécontentement inévitable.

VAUVENARGUES



Photos communiquées par M. le Docteur RINGENBACH,
Mission de Délimitation Congo-Cameroun.



Alfred de Musset

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge
Pas un pêcheur dans l'eau
Pas un falot.

Seul, assis à la grève
Le grand lion soulève
Sur l'horizon serein
Son pied d'airain.

Autour de lui, par groupes,
Navires et chaloupes,
Pareils à des hérons
Couchés en rond,

Dorment sur l'eau qui fume,
Et croisent dans la brume,
En légers tourbillons
Leurs pavillons.

La lune qui s'efface
Couvre son front qui passe
D'un nuage étoilé
Demi-voilé.

Ainsi la dame abbesse
De Sainte-Croix rabaisse
Sa cape aux larges plis
Sur son surplis.

Et les palais antiques,
Et les graves portiques,
Et les blanches escaliers
Des chevaliers.

Et les ponts et les rues,
Et les mornes statues,
Et le golfe mouvant
Qui tremble au vent.

Tout se tait, fors les gardes
Aux longues halberdes,
Qui veillent aux créneaux
Des arsenaux.

Ah ! Maintenant plus d'une
Attend, au clair de lune,
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare,
Plus d'une qui se pare,
Met devant son miroir
Le masque noir.

Sur sa couche embaumée,
La Vanina pâmée
Presse encor son amant,
En s'endormant ;

Et Narcisa, la folle,
Au fond de sa gondole,
S'oublie en son festin
Jusqu'au matin.

Et qui, dans l'Italie,
N'a son grain de folie ?
Qui ne garde aux amours
Ses plus beaux jours ?

Laissons la vieille horloge,
Au palais du vieux doge,
Lui compter de ses nuits
Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés...
Ou pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à nos yeux a coûté
La volupté !

LOCUTIONS ET PROVERBES

CRIER SUR LES TOITS

Les grands édifices de la Judée étaient couverts d'une plate-forme ou terrasse sur laquelle on avait la liberté de monter et du haut de laquelle on haranguait quelquefois le peuple. De sorte que, pour dire annoncer une chose hautement, publiquement, l'Écriture dit souvent la prêcher, la publier sur les toits, comme dans ce passage de saint Luc :

« Mais il n'y a rien de caché qui ne doive être

découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu.

« Car ce que vous avez dit dans l'obscurité se publiera dans la lumière, et ce que vous avez dit à l'oreille dans les chambres sera prêché sur les toits. »

Or, d'après cette origine de l'expression, il est manifeste qu'il faut dire *sur les toits*, et non *par-dessus les toits*.

EMAN MARTIN.

MAXIMES

Pourvu qu'on sache la passion dominante de quelqu'un, on est assuré de lui plaire.

PASCAL.

Les femmes aiment de tout leur cœur et les hommes de toutes leurs forces.

M^{me} DE BEAUHARNAIS.

Qu'est-ce que la vie ? Songes dans un songe : on s'éveille à chaque pas jusqu'au tombeau, réveil suprême.

WALTER SCOTT.

L'homme est le roi des animaux. Qui a dit cela ?... l'homme.

GAVARNI.

Les mêmes souffrances unissent mille fois plus que les mêmes joies.

LAMARTINE.



POURTRAIT D'UNE JEUNE ROMAINE

Tableau de SERASTIANO DEL PIOBBO. Photograph. des couleurs. Musée de l'Empereur Frédéric, Berlin.

MAXIMES

Tendre à la perfection sans jamais y prétendre.

MALEBRANCHE.

L'esprit sert à tout et ne suffit à rien.

TALLEYRAND.

Les gens timides sont ceux qui, très occupés d'eux-mêmes, se demandent sans cesse ce qu'en pensent les autres.

M^{me} CALMON.

On ne plait pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit.

LA ROCHEFOUCAULD.

C'est par faiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à se venger, et c'est par paresse que l'on s'apaise et qu'on ne se venge point.

LA BRUYÈRE.

DÉPRESSION MORALE

La neurasthénie crée un état d'instabilité, d'insécurité et d'aboulie, qui est bien le symptôme le plus désagréable et le plus obsédant et qui vient s'ajouter au mauvais sommeil et à l'état de faiblesse irritable, pour amener un état mental des plus pénibles. Or, l'apathie musculaire, le défaut d'exercice par manque de forces, l'*asthénie des fibres striées*, en un mot, est, à coup sûr, la cause la plus palpable de ces phobies d'impotence, tant de fois étudiées et décrites par les auteurs français et américains.

La preuve en est dans les succès de la zomothérapie contre ces symptômes d'épuisement. Sans irriter jamais le système nerveux, le suc musculaire répare, efficacement, la nutrition des muscles et ne tarde pas à rétablir ainsi l'équilibre physico-mental, souvent prodigieusement troublé. Sous la forme de CARNINE LEFRANCQ, le suc musculaire est toujours admirablement supporté : il améliore même souvent l'état des voies digestives, stimule le péristaltisme et met en fuite la céphalée et la rachialgie des neurasthéniques.

L'ENTERREMENT DE MOZART

A quatre ans, Mozart jouait remarquablement du clavecin, composait de jolis morceaux, émerveillait les personnages de la cour impériale. Son premier voyage à travers l'Europe fut un triomphe.

Son second séjour à Paris ne lui causa que déceptions et chagrins. Il travaillait à la célèbre Messe de *Requiem* qu'un mystérieux étranger était venu lui commander, lorsqu'il mourut à l'âge de trente-six ans, d'une maladie de poitrine...

Le 6 décembre 1791, par un temps épouvantable, Mozart fut conduit

à sa dernière demeure. La pluie tombait à torrent et la neige, tourbillonnant à gros flocons, aveuglait les passants.

Arrivé à la porte du cimetière, on fit une courte halte. Les serviteurs de la mort se retournèrent en s'essuyant le front. Ils étaient seuls.

Et c'est ainsi que sans une larme, sans un regard ami, le pauvre Mozart put descendre dans la fosse commune, car personne n'avait donné l'ordre de lui réserver un terrain...

Mozart laissait une œuvre gigantesque,

ayant abordé tous les genres avec une égale supériorité.

Mozart avait une facilité de conception étonnante : il composait de mémoire et jamais au piano. Quand il avait mûri ses idées, il les jetait sur le papier avec

une sorte de fougue, qui était encore de l'inspiration. Un des prodiges de sa mémoire fut d'avoir reproduit en 1770, après une seule audition dans la Chapelle Sixtine, à Rome, le *Miserere* d'Allegri dont il était défendu de donner copie.

Mozart absorbait tous les genres : musique

de chambre, d'Eglise et de théâtre. Si admirable qu'il soit dans toute autre musique, il s'est surpassé dans celle de l'Eglise. Son *Ave verum* est le mélodieux soupir d'un cœur religieux, acte de foi simple et profonde, aspiration d'une âme angélique vers la beauté entrevue de Dieu, harmonie qui semble descendre du ciel; et sa Messe de *Requiem*, sublime agonie du génie humain au seuil de l'Eternité, demeure le chef-d'œuvre de la musique religieuse et, sans contredit, l'une des plus sublimes manifestations du génie humain...



MOZART A LA COUR DE VIENNE
par V. de PARENTS.

JUS CONCENTRÉ

DE CUISSÉS DE BŒUF
CRUES

Préparé à FROID et
dans le VIDE

NI SANG, NI DROGUE, NI ALCOOL

Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE, près PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANÇO

MALADIES DE POITRINE

ANOREXIE - FAIBLESSE

ANÉMIE - CHLOROSE

CONVALESCENCES

- NEURASTHÉNIE -

MALADIES DE L'ESTOMAC

ET DE L'INTESTIN :: ::

DÉPÔT GÉNÉRAL :

FUMOUE, 78, FAUB. ST-DENIS, PARIS

THE NATIONAL GALLERY - LONDRES



MARCHANDE DE VOLAILLE

Tableau de Gérard Dou, peintre hollandais, né à Leyde (1613-1675). - Photographie des couleurs.

CARNINE LEFRANCO • TOUTES AFFECTIONS DÉPENDANT D'UN
AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.
RECONSTITUANT TRÈS ÉNERGIQUE • CONVALESCENCES



L'ANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 140
MARS 1914 (1)

ABONNEMENT
FRANCE . . . 20 FR.
UN AN . . . ÉTRANGER . . . 28 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC.

DUPETIT-THOUARS A LA BATAILLE D'ABOUKIR

Quand Nelson vint attaquer la flotte française, l'amiral Brueys qui la commandait résolut suivant une tactique prépondérante à cette époque, de rester embossé dans la rade d'Aboukir et d'y attendre l'ennemi.

En vain, Dupetit-Thouars, conseilla-t-il, avec toute l'énergie dont un héros est capable, de combattre sous voile. Son opinion fut repoussée.

Il était pourtant d'évidence même qu'à moins d'être soutenue par des batteries de terre, la flotte s'exposait à un désastre en s'obstinant à l'immobilité devant un adversaire dont l'audace allait jusqu'à la plus folle témérité.

En effet, comme Dupetit-Thouars l'avait prévu, les vaisseaux français se trouvèrent, dès les premières heures de la bataille, exposés au feu croisé de l'ennemi.

Mais on put voir alors que si le commandant du « Tonnant » savait apporter dans les

conseils une sagesse dont il fallait écouter la voix, cet homme impavide était capable, non seulement du sacrifice de ses idées, mais du sacrifice de sa vie pour la plus grande gloire de son pays.

Vers six heures et demie, Dupetit-Thouars, dont le bâtiment était le serre-file du vaisseau-amiral L'« Orient », s'aperçut que plusieurs vaisseaux anglais cherchaient à doubler la ligne. Sans se départir une seconde du sang-froid qui en faisait un chef de premier ordre, il voit le danger. Des commandements retentissent. Le « Tonnant » dessine une manœuvre dont l'à-propos et la précision déconcertent l'ennemi. En quelques instants, il s'est placé au travers du « Majestic ». Les deux vaisseaux vont s'aborder. Ils se touchent presque. Sur les bastingages, quatre cents marins, la hache à la ceinture, le pistolet au poing, sont prêts à sauter sur le pont de l'ennemi. A leurs

Les bienfaisants effets de la CARNINE LEFRANCQ se manifestent
DÈS LES PREMIERS JOURS

:: :: C'est une médication VIVIFIANTE au premier degré :: ::

pièces, les canonniers n'attendent qu'un ordre.

« Feu ? Feu partout ! »

Les soixante-quatorze pièces du « Tonnant » vomissent le fer et la flamme. Une fumée épaisse enveloppe les combattants. Le « Majestic » a son commandant tué, son équipage décimé, ses manœuvres hachées, ses mâts tronqués. Il est inondé de débris et de sang.

Désespérant de couper la ligne du « Tonnant », son nouveau capitaine va tourner ses

En quelques instants tout l'« Orient » devient la proie des flammes et, malgré l'affreuse détresse où il se trouve, Brueys mourant ordonne de continuer le combat. Dupetit-Thouars, amputé au milieu de la bataille se fait rendre compte de ce qui se passe.

« Qu'on me mette dans un baquet de son, et qu'on me monte à mon poste, s'écrie-t-il, ma place est au feu. »

Il règne une telle fureur guerrière autour du héros que personne ne proteste. Le



BATAILLE NAVALE D'ABOUKIR (1798)

batteries contre un adversaire moins redoutable.

« Une dernière bordée ! Coulons l'Anglais ! Feu ! »

Mais à peine Dupetit-Thouars a-t-il envoyé ce cri qu'un boulet lui broie les jambes. Pendant que le combat continue, acharné, furieux, impitoyable, le malheureux tombe de son banc de quart au milieu de son état-major consterné. On l'emporte, on l'ampute. Le lieutenant Bréard le remplace. La rage des marins français est à son comble. Le feu du « Tonnant » plus effroyable que jamais, fait payer cher aux Anglais le sang de ses canonniers.

Tout éclatent les feux de l'incendie à bord de l'« Orient » où Brueys, mortellement blessé, vient de répondre à ceux qui voulaient le soustraire à l'ouragan de balles et de boulets, ces mémorables paroles : « Laissez, un amiral français doit mourir sur son banc de quart. »

commandant du « Tonnant » est porté sur son banc. C'est la minute où l'on vient de couper les câbles. L'« Orient » s'est éloigné de deux portées de fusil et saute avec un fracas épouvantable ; il était onze heures et demie.

Des débris enflammés pleuvaient de toutes parts et pouvaient allumer l'incendie sur tous les vaisseaux voisins.

Mais qui se souciait de ce nouveau danger ? Personne, Dupetit-Thouars moins que les autres. Droit et ferme dans son baquet de son, il voit les trois Anglais qui canonnaient l'« Orient » tout à l'heure tourner leurs efforts contre son navire. Son équipage est réduit de moitié, ses mâts rasés. La batterie de 24 a dû être abandonnée. Seule, celle de 36 est encore servie. Pendant quatre heures, le « Tonnant » lutta et lutta victorieusement, malgré l'inégalité du nombre et l'infériorité des forces. Le « Majestic » fut réduit à l'état de ponton. C'est toujours l'intrépide Dupetit-Thouars qui,



Le Docteur SAVARIAUD

les jambes dans le son, dirigea le feu. Un bicaïen alors lui emporte le bras. Il chan- celle, on accourt. « Ce n'est rien », dit-il.

Son porte-voix lui a été enlevé. De la main qui lui reste, il s'empare de celui d'un officier de son état-major et il donne l'ordre de clouer au mât le pavillon tricolore qui ne doit pas cesser de flotter une seconde devant l'ennemi. En cet instant, un nouveau

* projectile lui enlève l'autre bras. Sentant que sa mort est proche, il fait jurer à son équipage de jeter à la mer ce qui reste de lui et de faire sauter le « Tonnant » plutôt que d'amener ses couleurs.

* Telle fut la fin héroïque de ce pur Gaulois. Il avait trente-huit ans. Ajouter une seule parole serait diminuer la sublime éloquence de cette épopée.

Camille DEBANS.

PREMIÈRE BATAILLE D'ABOUKIR. — Elle eut lieu dans la rade, le 1^{er} août 1798. L'amiral Brueys, commandant de l'escadre qui avait amené l'armée française en Egypte, y était demeuré malgré les conseils de Bonaparte; c'est là que Nelson vint l'attaquer. Malgré les audacieuses manœuvres de l'amiral anglais, Brueys, qui avait agi avec sa prudence habituelle, aurait pu être victorieux si le contre-amiral Villeneuve, commandant la droite de la flotte française, ne fut pas demeuré immobile, en dépit des signaux de l'amiral. Brueys, par suite de cette inaction, ne put prendre la flotte anglaise entre deux feux; malgré ses héroïques efforts il fut vaincu, et des treize vaisseaux de ligne français, quatre seulement échappèrent à la destruction : ceux qu'emmena Villeneuve, et que les anglais, très affaiblis ne purent poursuivre.

LETTRE DU GÉNÉRAL BONAPARTE A LA FEMME DE L'AMIRAL BRUEYS

Madame, votre mari a été tué d'un coup de canon en combattant à son bord. Il est mort sans souffrir, et de la mort la plus douce, la plus enviable des braves.

Je sens vivement votre douleur. Le moment qui nous sépare de l'objet que nous aimons est terrible : Il nous isole de la terre, il fait éprouver au corps les convulsions de l'agonie. Les facultés de l'âme sont anéanties, elle ne conserve de relations avec l'univers qu'au travers d'un cauchemar qui altère tout. Les hommes paraissent plus froids, plus égoïstes qu'ils ne le sont réellement. L'on sent, dans cette situation, que si rien ne nous obligeait à la vie, il vaudrait beaucoup mieux mourir; mais lorsqu'après cette première pensée on presse ses enfants

* sur son cœur, des larmes, des sentiments tendres raniment la nature, et l'on vit pour ses enfants. Oui, Madame, voyez-les dès ce premier moment; qu'ils ouvrent votre cœur à la mélancolie : vous pleurerez avec eux, vous élèverez leur enfance, vous cultiverez leur jeunesse, vous leur parlerez de leur père, de votre douleur, de la perte qu'eux et la République ont faite. Après avoir rattaché votre âme au monde par l'amour filial et l'amour maternel, appréciez pour quelque chose l'amitié et le vif intérêt que je prendrai toujours à la femme de mon ami. Persuadez-vous qu'il est des hommes, en petit nombre, qui méritent d'être l'espoir de la douleur, parce qu'ils sentent avec chaleur les peines de l'âme.



DANS L'OASIS DE BOU-SAADA (ALGÉRIE)

PHOT. LEROUX ET LANDROCK.

L'ÉVOLUTION DE GEORGE SAND

On pourrait, en suivant ses romans, faire d'après eux l'histoire morale et philosophique du siècle. Avec un fond très fixe de croyances et d'aspirations persistantes, elle s'est toujours développée; elle n'a jamais cessé d'apprendre; parmi les contemporains, elle est presque la seule avec Sainte-Beuve qui, volontairement et de parti pris, se soit renouvelée, ait élargi son cercle d'idées, et ne se soit pas contentée de réponses une fois faites. Bien mieux, et par le seul progrès d'une intelligence toujours active, elle a passé spontanément des mauvaises réponses aux bonnes. Après une période de révoltes et d'orages, elle est entrée dans la voie droite et grande qui est celle de Goethe et de tous les esprits véritablement bienfaisants. Par la pratique de la vie et par



GEORGE SAND

l'étude des sciences, elle est arrivée au calme, elle a compris et loué le travail, le bon sens, la raison, la société, la famille, le mariage, toutes les choses utiles, salutaires ou nécessaires. Sans rien rabattre de son idéal, elle s'est réconciliée avec le train courant du monde et n'a plus songé qu'à l'améliorer sans le bouleverser. On ferait une belle histoire de cette évolution graduelle et naturelle, sincère et progressive, déterminée tout entière par le seul effet de l'observation assidue, jointe au travail intérieur d'un esprit loyal et sain. En tout cas, il est à souhaiter que son histoire soit la nôtre, et que cette noble intelligence nous redresse par son exemple après nous avoir charmés par ses fictions.

TAINE.

LES ILLUSIONS

Dès avant la vieillesse, la mémoire, dit-on, devient un cimetièrre, tant on a vu mourir autour de soi. Mais ce qu'on a vu mourir le plus, ce sont les illusions : la joie était en nous, dans la volonté de vivre. Peu à peu se déposent dans l'âme de profondes rancœurs, entassées, successives, la lie, le levain amer qu'apporte et laisse le temps. La fibre sensible se fatigue, elle devient moins accueillante.

De ces souhaits de la jeunesse, presque aucun ne s'est réalisé et la petite route parcourue est jonchée des cadavres de nos espérances mortes.

Vicomte D'AVENEL.

EN PAYS LIMOUSIN
LE FORGERON.

PAYER EN MONNAIE DE SINGE

Cette expression date de Louis IX, c'est-à-dire de longtemps. Ce roi rendit, en effet, un arrêt ordonnant de faire payer un certain tarif, à l'entrée de Paris, à tout individu possesseur d'un singe, considérant que cet animal était un animal de luxe. Mais si le singe appartenait à un jongleur, celui-ci, pour éviter de payer des droits, n'avait qu'à faire exécuter à son pensionnaire quelques tours de danse devant le péage. C'est de cette coutume que nous est venue l'expression si souvent employée.

S.V.P.

Nous prions instamment MM. les Médecins qui reprochent à la **Carnine Lefrancq** son prix élevé et sa parcimonie dans ses envois d'échantillons, de considérer que notre préparation ne contient ni sang, ni albumine du commerce (produits très bon marché), ni drogue quelconque, mais

seulement du suc musculaire de bœuf **CONCENTRÉ**, c'est-à-dire privé de la majeure partie des 85 % d'eau qu'il contient. Il nous suffirait de pousser moins loin la concentration de nos jus de viande pour être en mesure de diminuer nos prix et de donner des échantillons à profusion, mais alors la **Carnine Lefrancq** ne serait plus ce produit si apprécié des médecins et des malades.

NOUS NE LE FERONS JAMAIS.

MYASTHÉNIE

La myasthénie ou affaiblissement musculaire apparaît souvent dans la convalescence des maladies aiguës ou comme symptôme inquiétant dans les maladies chroniques. Les convalescences difficiles, le manque habituel d'appétit, le surmenage physique et intellectuel, les diarrhées rebelles ont souvent aussi, sur le système locomoteur, un retentissement des plus marqués. La médecine a cherché, de bien des côtés, à supprimer cet abattement des forces et à relever le tonus musculaire, ainsi que la résistance vitale. C'est par l'emploi judicieux de la Carnine Lefrancq, la plus concentrée des préparations zomothérapiques, que le dynamisme de la contractilité se vitalise de la manière la plus sûre et la plus efficace. La Carnine est, par excellence, l'accumulateur d'énergie et le contre-poison naturel de la débilité musculaire sous toutes ses formes. Elle agit même dans les fièvres graves, les cardiopathies, les affections chroniques des bronches, les états neurasthéniques anciens et les dyspepsies avec lésions organiques, — triomphant constamment de la myasthénie, quelles qu'en soient les causes et l'ancienneté.

LA LUNE

La lune a de lointains regards
Pour les maisons et les hangars
Qui tordent, sous les vents hagards,
Leurs girouettes;
Mais sa lueur fait des plongeurs
Dans les marais peuplés d'ajoncs
Et flotte sur les vieux donjons
Pleins de chouettes !

Avec ses lumineux frissons
Elle a de si douces façons
De se pencher sur les buissons
Et les clairières !
Son rayon blême et vapoureux
Tremblote au fond des chemins creux
Et rôt sur les flancs ocreux
Des fondrières !

Elle promène son falot
Sur la forêt et sur le flot
Qui pétrit parfois le galop
Des vents funèbres;
Elle éclaire aussi les taillis
Où, cachés sous les verts fouillis,
Les ruisseaux font des gazouillis
Dans les ténèbres.

Elle argente sur les talus
Les vieux troncs d'arbres vermoulus
Et rend les saules chevelus
Si fantastiques,
Qu'à ses rayons ensorceleurs
Ils ont l'air de femmes en pleurs
Qui penchent au vent des douleurs
Leurs fronts mystiques.

En doux reflets elle se fond
Parmi les nénuphars qui font
Sur l'étang sinistre et profond
De vertes plaques ;
Sur la côte elle donne aux buis
Des baisers d'émeraude, et puis
Elle se mire dans les puits
Et dans les flaques !

Et, comme sur les vieux manoirs,
Les ravins et les entonniers,
Comme sur les champs de blés noirs
Où dort la caillie,
Elle s'éparpille et s'étend
Onduleuse comme un serpent,
Sur le sentier qui va grimpaient
Dans la rocaille.



ÉTUDE

Tableau de Marcel MALATIER. Photo des couleurs. Reproduction interdite.

Maurice ROLLINAT.

Le Docteur SAVARIAUD



Externe des Hôpitaux en 1891 et interne en 1892, Maurice Savariaud arrivait à l'Adjuvat d'anatomie en 1894 et au Prosectorat en 1897; en 1898, il passait sa thèse de doctorat, et trois ans après, en 1901,

il était reçu chirurgien des Hôpitaux.

Pendant trois années, de 1898 à 1900, le docteur Savariaud a fait, à la Faculté de Médecine, des conférences d'anatomie et de médecine opératoire. Il se spécialisa d'abord dans la chirurgie du tube digestif; prédilection qui datait d'ailleurs du début de sa carrière, car il avait choisi, pour thèse de doctorat, *l'Ulcère hémorragique de l'estomac et son traitement chirurgical*.

En collaboration avec M. Deguy, il a donné, dans le *Bulletin Anatomique* (avril 1901), une étude sur la *Botryomyxose humaine*.

Au Congrès de Chirurgie de 1907, il communiquait un intéressant cas de suture pour plaie du

cœur; et au Congrès de 1903, il lisait une curieuse observation de kyste hydatique du ligament large et du grand épiploon.

En mai 1901, il faisait connaître, à la Société de Chirurgie, les résultats éloignés de la résection tibio-tarsienne pour ostéo-myélite traumatique; et en 1904, il présentait une étude sur les complications nerveuses des fractures de l'extrémité inférieure de l'humérus chez les enfants.

Enfin, tout récemment, devant la même Société, il exposait une méthode importante de traitement de la hernie chez le nourrisson. Cette méthode, qui est une modification de l'opération de Lorthioir, est en même temps simple et rapide; elle guérit en réalité la hernie en vingt-quatre heures. A partir de l'âge de six mois, cette opération, de parti pris, serait toujours permise et presque toujours indiquée.

La même Société entendait aussi de M. Savariaud de curieuses observations de fractures pathologiques chez les jeunes sujets, à la suite d'ostéo-myélite méconnue.

Le docteur Savariaud, chirurgien de l'Hôpital Trousseau, est, on le voit, en train de se spécialiser dans la chirurgie infantile.

PORTRAIT-CHARGE. - Allusions diverses à la spécialisation chirurgicale du docteur Savariaud (plat d'appendices), à ses travaux sur la résection tibio-tarsienne, et à sa prédilection pour la chirurgie infantile.

ALGER

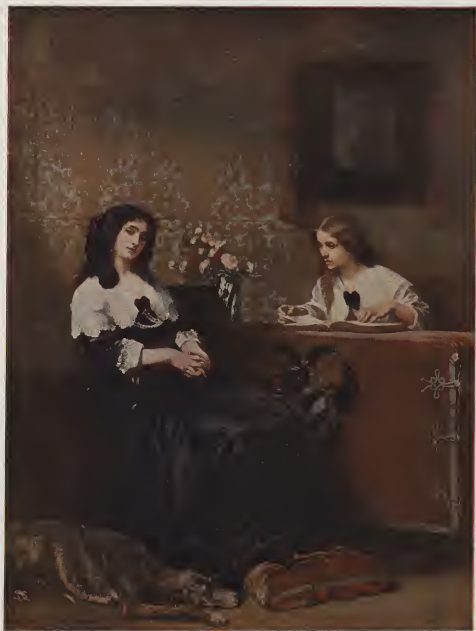
Féerie inespérée et qui ravit l'esprit. Alger a passé mes attentes. Qu'elle est jolie, la ville de neige sous l'éblouissante lumière! Une immense terrasse longe le port, soutenue par des arcades élégantes. Au-dessus s'élèvent de grands hôtels européens et le quartier français; au-dessus encore s'échelonne la ville arabe, amoncellement de petites maisons blanches, bizarres, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. L'étage supérieur est supporté par des suites de bâtons peints en blanc; les toits se touchent. Il y a des descentes brusques en des trous habités, des escaliers mystérieux vers des demeures qui semblent des terriers pleins de grouillantes familles arabes. Une femme passe, grave et voilée, les chevilles nues, des chevilles peu troublantes, noires des poussières accumulées sur les sueurs.

De la pointe de la jetée, le coup d'œil sur la ville est merveilleux. On regarde, extasié, cette cascade éclatante de maisons, dégringolant les unes sur les autres du haut de la montagne jusqu'à la mer. On dirait une écume de torrent, une écume d'une blancheur folle; et, de place en place, comme un bouillonnement plus gros, une mosquée éclatante luit sous le soleil.

GVY DE MAUPASSANT.



BARBIER ARABE, AU CAIRE.



LA VEUVE

Tableau de Florent WILLEMS. — Photographie des couleurs.



CANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION

CARNINE LEFRANCO

ROMAINVILLE (Seine)

Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 141

MARS 1914 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . . FRANCE. . . 20 FR.
ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO. UN FRANC.

LE RETOUR DE L'EMPEREUR

Les deux citations qui suivent peignent d'une manière tout à fait typique l'état d'âme de Paris en 1815. Le 19 mars, quand le retour de Napoléon paraît encore invraisemblable, ceux qui tiennent pour le gouvernement au pouvoir insultent le gouvernement déchu. Le lendemain le vent change et l'on chante la palinodie. Les pires ennemis de l'Empereur la veille, deviennent les plus adulateurs. Il faut rendre toutefois justice au *Journal des Débats* et constater que ce n'est pas la même rédaction qui écrit ces deux articles si curieusement contradictoires à quatorze jours d'intervalle. Le



30 mars 1814, les pères Bertin, qui avaient été chassés de leur maison et de leur journal par



LE RETOUR DE L'ÎLE D'ELBE
d'après une lithographie d'Hippolyte Bellandé.

l'empire, y rentrèrent armés de bâtons et reprirent possession de leurs bureaux. Le 20 mars 1815, ils durent céder la place à l'officieux Étienne. Ils ne la reprirent avec leurs droits qu'au retour des Bourbons après les Cent-Jours.

6 Mars 1815.

Bonaparte s'est évadé de l'île d'Elbe où l'imprudente magna-

nimité des souverains alliés lui avait donné une souveraineté pour prix de la désolation qu'il avait portée dans leurs États. Cet homme qui, en abdiquant le

LA CARNINE LEFRANCO N'EST PAS TOXIQUE POUR LES REINS

L'urine d'un sujet traité par des injections
intrapéritonéales de CARNINE reste normale.

pouvoir, n'a jamais abdiqué son ambition et ses fureurs, cet homme tout couvert du sang des générations, vient, au bout d'un an, essayer de disputer, au nom de l'usurpation, la légitime autorité de la France.

A la tête de quelques centaines d'Italiens et de Polonais, il ose mettre le pied sur une terre qui le repoussa pour jamais. Quelques pratiques ténébreuses, quelques manœuvres dans l'Italie, exécutées par son aveugle beau-père, ont enflé l'orgueil du lâche guerrier de Fontainebleau. Il s'expose

cents lieues de pays avec la rapidité de l'éclair, au milieu d'une population saisie d'admiration et de respect... Ici des propriétaires se félicitent de la garantie réelle que leur assure le retour miraculeux, bénissant l'événement inespéré qui fixe irrévocablement la liberté des cultes; plus loin, de braves militaires pleurent de joie de revoir leur ancien général; des plébéiens, convaincus que l'honneur et les vertus seront redevenus le premier titre de la noblesse et qu'on acquerra, dans toutes les carrières, la splendeur et la



LE SOIR DU 20 MARS 1815, d'après un tableau de MARTINET.

à la mort des héros : Dieu permettra qu'il meure de la mort des traîtres. La terre de France l'a rejeté. Il y revient : la terre de France le dévorera !

Ah ! toutes les classes le repoussent, tous les Français le repoussent avec horreur et se réfugient dans le sein d'un roi qui nous a apporté la miséricorde, l'amour et l'oubli du passé. Un seul cri sera le cri de toute la France : « Mort au tyran, vive le Roi. »

(*Journal des Débats*, 6 Mars.)

20 Mars 1815.

La famille des Bourbons est partie cette nuit. Paris offre l'aspect de la sécurité et de la joie. Les boulevards sont couverts d'une foule immense, impatiente de voir l'armée et le héros qui lui est rendu. Le petit nombre des troupes qu'on avait eu l'espoir insensé de lui opposer s'est rallié aux aigles.

Sa Majesté l'Empereur a traversé deux

gloire pour les services rendus à la patrie.

Tel est le tableau qu'offrait cette marche dans laquelle l'Empereur n'a trouvé d'autre ennemi que les misérables libellés qu'on s'est vainement plu à répandre sur son passage, contraste bien étrange avec les sentiments d'enthousiasme qui éclataient à son approche.

P. S. — Huit heures du soir.

L'Empereur est arrivé ce soir, au palais des Tuileries, au milieu des plus vives acclamations.

Les rues, les places, les boulevards, les quais sont couverts d'une foule immense et les cris de : « Vive l'Empereur ! » retentissent de toutes parts, depuis Fontainebleau jusqu'à Paris. Toute la population des campagnes, ivre de joie, s'est portée sur la route de Sa Majesté que cet empressement a forcé d'aller au pas.

(*Journal des Débats*, 20 Mars.)



NAPOLÉON 1^{er}

Reproduction par la photographie des couleurs d'un tableau inédit d'Edouard DETAILLE.

LES PHILOSOPHES MODERNES

KANT

VIE ET ŒUVRES. Né à Königsberg (Prusse) en 1724, il y mourut en 1804, après avoir occupé pendant de longues années une chaire à l'Université de cette ville et mérité le surnom de « Sage de Königsberg ». Ses deux ouvrages les plus importants sont la *Critique de la raison pure* (l'une des grandes étapes de la pensée humaine) et la *Critique de la raison pratique* (Morale).

PHILOSOPHIE. C'est avant tout une critique, c'est-à-dire une étude raisonnée de la valeur de la connaissance. Au lieu de supposer, comme on le faisait avant lui, que toute notre connaissance se règle d'après les objets, Kant a imaginé que les objets devaient au contraire se régler sur la connaissance. Absolument comme des lunettes bleues nous donneraient du monde une vision bleue, notre esprit, que traverse nécessairement notre perception de l'uni-



vers, impose à cette perception ses formes (l'espace, le temps) et ses catégories ou principes de nos jugements (qualité, quantité, etc.). L'univers se présente ainsi à nous comme *phénomène* (du grec *phainéin*, apparaître) et c'est là une connaissance toute relative, puisqu'elle est nécessairement soumise aux conditions de notre perception. C'est d'ailleurs la seule que nous puissions avoir : la vraie réalité, le *noumène* (du grec *nous*, esprit) échappe aux formes et catégories de notre entendement et est par cela même inconnaissable. Notre raison ne saurait donc nous conduire à l'absolu ; mais notre cœur y atteint par le sentiment du devoir, qui nous impose sa loi sans qu'il lui soit besoin de preuve, et que Kant appelle pour cette raison *l'impératif catégorique*.

MAXIME : « Agis de telle sorte que le motif de ton action puisse être érigé en loi universelle. »

LE DEVOIR

On dit qu'il faut tout présenter aux enfants de telle sorte qu'ils le fassent par plaisir. C'est bon en bien des cas ; mais cependant beaucoup de choses doivent leur être prescrites à titre uniquement de *devoir* : rien n'est plus utile pour le reste de la vie, car dans les fonctions que nous sommes appelés à remplir, le devoir seul, et non l'inclination, nous fera agir.

Il faut donc que l'enfant sache que quelque chose est son devoir d'enfant, avant de pouvoir se rendre compte de ce que sera son devoir d'homme.

KANT.



LA CAVE

Tableau de Pieter de Hooch, Musée d'Amsterdam.

LES PETITES FLEURS

SE MOQUENT DES GRANDS SAPINS

(Poème en prose traduit du chinois)

Sur le haut de la montagne les sapins demeurent sérieux et hérissés ; au bas de la montagne, les fleurs éclatantes s'étaient sur l'herbe.

En comparant leurs fraîches robes, aux vêtements sombres des sapins, les petites fleurs se mettent à rire.

Et les papillons légers se mêlent à leur gaieté.

Mais un matin d'hiver, j'ai regardé la montagne : les sapins, tout habillés de blanc, étaient là, graves et rêveurs.

J'ai eu beau chercher au bas de la montagne, je n'ai pas vu les petites fleurs moqueuses.

Judith GAUTIER.

COMPLICATIONS ET CONVALESCENCE DE LA GRIPPE

Le système nerveux et le système musculaire paient les frais de la toxémie grippale, plus encore que les voies respiratoires et que le système nutritif. La céphalée, la douleur des membres et du tronc, la lassitude générale, l'abattement incroyable des forces, peuvent même, par leur intensité, en imposer pour les altérations organiques les plus graves. Et ces symptômes, désagréables et alarmants, accompagnent souvent le grippé pendant sa convalescence, longue et entrecoupée de rechutes ou traversée de complications diverses.

Rien n'est plus nuisible, dans ces cas, que les élixirs et vins généreux, dont certaines théories attardées continuent à vouloir gaver les malades. Au contraire, la Carnine Lefranq rendra, ici, les plus grands services. C'est, d'abord, un aliment fort riche et d'une assimilation intégrale. Ensuite, le suc musculaire jouit de propriétés *immunisantes*, qui expliquent l'enthousiasme thérapeutique dont il a été l'objet dans la tuberculose. C'est un tonique musculaire, un équilibrant nerveux et surtout un « anti-toxique ».

LES LIVRES JAPONAIS

On vient de publier à Tokio une statistique de la production livresque du Japon depuis l'année 1910. Elle comprend 41.620 volumes et brochures.

La politique et le commerce ou l'industrie y occupent la place la plus considérable, environ 30 0/0. La religion et la littérature se partagent un huitième de la librairie. Le roman est représenté par 450 auteurs. Les traductions de romans étrangers font piètre figure. Il n'y en a que six. Ce qui prend une place marquante, ce sont les compilations de tout genre et surtout les dictionnaires.

On publie beaucoup plus de livres qu'on en vend et, par suite, bien des libraires périssent. Les volumes sont relativement chers, principalement les romans, parce qu'ils sont imprimés sur papier coûteux et généralement édités avec soin. L'acheteur est rare, parce que l'argent ne circule pas comme en Europe. Il y a plus de pauvres que de gens aisés et, en général, chacun regarde à la dépense. Les revues font d'ail-

leurs concurrence au livre, comme en France, et davantage.

Somme toute, le Japon, en dépit de ses progrès, est en arrière sur l'Occident dans le domaine intellectuel. Le plus grand nombre de nippons s'occupent exclusivement d'affaires et n'accordent qu'un temps restreint à l'instruction autodidactique. Un autre obstacle dont il faut tenir compte, c'est que la librairie japonaise n'a pas de débouchés au dehors. Bien peu de libraires de Tokio ou des autres villes ont des clients dans les pays voisins ou lointains. Il ne faut pas compter les Japonais établis en Amérique : ceux-là se consacrent exclusivement à leur négoce ou à leur profession manuelle.

Au Japon même, ce sont les femmes qui lisent le plus, mais elles s'abonnent généralement aux journaux, aux magazines qu'elles lisent en tramway ou en chemin de fer et qui ne leur nourrissent pas l'esprit.

TAYO.

EN TUNISIE



DEUX JEUNES ARABES

PHOT. LEHNERT ET LANDROCK

DRAGUIGNAN (VAR). — CHAPELLE NOTRE-DAME DU PEUPLE



VIERGE AU MANTEAU

Reproduction par la photographie des couleurs.

Ce tableau sur bois, classé comme monument historique, est une œuvre remarquable représentant une Vierge au Manteau, sous la forme de Notre-Dame du Rosaire. Il a décoré de tout temps la Chapelle de Notre-Dame du Peuple, à Draguignan (Var). Auteur inconnu, mais qui probablement était un Italien, de l'École de Bréa, de Nice. Daté par le portrait très reconnaissable du roi François I^{er}, ce tableau est par conséquent du XVI^e siècle

(D'après une photographie de M. le Docteur Joseph Girard, à Draguignan.)

CLAUDE BERNARD CHERCHANT SA VOIE



CLAUDE BERNARD

« J'habite, écrivait-il, sur les coteaux du Beaujolais, qui font face à la Dombes. J'ai pour horizon les Alpes, dont j'aperçois les cimes blanches, quand le ciel est clair. En tout temps, je vois se dérouler à deux lieues devant moi les prairies de la vallée de la Saône. Sur les coteaux où je demeure, je suis noyé à la lettre dans des étendues sans bornes de vignes, qui donneraient au pays un aspect monotone, s'il n'était coupé par des vallées ombragées et par des ruisseaux qui descendent des montagnes vers la Saône. Ma maison, quoique située sur une hauteur, est comme un nid de verdure, grâce à un petit bois qui l'ombrage sur la droite et à un verger qui s'y appuie sur la gauche : haute rareté dans un pays où l'on défriche même les buissons pour planter de la vigne! »

Bernard perdit son père de bonne heure; dans ses premières années, comme au début de la vie de presque tous les grands hommes, se plaça l'amour d'une mère, qu'il adorait et dont il était adoré. Comme il apprenait bien à l'école, le curé le choisit pour enfant de chœur et lui fit commencer le latin. Il continua ses études au collège de Villefranche, tenu par des ecclésiastiques; et, la situation de sa famille ne lui permettant pas les années de loisir, il vint le plus tôt qu'il put à

Lyon, où il trouva, chez un pharmacien du faubourg de Vaise, un emploi qui lui donnait la nourriture et le logement. Cette pharmacie desservait l'école vétérinaire située près de là, et c'était Bernard qui portait les médicaments aux bêtes malades. Déjà il jetait plus d'un regard curieux sur ce qu'il voyait, et il y avait dans « Monsieur Claude », comme l'appelaient son patron, bien des choses qui étonnaient ce dernier.

Il était jeune, et sa voie était encore obscure devant lui. Il essayait toute chose : il eut un petit succès sur un théâtre de Lyon avec un vaudeville, dont il ne

voulait jamais dire le titre, puis vint à Paris, ayant dans sa valise une tragédie en cinq actes et une lettre. Il tenait naturellement plus à la tragédie qu'à la lettre; mais le fait est que la lettre valut pour lui mille fois plus que la tragédie. Elle était adressée à notre judicieux et regrettable confrère M. Saint-Marc Girardin. L'hon-

nête homme que nous avons connu se montra bien dans cette circonstance. Il lut la tragédie, fut très net et conseilla au jeune homme d'apprendre un métier pour vivre, quitte à faire ensuite de la poésie à ses heures. Claude Bernard suivit cette précieuse indication, et combien cela fut heureux, messieurs! Auteur dramatique, il eût ajouté quelques tragédies de plus au tas énorme de celles qui attendent à l'Odéon les réparations de la postérité; il est douteux qu'il fût devenu votre confrère. Ainsi, en tournant le dos à la littérature, il prit le droit chemin qui devait le mener parmi vous. En réalité, sa vocation était scientifique. La médecine, qui est à la fois le plus honorable des états et la plus passionnante des sciences, fut l'occupation de son choix.

Ernest RENAN.



VUE DU VILLAGE DE SAINT-JULIEN, OÙ NAQUIT CLAUDE BERNARD
(Collection LAMARSALE, Villefranche).



JUS CONCENTRÉ DE CUISSSES DE BOEUF CRUES

CARNINE LEFRANCO

USINE MODÈLE
sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE près PARIS

DÉPÔT GÉNÉRAL
ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE
78, Faubourg St-Denis - PARIS





LE FUMEUR

Tableau de TÉNIERS, peintre flamand (1582-1649). — Photographie des couteurs.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

BI-MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ

ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 142

AVRIL 1914 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . .	FRANCE. . .	20 FR.
	ÉTRANGER. .	25 FR.
LE NUMÉRO.	UN FRANC.	

LES CARILLONS

Le carillonneur est à juste titre un être un peu mystérieux ; il vit dans une tour, il voit l'humanité à ses pieds, et du haut de son beffroi il annonce la joie, la douleur, les malheurs publics ou les réjouissances populaires. Il n'y a donc rien de surprenant à ce que l'imagination des gens de théâtre ou des écrivains de romans en aient fait un type spécial original.

De quelle époque date ce personnage ? Je crois que les savants seraient bien embarrassés pour le dire. Si par le mot « carillon », on entend la réunion fortuite de petites cloches qui rendent des sons, il est évident que les carillons remontent à l'antiquité ; car Plaine le jeune raconte que le tombeau du roi Persenna, le roi étrusque, l'adversaire d'Horatius Coclès, était surmonté de clochettes que le vent agitaient et qu'on entendait de fort loin. De même en Chine, de tout temps, il y a eu des édifices

qui étaient surmontés de clochetons, et les Chinois exerçaient leurs superstitions sur les sonorités plus ou moins bruyantes de ces carillons de hasard. Mais un carillon n'est pas seulement un assemblage fortuit de clochettes ; c'est un instrument de musique véritable, c'est-à-dire

qu'il doit être composé de cloches dont les intervalles sonores sont justes et appréciables, autrement dit formant des notes.

Au moyen âge, vers le douzième siècle, les carillons étaient composés de quatre cloches, et l'on disait « quadrillonner » — d'où nous avons fait « carillonner » — quand on sonnait ces quatre cloches. Par contre, quand on ne possédait que trois cloches, l'opération de sonner ce carillon s'appelait « tréserler » ou « trisoler ».

Les plus célèbres carillons de France sont : celui de Saint-Maclou, à Rouen, qui, avec ses huit cloches parfaitement accordées, sonnait les



FLÈCHE DE SAINT-MACLOU,
A ROUEN (1907. 20)

LA CARNINE LEFRANCQ est particulièrement indiquée dans toutes les affections dépendant d'un affaiblissement de l'organisme, dans les **CONVALESCENCES** et chez toutes les personnes qui s'alimentent difficilement.

hymnes spéciaux à chaque grande fête; celui de Notre-Dame de Reims, qui, dès 1705, convoquait les fidèles en lançant dans les airs les cantiques des belles cérémonies; celui de Saint-Rémi, aussi à Reims, qui avait cinq cloches que l'on pouvait carillonner simultanément; celui de Sebour, un village près de Valenciennes, qui avait dix-huit cloches et était très réputé au dix-septième siècle; celui de Malmédy, dans les Ardennes; de Roubaix et de Tourcoing; de l'horloge de la cathédrale Saint-Jean, à Lyon, et enfin celui de la Samaritaine, une fontaine construite à Paris sous le règne d'Henri IV sur le Pont-Neuf. Ce carillon de la Samaritaine, que M. Emile Pessard a fait revivre dans son opéra appelé *Tabarin*, faisait la joie des Parisiens

Celui de l'hôtel de ville d'Amsterdam est très réputé. On accomplissait, au dix-huitième siècle, le voyage de Bruxelles à Amsterdam, paraît-il, pour entendre les airs que sonnait le fameux Pothoff, sur le carillon qui possédait trois octaves avec les demi-tons, et qui avait coûté près de trois cent mille francs aux Etats de Hollande.

Le carillon d'Anvers, qui date de 1540, réunissait soixante cloches, et le sonneur rivalisait avec celui d'Amsterdam.

Il faudrait dire les grands événements auxquels ont été mêlés les carillons. Leurs sonnaillies ont



BRUGES. — LE BEFFROI ET LE QUAI DU ROSAIRE

au dix-huitième siècle, car il était détraqué et il sonnait si faux qu'il excitait l'hilarité des badauds: il fut détruit avec la fontaine qui l'abritait, en 1817.

C'est la Belgique et la Hollande qui possèdent les plus beaux carillons, et l'art du carillonneur est encore aujourd'hui très goûté dans ces deux pays, à telles enseignes qu'il y a des concours destinés à ces musiciens spéciaux. Le carillon de Bruges est le plus célèbre; il est une des curiosités de la Venise du Nord.

Dès le seizième siècle, Bruges avait cherché à avoir son jeu de cloches; elle payait même des gratifications à un musicien qui avait fait des morceaux spéciaux pour le carillon. Nicolas Hollevout fut en 1610, à Bruges, un carillonneur fameux.

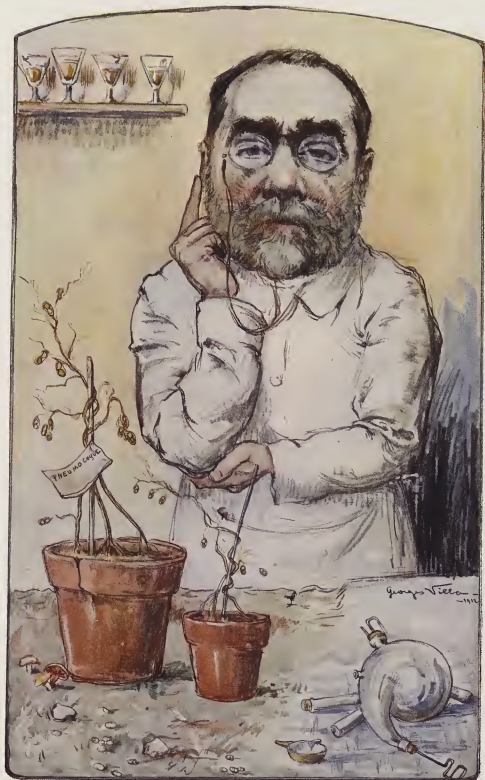
Le carillon actuel date du dix-huitième siècle; il est l'œuvre du fondeur anversois Dumery; il peut sonner quarante-six notes différentes avec ses quarante-six cloches, qui pèsent près de trente mille kilos.

célébré les victoires et annoncé les défaites. Aussi voyons-nous leur répertoire musical comme quelque chose de grand, de noble, quelque chose qui tantôt aurait une voix d'airain pour pleurer, une voix d'argent pour chanter. Malheureusement, même en Belgique, les carillonneurs aujourd'hui ont un répertoire assez puéril.

Je me souviens d'avoir entendu à Bruges des fantaisies, hélas! bien défigurées, bien méconnaissables, que le carillon exécutait sur *Au clair de la lune*, sur *Cavalleria Rusticana*, sur *Les Dragons de Villars*... et même sur *Viens, poupoule*.

A ce moment, je l'avoue, toute la poésie que je prêtai à cette grande voix qui devait venir du ciel, s'envolait; je regardais ce grand beffroi majestueux, qui s'élançait dans l'azur du firmament; je m'attendais à des paroles altières, grandioses, en rapport avec la stature du géant qui les devait prononcer. La déception que j'éprouvais était pénible.

Le Gaulois.



Le Professeur TALAMON

TREIZAINS DE MARIAGE

Il était d'usage autrefois, et même pendant tout le XVIII^e siècle, que l'époux offrit à sa femme une petite boîte d'argent, remplie de treize pièces de monnaie, en or, vermeil, argent ou cuivre, suivant la richesse du donateur, et du diamètre d'une pièce de cinquante centimes environ. L'avant portait des ornements variés et parfois des lettres entrelacées; au revers était figurée invariablement la « foi héraldique ». Lors de la cérémonie nuptiale, on faisait généralement bénir ces petites médailles que le mari donnait à l'épousée, très souvent au nombre de douze seulement, la treizième étant remise au curé. On affirmait ainsi le symbole du Christ et de ses douze disciples.

On trouve encore de ces petites boîtes, garnies de leurs piécettes, dans bien des familles. Le musée de la ville de Poitiers en offre quelques spécimens dans ses vitrines, celui d'Orléans en possède onze.

Cet usage, d'ailleurs, date de loin. Dans certaines contrées de la France, dit M. Léon Gautier, au moyen âge « on a conservé un souvenir vivant de l'antique loi des Francs-Saliens, qui voulait que le futur époux offrit symboli-

quement le sou et le denier à la famille de la future épouse. »

C'était un achat, un véritable achat, et il est certain qu'au XII^e siècle on ne se mariait plus, *per solidum et denarium*; mais, lorsque l'époux prononçait ces mots : « De mon bien je vous doue », il plaçait délicatement, dans la petite bourse de l'épouse, trois gentilles pièces de monnaie, trois deniers neufs. Ne pouvant lui mettre entre les bras les champs, les bois et les maisons dont il composait son douaire, il lui en donnait le symbole. On alla jusqu'à frapper pour cet usage des deniers spéciaux, des deniers « pour espouser ». C'est notre pièce de mariage actuelle, que l'on donne, par simple habitude, sans en pénétrer la délicate intention première.

Lors du mariage d'Alphonse XIII, roi d'Espagne, avec la princesse Ena, le 31 mai 1906, le roi tint à se conformer à la très vieille tradition, d'après laquelle l'époux donne à sa fiancée treize pièces d'or appelées « Arras ». En les remettant à sa fiancée, le jeune roi lui dit : « Ma femme, prenez ces Arras, que je vous présente comme témoignage de notre union ».

Intermédiaire des Chercheurs et Curieux.

« ON NE PRÊTE QU'AUX RICHES »

La paternité de cette locution, passée en proverbe, semble devoir être attribuée à d'Alembert. L'abbé de Volsonon ayant dit, en se plaignant de la méchanceté de ses envieux, qu'on lui prêtait beaucoup de sottises : « Tant pis ! reprit vivement d'Alembert, on ne prête qu'aux riches. »



1. AU TONKIN. Buffle de labour dans une rizière.

2. ÎLE DE CEYLAN. Vue prise du Mont Lavinia, environs de Colombo.

Photographies communiquées par M. le Docteur Cordier.

De M^{lle} Marcelle Tinogre :

« À vingt ans, lorsqu'il est question de mariage, la femme demande d'un air indifférent :

« — Comment est-il ?

« À trente ans, elle dit :

« — Que fait-il ?

« À quarante ans, soucieuse de fixer son choix, elle se contente d'interroger vaguement :

« — Qui est-ce ?

« Mais à cinquante ans, elle s'écrie :

« — Où est-il ? »

LISZT ET WAGNER

En consultant la correspondance échangée entre les deux musiciens, de 1841 à 1861, on voit que Liszt fut un bienfaiteur pour Wagner qui, ayant atteint, vers 1850, les extrêmes limites de la plus douloureuse misère matérielle et morale, dut souvent solliciter des encouragements, des conseils et parfois aussi des secours pécuniaires. Liszt accordait tout cela avec une inlassable générosité, ainsi qu'en témoigne par exemple la lettre suivante adressée à son protégé : « Cher ami, on veut bien me charger de vous faire parvenir la lettre de change ci-après de 100 thalers; ne m'en remerciez pas et ne remerciez pas non plus M. de Z... qui l'a souscrite. » Pendant vingt ans, Wagner ne cessa d'adresser à son ami des demandes pres-

santes « qui prenaient parfois l'accent d'une étrange, d'une mystique exigence ».

Liszt fut le premier lecteur de *Lohengrin* comme du *Tannhäuser*, et il encouragea l'auteur de son autorité et de son enthousiasme.

Et c'est pourquoi plus tard, à Bayreuth, après les représentations triomphales de *Parsifal*, Wagner, buvant à Liszt, s'écria : « Je me sens appelé à vous dire l'influence que cet homme unique et exceptionnel exerça

sur toute ma carrière artistique. Au temps où j'étais honni, banni, répudié par l'Allemagne, Liszt vint au-devant de moi... C'est lui qui m'a soutenu, proclamé comme nul autre ne le fit jamais. » Et, en effet, c'est Liszt qui avait conduit Wagner à l'épanouissement de son génie.

C. BELLAÏQUE.



LISZT

WAGNER

LE DIMANCHE DES RAMEAUX

Buis sacré, buis bénit !

Chaque contrée utilise les gracieux ornements de la nature pour célébrer cette fête de l'Eglise.

En Provence, ce sont les branches d'olivier; à Rome, les palmes; dans le Nord, le buis, le buis toujours vert, le buis du Levant, le buis d'Espagne, le buis de Mahon. Souple et docile, le buis se laisse conduire et tailler. Souvent, on craint de le détruire; autant de bouquets, autant d'années.

C'est Sainte-Geneviève qui fut, à Paris, le centre principal des processions du jour des Rameaux. Les collégiales de l'archevêque de Paris s'y réunissaient pour la bénédiction du buis; puis, par la rue Saint-Jacques, on descendait jusqu'au petit Chatelet; les maisons étaient tapissées de rameaux, l'archevêque chantait *Attolite portas*, et, suivant la coutume, défilait un prisonnier.

Le prisonnier sortait avec lui et, gratitude bien justifiée, portait la queue de la robe de l'archevêque jusqu'à Notre-Dame.

Dans beaucoup d'endroits, la branche de buis est une relique sainte qui se garde toute l'année. Le buis s'épanouit sur la porte des étables; il égaye la haute cheminée où s'asseyait la famille; il protège le berceau du petit enfant...

ou
comment
par qui
avec quoi

SONT FABRIQUÉS
CERTAINS PRODUITS
QU'ON OPPOSE
A LA

**CARNINE
LEFRANCO**

NÉCESSITÉ DU TRAVAIL INTELLECTUEL DÈS L'ENFANCE

Qui empêche que, dès le premier âge, on ne cultive l'esprit des enfants, comme on peut cultiver leurs mœurs ? Je sais bien qu'on fera plus dans la suite, en un an, que l'on n'aura pu faire durant tout le temps qui aura précédé ; mais il me paraît néanmoins que ceux qui ont tant ménagé les enfants ont prétendu ménager encore plus les maîtres. Après tout, que veut-on que fasse un enfant, depuis qu'il commence à parler ? car enfin il faut bien qu'il fasse quelque chose ; et si l'on peut tirer de ses premières années quelque avantage si petit qu'il soit, pourquoi le négliger ? Ce que l'on pourra prendre sur l'enfance est autant de gagné pour l'âge qui suit. Il en est de même de tous les temps de la vie.

Tout ce qu'il faut savoir, qu'on l'apprenne toujours de bonne heure ; ne souffrons point qu'un enfant perde ses premières années dans l'habitude de l'oisiveté. Songeons que, pour les premières études, il ne faut que de la mémoire, et que non seulement les enfants en ont, mais qu'ils en ont même beaucoup plus que nous.

Je connais trop aussi la portée de chaque âge pour vouloir qu'on tourmente d'abord un enfant, et qu'on lui demande plus qu'il ne peut. Il faut se garder surtout de lui faire haïr l'instruction, dans un temps où il ne peut encore l'aimer, de peur que le dégoût qu'on lui aura une fois fait sentir ne le rebute pour toujours. L'étude doit être un jeu pour lui. Je veux qu'on le prie, qu'on le loue, qu'on le caresse, et qu'il soit toujours bien aise d'avoir appris ce que l'on veut qu'il sache. Quelquefois, ce qu'il refusera d'apprendre, on l'enseignera à un autre ; c'est le moyen de piquer sa jalousie. Il voudra le surpasser, et on lui laissera croire qu'il a réussi. Cet âge est fort sensible à de petites récompenses ; c'est encore une amorce dont il faut se servir.

Voilà de bien petits préceptes, pour un aussi grand dessein que celui que je me suis proposé ; mais comme les corps les plus robustes ont eu de faibles commencements, tels que le lait et le berceau, les études ont aussi leur enfance.

QUINTILIEN (*Institut oratoire, livre I.*)

NATIONAL GALLERY - LONDRES



TÊTES D'ANGES

Tableau de J. REYNOLDS (1723-1792). — Photographie des couleurs.

LE RETOUR DES CLOCHES

Carillonnez, carillons !

Par l'azur joyeux des nues,
Les cloches sont revenues,
Comme de grands papillons.

Les cloches aux chers langages,
Bourdon lourd, tintin léger,
Vont de nouveau ramager
Du haut des célestes cages.

Parmi les bruits de Paris,
Loin au-dessus de ses fanges,
On réentend les voix d'anges
De leurs sonores esprits.

Même sans que l'on y croie,
On en aime le chant clair
Qui sème aux prés gris de l'air
Des pâquerettes de joie.

Carillons, carillonnez !
Merci, les cloches fidèles,
Qui rentrez à tire-d'ailes
Dans vos nids abandonnés.

Battez, battants et mailloches,
Et volez en tourbillons,
Carillons, gais carillons,
Éclats de rire des cloches !

Jean RICHEPIN,
de l'Académie Française.

TROUBLES DIGESTIFS DE L'ENFANCE



FEMME KABYLE (Algérie)

Une alimentation défectueuse ou insuffisante comme qualité, parfois excessive comme quantité, un sevrage trop brusque, accompagné de l'abus des soupes farineuses, déterminent fréquemment des troubles digestifs chez l'enfant. Or, toute gastro-entérite un peu ancienne s'accompagne d'*hypotrophie* ou d'*athrepsie* et ouvre à la tuberculose les portes de l'organisme frêle et délicat.

Naguère on donnait à ces petits malades la viande crue, qui arrête assez souvent la diarrhée, mais est rarement tolérée longtemps par les voies digestives. La *Carnine Lefrancq*, dont la base exclusive est le suc musculaire du bœuf, possède tous les avantages eupeptiques de la viande crue sans aucun de ses inconvénients, puisqu'on la voit arrêter souvent les vomissements, même en cas d'acétonémie. Ce qui est précieux surtout, dans la *Carnine*, c'est sa puissante action de *remontement* sur l'enfant en déchéance : c'est pourquoi elle a remplacé, en pédiatrie, les vieilles médications à base d'huile de foie de morue et de sirops iodo-tanniques et autres, fastidieux pour les enfants.

Le Professeur TALAMON

Reçu docteur de la Faculté de médecine de Paris en 1884, avec une thèse portant sur des *Recherches anatomo-pathologiques et cliniques sur le foie cardiaque*, M. Charles Talamon exerçait les fonctions de chef de clinique de la Faculté, de 1881 à 1883, et devenait médecin des Hôpitaux en 1886.

Avec Lécorché il publiait, en 1881, un volume d'*Etudes médicales* faites à la Maison Municipale de Santé; et depuis, on a de lui les ouvrages suivants : *Les Pneumonies aiguës* (1885), *Congestion, Embolie et Apoplexie pulmonaire* (1886); *Des Pleurésies* (1888).

Le docteur Talamon a également publié des études sur le rhumatisme blennorrhagique, sur la syphilis pulmonaire, sur le cancer du poulmon, sur les kystes hydatiques du poulmon et sur le bacille de Koch au point de vue pulmonaire.

Tous ces travaux marquent une prédilection du savant médecin pour la pathologie pulmonaire.

C'est d'ailleurs M. Talamon qui a démontré la

nature microbienne de la pneumonie, prouvant qu'elle était due à un microbe, le coccus de la pneumonie, ou pneumocoque, qu'il réussissait à cultiver en 1883. Notons que M. Talamon trouva ce microbe, non seulement dans le suc pulmonaire des pneumoniques, mais encore dans le sang des malades; et il est admis aujourd'hui que la pneumonie n'est que la localisation pulmonaire d'une septicémie pneumococcique.

On doit aussi au docteur Talamon, en collaboration avec M. Dolérès, un *Essai de Technique Microbiologique pour la culture des Microbes* (1880), et, en collaboration avec M. Lécorché, un *Traité de l'Albuminurie et du Mal de Bright* (1 vol. in-8° de 770 pages, 1888).

C'est à lui et à M. Rendu qu'on est redevable de la connaissance des fausses appendicites hystériques.

Le docteur Talamon est Chevalier de la Légion d'Honneur.

PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Talamon, qui a réussi à cultiver le pneumocoque, expose les conditions qui ont permis de réaliser ces précieuses cultures, dont il présente les résultats...

CARNINE LEFRANCO
CAPITAL 2.000.000. DE FRANCS ENTIEREMENT VERSÉS
USINE MODÈLE SUR 12.000^m², à
ROMAINVILLE-près-PARIS
Dépôt Général
Etablissements FUMOUCHE
78, Faubourg St Denis, PARIS



LA CHASTE SUZANNE

Tableau de HENNER, peintre français (1829-1905). — Photographie des couleurs.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE



DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 143
AVRIL 1914 (2)

ABONNEMENT
UN AN. | FRANCE . . . 20 FR.
| ÉTRANGER . . 28 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC

HISTOIRE D'UNE VILLE PERDUE

Il y a deux cents ans, alors que tous les grands États de l'Europe étaient en guerre autour de la succession d'Espagne, une armée impériale, commandée par le prince d'Elbeuf de Lorraine, s'en vint près de Naples attaquer, au nom de l'Autriche, ce fief de Philippe V, roi d'Espagne. Le prince d'Elbeuf, vaillant capitaine, mais esprit cultivé, fut vaincu par le charme napolitain. Il aime la jeune princesse de Salsa, l'épousa, et, en 1713, renonçant pour de plus doux combats aux luttes martiales, abrita son bonheur sur les pentes du Vésuve, près du village de Portici.

Il s'y fit construire une luxueuse villa. Il recevait parfois la visite d'un paysan auquel il achetait à bon compte des débris de marbres antiques, de bronzes, d'objets d'art de toute sorte. « Je tire ça du puits », expliquait l'indigène. Ce puits intéressa le prince, au point que celui-ci l'acheta au paysan, avec la terre environnante. Des fouilles entreprises aussitôt mirent à jour d'innombrables trésors archéologiques. Il y avait là-dessous un « gisement » d'antiquités, vaste comme une ville. Et c'est alors qu'on se souvint d'Herculaneum...

Herculaneum était, au temps de l'ancienne Rome, une jolie ville de plaisance, dont les écrivains latins vantaient la position délicieuse sur une colline qui dominait la mer. 63 ans avant notre ère, un tremblement de terre la détruisit à moitié. Et, 16 ans plus

tard, la même éruption qui détruisit Pompéi ensevelit sous les cendres la cité fondée par Hercule. Les habitants désertèrent le pays. De nouveaux cataclysmes effacèrent toute trace de la ville. Puis des coulées de lave et de boue submergèrent l'énorme tumulus de cendres. Le volcan se calma. Les hommes revinrent, bâtirent deux villages, Resina et Portici. Et l'on oublia jusqu'à l'emplacement de l'ancienne résidence d'été des Romains. On la situait vaguement plus au sud, sous Torre del Greco.

Et voilà que le prince d'Elbeuf avait retrouvé Herculaneum... Lorsqu'il eut fait, pour son propre compte, et celui de quelques amis, une ample moisson d'œuvres antiques, le gouvernement de Naples s'émut et se chargea lui-même des fouilles. Puis les Napolitains chassèrent les Impériaux. L'enfant don Carlos fut proclamé roi. Il reprit les recherches avec diligence, imité un demi-siècle plus tard, par Joseph Napoléon et Murat. Et les travaux, poursuivis depuis lors avec plus ou moins de régularité, n'ont point épuisé ces richesses deux fois millénaires.

La tâche était ardue. Il fallait, pour atteindre le sol de la ville enfouie, percer une croûte très dure de 20 à 35 mètres d'épaisseur. Des galeries souterraines furent creusées. Les ouvriers, mal conduits par des chefs grossiers, donnaient d'une pioche sacrilège dans des marbres précieux, négligeaient tout ce qui n'était pas « intact », ignorant que le moindre débris

ANOREXIE

DISPARAIT TOUJOURS ET TRÈS RAPIDEMENT AVEC UN SEUL FLACON DE CARNINE LEFRANCQ MARQUÉ 5 fr. 50.

fixait un point de l'histoire d'un grand peuple. Les savants, les artistes intervinrent, car Herculaneum recelait de plus rares merveilles que Pompéi même.

Pompéi en effet était une ville commerçante, le type de l'active cité latine. Herculaneum était la ville aristocratique, résidence des riches amateurs, cité d'un luxe extrême. Ainsi nous furent révélés deux aspects essentiels de la vie antique.

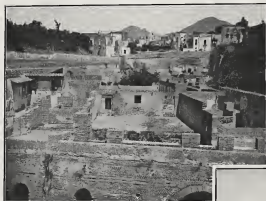
La ville abondait en boutiques qui révèlent un remarquable raffinement des mœurs : fabriques d'instruments de musique, d'appareils scientifiques, ateliers d'artistes. Dans mainte maison, les murs étaient recouverts de fresques représentant des paysages, des marines, des scènes de chasse, de pêche, de vendange, peintes à la manière de Ludlus,

sur de minces pellicules, et l'on déposait ces fragiles débris sur des bandes de toile. Quel miracle de patience fallut-il réaliser pour reconstituer de la sorte cinq cents manuscrits ! Et quel empressement à les déchiffrer !

Ce fut une grosse déception lorsque l'on constata les piètres résultats de tant de soins. La bibliothèque était celle d'un philosophe épicurien, qui négligeait les auteurs classiques, les historiens, les savants. Cet homme aimable avait garni ses rayons de traités de musique, d'ouvrages épicuriens, de poésies légères...

Une autre demeure fut mise à jour en 1837. Ce fut la maison d'Argus, ornée d'une peinture murale représentant la légende d'Io et de son gardien aux cent yeux. Elle était habitée par un plus aimable philosophe encore. Car il ne se souciait point de philosophie, et vivait, parmi le confort le plus raffiné, au milieu d'œuvres d'art sans pareilles.

Toutes ces splendeurs avaient été respectées par le temps. L'inlassable pluie de cendres fines s'amoncela sur elles, les conservant intactes, à l'abri de tout dommage, hormis les coups de pioche. Dans l'atelier d'un peintre épris des œuvres de la nature, on retrouva des coquilles qui semblaient fraîchement abandonnées sur le rivage. Les poutres calcinées à la surface montraient le bois neuf par les cassures. Un pain portait, imprimé dans la pâte, le nom du boulanger. La texture même des étoffes apparaissait. Sur le comptoir d'un



HERCULANUM. - UNE PARTIE DES RUINES

un décorateur fameux au temps d'Auguste. Une splendide demeure fut entièrement dégagée. C'est la maison d'Aristide, ainsi nommée d'après une fort belle statue qu'on y retrouva. Elle fournit des trésors artistiques qui suffiraient à enrichir le musée de Naples.

Son propriétaire était un oisif érudit. Les bustes en bronze d'Epicure, de Démosthène, de Zénon, de Métrodore, ornaient sa bibliothèque, son *tablinum*. Pendant qu'il y rêvait au frais, prenant parfois des notes au cours de sa lecture, l'éruption vint le surprendre. Il quitta précipitamment la petite pièce, abandonnant sur la table son écritoire complète, que l'on a retrouvée. Les armoires contenaient un trésor : trois mille papyrus enroulés, trois mille volumes calcinés par les cendres brûlantes que les premiers fouilleurs prirent pour du charbon, et dont ils détruisirent près de la moitié.

Les 1.800 volumes épargnés furent transportés par Charles III au Musée royal de Portici. On les croyait inutilisables. Si une main trop prompt les saisissait, ils tombaient en poudre. Un savant helléniste, le P. Antonio Plaggi, grâce à une ingéniosité et une adresse prodigieuses, parvint à les déchiffrer. Il inventa pour cela une sorte de métier de tisserand, analogue à ceux dont se servent les coiffeurs pour tresser les cheveux. Les cylindres des papyrus calcinés étaient suspendus à des fils de soie au moyen de vis. Des stylets délicats, des pincettes très fines, déroulaient le « volume ». Au fur et à mesure qu'étaient séparées les lignes d'écriture, on les collait



HERCULANUM. - JARDINS DE LA MAISON D'ARGUS

apothicaire, des pilules d'une substance mystérieuse remplissaient des boîtes. Dans une épicerie se trouvaient des olives encore humides, et des bocaux renfermaient du caviar, ma foi, presque mangeable.

Les hommes sont attentifs à protéger leur personne et leurs biens de l'assaut des éléments. Ils redoutent les fléaux qui détruisent leurs œuvres. Mais leurs efforts ne prévalent point contre le temps, qui effrite, disperse, anéantit au jour le jour le décor de leur vie. Et il ne reste, des plus prudentes civilisations, que le souvenir transmis par les générations successives. C'est à une gigantesque catastrophe, qui ensevelit deux villes entières, que nous devons de retrouver, après deux mille ans, la trace des temps abolis.

Edgard LEROUX.

THE NATIONAL GALLERY - LONDRES



REMBRANDT

Son portrait par lui-même. — Reproduction par la photographie des couleurs.

MORT DE MIRABEAU

L'heure terrible approchait.

Bientôt la physiologie de Mirabeau ne fut plus que celle d'un cadavre. Et alors, justement comme si la destruction de l'enveloppe terrestre eût cessé d'unir en lui les souillures à la grandeur de l'âme immortelle, il fut sublime par le cœur et par la pensée. Il voulut avoir près, aussi près de lui que possible, ceux qui lui étaient chers; léguant la pauvreté des uns à l'opulence des autres, les consolant tous, et, tant que l'usage de la parole lui resta, s'entretenant avec eux de la gloire, de l'avenir, de la patrie, de la liberté. L'Angleterre le préoccupait; là, il le sentait bien, se formait le point noir par où la tempête s'annonce. « Ce Pitt, dit-il, est le ministre des préparatifs. Il gouverne avec ce dont il menace, plutôt qu'avec ce qu'il fait. Si j'eusse vécu, je lui aurais donné du chagrin. » Si j'avais vécu! Il se considérait en effet comme ayant cessé d'être, et l'on remarqua que pendant les deux derniers jours il ne parla de sa vie qu'au passé.

Le 2 Avril au matin, il fit ouvrir ses fenêtres et dit à son médecin d'une voix ferme : « Mon ami, je mourrai aujourd'hui »... Il demande le



MIRABEAU

comte de la Marck, et, mettant dans une de ses mains la main de Frochot : « Je le lègue à votre amitié. » Puis il perdit la parole, ne répondant plus que par de légers signes aux larmes de ses amis, et n'ayant que le mouvement de ses lèvres pour les avertir de la douceur qu'il trouvait dans leurs caresses.

Vers huit heures il fit le mouvement d'un homme qui veut écrire. On lui apporta une plume, du papier, et il écrivit très lisiblement *dormir*. C'était le mot d'Hamlet. Il désirait avec ardeur de l'opium et, la parole lui étant revenue, il s'en servit pour se plaindre de ne pas voir son désir accueilli. A huit heures et demie, debout et pensif au pied de son lit, un autre médecin qu'on avait appelé put dire et dit : « Il ne souffre plus. »

La douleur publique fut telle que jamais rien de semblable ne s'était vu. Des orateurs populaires montés sur des bornes prononçaient l'éloge funèbre du défunt devant des groupes immobiles. A l'Assemblée, comme frappé de stupeur, chacun tenait les yeux fixés sur cette place vide. Les théâtres furent fermés, les amusements interdits...

LOUIS BLANC.

L'INVENTION DE LA MONTRE

Les Allemands attribuent l'invention de la montre à un jeune serrurier bavarois, nommé Peter Henlein, lequel, en 1518, aurait construit une petite « horloge de poche » dont il fit cadeau à un riche et noble habitant de Nuremberg.

A cette époque, Peter Henlein n'avait pas encore atteint sa vingtième année, et il est assez difficile d'admettre qu'à cet âge, un simple apprenti serrurier ait été suffisamment versé dans l'art de l'horlogerie, au point de réaliser une invention de cette importance.


La vérité, et elle est fournie par un savant ecclésiastique, l'abbé Develle, dont les recherches sur cette intéressante question ont duré plusieurs années, la vérité, c'est que la construction de la première montre de poche doit être attribuée à Julien Coudray, horloger de Louis XII, puis de François I^{er}.

En cette même année 1518, Julien Coudray, natif de Blois, fit cadeau à François I^{er} de deux « dagues excellentes garnies dedans les pommeaux de deux horloges toutes dorées ». Blois était, au seizième siècle, le centre horloger du monde entier, et Julien Coudray, qui se trouvait, en 1518, dans la pleine maturité de l'âge et du talent, jouissait d'une grande renommée dans sa profession... Il est bon d'ajouter que, cinquante ans avant Julien Coudray, il existait déjà des « horloges portatives. »

SUC DE VIANDE DE BŒUF CRUE

CONCENTRÉ

CARLINE LEFRANÇOIS



RECONSTITUANT IDÉAL

CONVALESCENCES
ANÉMIE - CHLOROSE
DÉBILITÉ - TUBERCULOSE
ANOREXIE - NEURASTHÉNIE
MALADIES DE L'ESTOMAC ET DE L'INTESTIN

UN CHANTEUR AU TEMPS DE LOUIS XIV

Ce n'est pas le privilège du x^e siècle d'avoir des ténors ambitieux, prétentieux et coûteux. Nous en trouvons la preuve dans cet écho de la Cour du Grand Roi qu'on dirait écrit d'hier.

Le célèbre chanteur italien Caffarelli fut appelé à Paris par Louis XIV en 1753, pour distraire la Dauphine qui allait être mère. A peine arrivé, Caffarelli dépensa sans compter, jetant l'argent par les fenêtres et envoyant les comptes aux ministres qui payaient. Un jour, il feignit de s'ennuyer; et vite le roi lui donna une tabatière en or; le lendemain, Sa Majesté lui envoya un carosse à deux chevaux; puis elle lui offrit un appartement à la Cour avec deux valets en livrée et avec une table à huit couverts richement servis. En échange, Caffarelli chantait dans les grandes cérémonies ou dans le cercle privé du roi. A la Saint-Louis, il chanta avec un art parfait un Motet de Buranello devant l'Académie Française, qui en demeura tout émerveillée. Au Carême, il donna dans les Tuileries un *Concert spirituel*, accompagné par l'orgue, et la beauté et la douceur de sa voix « fit frémir d'aise l'assemblée ». On le

couvrait d'or, mais il n'était jamais content des cadeaux et des sommes d'argent qu'il recevait. Un soir, on lui remit un coffret en or.

— Qui m'envoie cela?... dit-il dédaigneusement.

— Le Roi.

— De quoi, le Roi de France m'envoie cette petite chose? J'en ai là une trentaine de la même façon. Si au moins, il y avait dessus le portrait de Sa Majesté!

— Le Roi de France ne donne son portrait qu'aux ambassadeurs, répliqua l'émissaire.

— Qu'aux ambassadeurs? Alors, qu'elle les fasse chanter!

Le mot a été redit depuis, mais il est authentique. Louis XIV à qui on rapporta l'anecdote s'en amusa beaucoup, il le redit à la Dauphine Marie-Joseph de Saxe. La princesse fit appeler l'artiste ambitieux, et, sans un mot de reproche, lui remit un diamant avec un passeport.

— « Il porte la signature du Roi, lui dit-elle. C'est un grand honneur pour vous. Mais pour en profiter, il faut partir sans retard. Il n'est valable que pendant dix jours. » C'était un congé en règle.

GÉDÉON TALLEMANT.



RUINES DE CROZANT. — VALLÉES DE LA CREUSE ET DE LA SÈDELLE

RUINES DE CROZANT. — C'est un des sites les plus extraordinaires du centre de la France, aimé des artistes, paysage sauvage de pierres et de ruines, formé par un promontoire entre la Creuse et la Sédelle. Du château de Crozant, on ne connaît presque rien, sinon que c'était une formidable place forte, qui devint, vers le x^e siècle, la propriété des Comtes de la Marche et fut démantelée par les ordres de Richelieu.

« On ne sait qui a été plus hardi et plus tragiquement inspiré en ce lieu, de la nature ou des hommes. GEORGE SAND. »

LES PAVOTS

LAMARTINE

Lorsque vient le soir de la vie
Le printemps attriste le cœur ;
De sa corbeille épanouie
Il s'exhale un parfum moqueur.
De toutes ces fleurs qu'il étale
Dont l'amour ouvre le pétale,
Dont les blés éblouissent l'œil,
Hélas ! il suffit que l'on cueille
De quoi parfumer d'une feuille
L'oreiller du lit d'un eercueil.



LAMARTINE

Cueillez-moi ce pavot sauvage
Qui eroit à l'ombre de ces blés ;
On dit qu'il en coule un breuvage
Qui ferme les yeux acablés.
J'ai trop veillé ; mon âme est lasse
De ces rêves qu'un rêve chasse.
Que me veux-tu, printemps vermeil ?
Loin de moi tes lis et tes roses !
Que faut-il aux paupières eloses ?
La fleur qui garde le sommeil !

LA LUTTE POUR LA VIE

La lutte pour la vie n'est guère plus générale dans la France contemporaine que dans la France d'hier. Elle a peut-être revêtu d'autres formes ; à peine est-elle plus âpre ; seulement elle laisse plus de déceptions parce que l'esprit d'égalité exaspère davantage les vaincus.

« Arriver » était naguère la chance que l'on espérait ; ne point arriver était le sort commun que l'on prévoyait. Aujourd'hui, « arriver » est un droit que l'on revendique ; ne point arriver est une injustice contre laquelle on proteste.

Vicomte D'AVENEL.



LOUISE-ANNE DE BOURBON

par M^{lle} DE CHAROIS. - Photo des couleurs. - Musée de Versailles.

L'INFINI

Celui qui proclame l'existence de l'infini accumule dans cette affirmation plus de surnaturel qu'il n'y en a dans les miracles de toutes les religions. La notion de l'infini dans le monde, j'en vois partout l'irréductible expression. Par elle, le surnaturel est au fond de tous les cœurs. Tant que le mystère de l'infini pèsera sur la pensée humaine, des temples seront élevés au culte de l'infini. Qu'il s'appelle Brahma, Allah, Jupiter ou Jésus, sur la dalle des temples nous verrons des hommes agenouillés, prosternés dans la pensée de l'infini.

PASTEUR.

PERTES ORGANIQUES

Pour réparer les pertes organiques qui surviennent au cours des maladies aiguës et chroniques, des hémorragies, des opérations, etc., rien ne saurait remplacer les éléments nourriciers extraits de la viande de bœuf. Mais les travaux contemporains du savant physiologiste Ch. Riehet ont démontré que la puissance nutritive et anaphylactique, l'aliment régénérateur des cellules et des tissus, réside principalement dans le suc musculaire, dont la préparation, pratique par excellence, est connue de tous les médecins sous le nom de *Carnine Lefrançq*.

La Carnine réalise, de la manière la plus fidèle, cette *transfusion de force*, ce pouvoir d'*histogénèse*, que les anciens attribuaient à la viande crue. Essentiellement assimilable sans le moindre effort digestif, elle relève la vitalité déchuë, organise la résistance à la fatigue et l'entraîne cérébro-spinal, rétablit le calme du système nerveux, toujours détraqué par la faiblesse du sang et amende singulièrement le terrain organique.

On songera à la Carnine, chaque fois qu'il y aura lieu de stimuler intensivement le trophisme, en ménageant la précarité de l'appareil gastro-intestinal.

REMBRANDT

Paul Rembrandt, dit Van Hin, naquit en 1606, dans un village situé sur le bras du Rhin qui passe à Leyde. Il était fils d'un meunier. Un petit tableau qu'il fit pendant son apprentissage et qu'un connaisseur paya 100 florins, le mit en réputation dans les plus grandes villes de Hollande. Il fut surtout employé dans les portraits; nous en avons de lui un grand nombre. Ses sujets d'histoires sont plus rares. Il mettait ordinairement des fonds noirs dans ses tableaux, pour ne point tomber dans des défauts de perspective, dont il ne voulait jamais se donner la peine d'apprendre les principes.

On lui reproche aussi beaucoup d'incorrections. Mais ces défauts ne l'empêchèrent pas d'être compté parmi les plus célèbres artistes.

Il est égal au Titien pour la fraîcheur et la vérité de

ses carnations et possédait à un degré éminent le clair-obscur. Ses tableaux, à les regarder de près sont raboteux, mais ils font de loin un effet merveilleux. Toutes les couleurs sont en harmonie, sa manière est suave, et ses figures semblent être de relief. Ses compositions sont très expressives; ses demi-figures, et surtout ses têtes de vieillards, sont frappantes. Enfin, il donnait aux parties du visage un caractère de vie et de vérité qu'on ne peut trop admirer. Les estampes, en grand nombre, que Rembrandt a gravées, sont dans un goût singulier. Elles sont recherchées des connaisseurs, fort chères, particulièrement les bonnes épreuves. On a aussi gravé d'après lui. Rembrandt a fait quelques paysages excellents pour l'effet.

Il mourut à Amsterdam en 1669.



PENDANT L'OFFICE. — Tableau de A. CALISSENDORF

HOGARTH

William Hogarth, célèbre peintre anglais né en 1697, commença par graver des armoiries, ensuite des planches pour les livres. Les gravures d'Hudibras sont un de ses premiers essais. Il excellait dans l'expression des scènes domestiques et populaires.

Le poète Churchill ayant lancé contre lui quelques traits de satire, il lui

répondit par une caricature plus mordante que les vers.

Ses productions les plus originales sont celles qui représentent une suite de scènes tirées de la vie d'un même individu, telles que la « Vie d'une Fille publique » (6 planches), celles du « Libertin » (8 planches), le « Travail et la Paresse » (12 planches). On a de lui un traité en anglais, intitulé « Analyse de la Beauté ». Il mourut en 1764.



NOUS GARANTISSONS que la **CARNINE LEFRANÇO**
ne contient **NI SANG, NI ALBUMINE AJOUTÉE**
mais SEULEMENT du Suc musculaire de Bœuf CONCENTRÉ
Cette préparation n'est pas à base d'Alcool

Dépôt Général : Établissements FUMOUEZ, 78, Faubourg Saint-Denis, PARIS



VISITE AU MÉDECIN CHARLATAN

par HOGARTH, peintre Anglais (1697-1764). — Photographie des couleurs.



JOURNAL BI-MENSUEL

et

SEMESTRIEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 144

MAI 1914 (1)

ABONNEMENT

UN AN. . .	FRANCE. . .	20 FR
	ÉTRANGER	25 FR
LE NUMÉRO.		UN FRANC.

LA VIE DES DAMES DE LA COUR AU JAPON

La vie des dames de la cour japonaise est pour ainsi dire inconnue du public, cependant durant la maladie du dernier empereur, quelques personnes étrangères au palais, ont pu y avoir leurs entrées et en étudier quelques détails.

Le nouvel empereur ne s'est pas installé encore au Palais Chiyoda, la résidence impériale actuellement en transformation et qui s'élève au milieu d'un immense enclos au centre de Tokio, avec une foule d'annexes, casernes, écuries, installations postales et télégraphiques, postes d'eau, etc.,

et un grand nombre de logements pour les personnalités officielles, le tout de

construction très ancienne divisé en deux enceintes et ne comportant qu'un seul étage. Dans les bâtiments de la seconde enceinte, il n'y a ni gaz, ni électricité, ni quoi que ce soit qui rappelle la civilisation occidentale. Tout est exclusivement japonais. Un lit de cuivre, apporté au palais



YOSHI-HITO, EMPEREUR, ET L'IMPÉRATRICE SADAKO
(PHOT. CHESSEAU-FLAVIENS)

pour l'empereur durant sa maladie, fut le premier meuble étranger introduit dans la demeure impériale. Cependant l'empereur faisait depuis longtemps usage de draps et

Vous pouvez tout attendre de la **CARNINE LEFRANCQ**, même l'in vraisemblable, et — ce qui l'est aussi, — la reconnaissance de vos malades.

d'oreillers à l'euro péenne. On s'éclaire avec des chandelles et on se chauffe avec des braseros dans le palais dont tout le service intérieur est aux mains des femmes, car aucun mâle, à l'exception des pages impériaux et des princes du sang ne peut pénétrer dans les bâtiments de la seconde enceinte. Si par hasard, un ouvrier doit y faire quelques réparations indispensables, ce sont des purifications sans nombre après son passage.

La vie de cour japonaise se résume en



trois choses : propreté, cérémonie et tradition. Le culte de la propreté est poussé à ce point que les servantes qui aident les dames de la cour à leur toilette, les servent à genoux et les mains levées. Si par hasard elles touchent leur propre corps, elles doivent immédiatement se purifier avant de reprendre leur service. Bien entendu, les dames de la cour ne peuvent approcher de leurs Majestés qu'à genoux; tout leur office s'opère dans cette posture, la seule autorisée en présence de ces augustes personnages que nul ne doit toucher sans gants. L'empereur moribond donna pour la première fois à deux médecins la permission de lui tâter le pouls sans avoir la poitrine enveloppée de soie.

Il y a sept grades pour les dames attachées à la cour, qui sont environ au nombre de trois cents, plus trente et quelques dames d'honneur. Les émoluments mensuels les plus élevés atteignent 25 livres par mois.

La dame d'honneur de service se lève à six heures pour faire une toilette compliquée et après s'être restaurée et avoir endossé la toilette européenne de rigueur, elle se rend auprès de leurs Majestés. A midi et demie, on leur sert un léger repas, composé de mets du vieux style japonais et cuits à la japonaise. A trois heures, fruits et sucreries et à cinq heures dîner. A trois heures, la dame de service va changer sa toilette occidentale contre une robe japonaise, ce qui lui est un soulagement. A dix heures, coucher, après avoir employé la soirée en causerie, en jeux et en composition poétique avec l'Empereur et l'Impératrice. Presque toutes les dames de la cour sont des filles de la noblesse de Kiôto et parlent à la cour le dialecte de Kiôto, sans la connaissance



1. KIÔTO - ENTRÉE DU PALAIS IMPÉRIAL. — 2. DANS LE PARC IMPÉRIAL

duquel nulle ne peut entrer au service impérial. Les dames d'honneur ne franchissent guère l'enceinte du palais pour se rendre au dehors, aussi sont-elles tout à fait ignorantes des choses les plus simples. Aller au théâtre paraît indécent, et il n'y a pas bien longtemps qu'une austère censure s'exerçait sur leurs lectures. Elles montent à cheval, font du jardinage et pêchent pour se divertir.

En dépit du shintoïsme, religion d'État au Japon, un grand nombre de dames de la cour sont bouddhistes, à l'exemple de la reine douairière, et fort pieuses.

(Japonica, The Contemporary Review.)



Le Professeur Stéphane LEDUC, de Nantes

LONDRES ET PARIS



COMTE D'HAUSSONVILLE

L'aspect de ces rues est fort gai, mais point de décorations élégantes. Rien qui frappe particulièrement et séduise l'œil. Il est même étrange que, dans un pays où les peintres ont à ce degré le sens de l'harmonie des cou-

leurs et où l'on entend si bien les aménagements intérieurs, on entende si mal la décoration exté-

Ce qui, à Londres, est infiniment supérieur, c'est tout ce qui concerne la viabilité. Le pavé de bois ou d'asphalte est uni, roulant, comme disent les cochers, et la pluie n'y laisse pas après elle, comme chez nous, de petits lacs. Les taxi-autos sont propres, spacieux, les chauffeurs bien tenus; on dirait des voitures de maître, et j'éprouve quelque confusion quand je pense à ceux que nous offrons aux étrangers. On en trouve partout, et bien que le stationnement *arial*, comme on dit aujourd'hui, y soit établi depuis longtemps, on n'a pas l'idée bizarre dont on nous menace, sous prétexte de prévenir la maraude, d'empêcher, quelque temps qu'il fasse, pluie ou neige, un homme ou une femme de monter dans une voiture vide qui passe sous ses yeux et de les forcer à aller chercher au loin une station dont ils ne connaissent pas l'emplacement. La circulation se fait, sinon facilement, du moins avec un ordre parfait. Les *politemen* la dirigent avec des mouvements de bras; ils ont renoncé au bâton blanc que nous leur avons, je crois emprunté. Point de querelles de piétons à cochers; c'est l'ordre dans le mouvement, et d'une façon générale, c'est l'impression



LONDRES. - REGENT STREET

rieure. Nos voisins n'ont pas cet art. Déjà j'en avais été frappé lors du couronnement du roi.

Ce qui ajoute à la gaieté de l'aspect, ce sont les fleurs qui ornent les balcons et les fenêtres d'un grand nombre de maisons. C'est là un usage très anglais que nous devrions bien imiter à Paris, où, je crois bien, les règlements de police s'y opposent. Ces fleurs embellissent les façades, généralement assez laides, des maisons. Je ne puis pas dire que je sois très admirateur du style gothique de ces constructions nouvelles qui commencent à s'élever en hauteur, comme à Paris. L'Angleterre n'est pas aussi riche que nous en belles pierres de taille, et la brique, surtout la brique brune, ne les remplace pas avantageusement.

À Londres, on ne voit rien, ni lignes, ni couleurs qui flattent et qui caressent l'œil, sauf, à cette époque de l'année, la magnifique verdure des squares et des parcs qui donnent, par moment, l'illusion de la campagne. On n'a pas besoin de sortir de la ville pour respirer le bon air, et, bien qu'il y ait aussi une « Association pour la défense des espaces libres », je ne vois pas ce qu'elle peut bien avoir à faire ici.



PARIS. - LA RUE DE LA PAIX

que me fait toujours Londres. La vie y est intense mais elle se contient, en quelque sorte elle-même, sauf à éclater parfois en manifestations bruyantes.

Et c'est pourquoi je suis un des rares Français qui aiment Londres avec son aspect tout ensemble grave et tumultueux.

Les passants — je parle des quartiers du centre — ont l'air à la fois cérémonieux et pressés. Beaucoup plus d'hommes en chapeaux hauts de forme, même avant midi et dans les parcs, à Rotten Row, par exemple qu'on n'en verrait dans Paris à cette époque de l'année. Pour les femmes, la mode

est pareille, poussée même plus loin; on en voit à peu près un aussi grand nombre, à demi décolletées dans la rue, et obligées de mouvoir leurs jambes dans un fourreau de parapluie encore plus étroit. Les toilettes sont moins joliment portées, mais l'ensemble a bon air. De même, si les *Hansons* ont presque complètement disparu, remplacés par les

taxis-autos, on rencontre plus de voitures à chevaux et d'équipages bien tenus, ce qui devient une rareté à Paris. Dans l'ensemble, Paris est plus élégant, Londres est plus comme il faut.

Comte d'HAUSSONVILLE,
de l'Académie Française.

(Ombres Françaises et Visions Anglaises.)

UNE BOUFFARDE

On se demandait d'où venait ce nom de Bouffarde appliqué par les troupiers à leur pipe. Une section des vétérans de la Corse nous l'apprend. Elle a résolu de fêter le souvenir d'un enfant de Corse: Bouffard.

Caporal de la Grande-Armée, Jean-Népomucène Bouffard, dit Bouffard, dit l'Evellé, eut, à la bataille de Friedland, les deux bras emportés. Le lendemain, un de ses camarades trouva sur le terrain de la rencontre un bras détaché du tronc et affreusement raidi.

« Je le reconnais, dit le sergent, c'est le bras de Bouffard, la main tient encore sa pipe si bien culottée ».

Cette pipe devint la propriété de la compagnie et fut baptisée sur-le-champ « bouffarde ».

Origine glorieuse qui vaut qu'on la connaisse et qu'on la remémore !

L.



LE POINT D'IRLANDE. — Jeune Bretonne d'Audierne

LA PITIÉ

Le temps, dans sa fulte, blesse ou tue nos sentiments les plus ardents et les plus tendres. Il affaiblit l'admiration en lui ôtant ses aliments naturels: la surprise et l'étonnement; il anéantit l'amour de ses belles folles, il ébranle la foi et l'espérance, il défléurit, il effeuille toutes les innocences. Du moins, qu'il nous laisse la Pitié, afin que nous ne soyons pas enfermés dans la vieillesse comme dans un sépulchre.

C'est par la pitié qu'on demeure vraiment homme. Ne nous changeons pas en pierre comme les grandes impies des vieux mythes. Ayons pitié des faibles parce qu'ils souffrent la persécution, et des heureux de ce monde parce qu'il est écrit: « Malheur à vous qui riez ! » Prenons la bonne part, qui est de souffrir avec ceux qui souffrent, et disons des lèvres et du cœur, au malheureux, comme le chrétien à Marie: « *Fac me tecum plangere.* »

Anatole FRANCE.
(Le Jardin d'Épécure.)

LE RESPECT

Un homme peut être aussi un objet d'amour, de crainte, d'admiration ou même d'étonnement, sans pour cela être un objet de respect. « Je m'incline devant un Grand, disait Fontenelle, mais mon esprit ne s'incline pas. »

Et moi, j'ajouterais: « Devant l'humble citoyen, en qui je vois l'honnêteté de caractère portée à un degré que je ne trouve pas en moi-même, mon esprit s'incline,

que je le veuille ou non, et si haut que je porte la tête pour lui faire remarquer la supériorité de mon rang. »

.... Le respect est un tribut que nous ne pouvons refuser au mérite, que nous le voulions ou non, nous pourrions bien ne pas le laisser paraître au dehors, mais nous ne saurions nous empêcher de l'éprouver intérieurement.

KANT.

**CARNINE
LEFRANÇO**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE DE BŒUF
CONCENTRÉ



**RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME.**

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pure ou étendue d'un liquide quelconque
eau minérale ou naturelle the, lait, etc
(pas de bouillon), FROID ou TIEDE

LES PROGRÈS DE LA MÉDICATION RECONSTITUANTE

La découverte, par Richet et Héricourt, du suc musculaire, sérum antitoxique par excellence, pour les tuberculeux, représente aussi un grand progrès de la médication reconstituante. Il apporte, sous la forme la plus assimilable les principes vitaux de la viande de bœuf, dont le suc est, en quelque sorte, la *quintessence*; ces principes s'incorporent aux cellules vivantes, pour reconstituer les nucléines du protoplasma.

La forme magistrale de la zomothérapie a été réalisée par la *Carnine Lefrancq* qui s'emploie, couramment, dans tous les cas

d'adynamie, d'appauvrissement du sang, de dépérissement dû à d'anciennes diathèses, de prostration sénile, etc. En stimulant, directement, la nutrition des muscles, la *Carnine* crée littéralement de la chair et remédie ainsi à l'usure des tissus et à la dénutrition atrophique. Dans les névroses, les intoxications (alcoolisme, morphinisme, saturnisme), les névralgies rebelles, les vertiges, les tremblements, la chorée, la neurasthénie et l'hypocondrie, les résultats obtenus par l'emploi méthodique de ce suraliment d'élite dépassent ceux de toutes les médications du même ordre.

MUSÉE DE GAND



JUNON

par J. PAELINCK, peintre belge (1781-1839). Photographie des couleurs.

ADIEUX A LA VIE

Adieu ! Je vais dans ce pays
D'où ne revint pas feu mon père.
Pour jamais adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère ;
Vous en rirez, mes ennemis ;
C'est le *Requiem* ordinaire.
Vous en tâterez quelque jour,
Et, lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour.

Quand sur la scène de ce monde
Chaque homme a joué son rôle,
En partant il est à la ronde
Reconduit à coups de sifflet,
Dans leur dernière maladie,
J'ai vu des gens de tous états,
Vieux évêques, vieux magistrats,
Vieux courtisans à l'agonie....
Vainement en cérémonie
Avec sa clochette arrivait
L'attirail de la sacristie ;
Le curé vainement oignait
Notre vieille âme à sa sortie ;
Le public malin s'en moquait ;
La Satire un moment parlait
Des ridicules de sa vie.
Puis à jamais on l'oubliait :
Ainsi la farce était finie....
Le purgatoire ou le néant
Terminait cette comédie.

Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes,
Qui volez si rapidement
De polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes !
Au terme où je suis parvenu,
Quel mortel est le moins à plaindre ?
C'est celui qui sait ne rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

VOLTAIRE (1778).

Le Professeur Stéphane LEDUC, de Nantes

Stéphane-Armand-Nicolas Leduc est né à Nantes, le 1^{er} Novembre 1853. Il a fait ses études au Lycée de Nantes et à l'Institution Chevallier de Paris. C'est d'ailleurs dans cet établissement qu'on devait le retrouver plus tard comme professeur, alors qu'il faisait ses études médicales à la Faculté de Médecine de Paris.

Licencié ès-Sciences physiques, Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie de Médecine et de l'Académie des Sciences, le docteur Stéphane Leduc est, depuis 1883, professeur de Physique Médicale à l'École de Médecine de Nantes.

Bien que surtout physicien, le docteur Leduc pratique la médecine générale; mais il s'est un peu spécialisé dans l'électrothérapie.

Il a publié de nombreux mémoires dans les *Archives d'électricité médicale expérimentale et clinique*. Citons notamment des études sur l'action physiologique des sons, sur la radiothérapie, sur les courants intermittents à basse tension, sur le sommeil électrique. Il a également signé des articles et des communications de thérapeutique pure, sur l'ataxie, l'adénolite aiguë, la grippe, la laryngite tuberculeuse, etc.

Mais les travaux qui ont fait au professeur Stéphane Leduc une réputation mondiale, sont ses recherches sur la reproduction artificielle des phénomènes de la vie, commencées dès 1900. Au Congrès pour l'Avan-

cement des Sciences, en 1904, à Grenoble, le savant biologiste montrait comment on peut artificiellement reproduire les figures de la Karyokinèse. L'année suivante, au Congrès de Cherbourg, il annonçait qu'il était parvenu vraiment à créer la vie artificielle, si la vie est caractérisée par l'accroissement de l'élément primordial de la cellule. « En résumé, disait le professeur Leduc, avec des différences de pression osmotique et des substances minérales convenablement choisies, on peut reproduire un grand nombre de formes et de fonctions présentées par les êtres vivants ».

Aut total, les faits relevés par ces expériences, montrent comment peuvent et doivent naître dans les mers, des structures analogues à celle des protoplasmas et des êtres vivants.

Le docteur Leduc parle l'Anglais et l'Allemand; il a parcouru la plus grande partie de l'Europe et de l'Amérique du Nord.

Un de ses ouvrages, en anglais : *Mechanism of Life*, 1910, en est à sa deuxième édition; et une édition allemande de *La Biologie synthétique* est à l'impression.

Le professeur Leduc est membre correspondant de l'Académie de Médecine depuis 1913 et membre honoraire de la *Rönigen Society* de Londres.

Conseiller municipal de Nantes, de 1892 à 1896, il est depuis vingt-cinq ans vice-président du Conseil d'Hygiène de la Loire-inférieure.



PORTRAIT-CHARGE. — Nouveau Jéhovah, le docteur Stéphane Leduc a créé la vie artificielle. Avec un geste qui lui est familier, il décrit ses expériences et montre les formes minérales qu'il a su réaliser, formes qui rappellent de façon troublante celles des végétaux inférieurs. Mais le savant physicien est aussi un électrothérapeute, et c'est là ce que prétend rappeler l'électro-aimant qui lance des éclairs...

JOSEPH PAELINCK

Joseph Paelinck, peintre belge, naquit à Oostacker, près de Gand, en 1781.

Il alla compléter son éducation artistique à Paris, dans l'atelier de Louis David, puis séjourna 5 ans à Rome avant de se fixer à Bruxelles, où il fut nommé, en 1815, peintre de la Reine des Pays-Bas. Nous citerons de lui : *Le Jugement de Paris* (1804); *Les Embellissements de Rome par Auguste*, grande fresque exécutée au Quirinal; *La Découverte de la vrate Croix*, tableau qu'on voit à Saint-Michel de Gand; *Sainte-Colette*; *La Toilette de Psyché* (Musée d'Amsterdam, 1823); *L'Abdication de Charles-Quint*; *Junon* (que nous reproduisons page 6), etc. On lui doit aussi un grand nombre de portraits. Sa femme s'adonna, avec un certain succès, à la peinture de genre.

Il mourut à Bruxelles en 1839.



INDIGÈNE MAROCAIN
Photographie communiquée par le
Dr E. Vermelin, à Agadir (Maroc)



PORTEUSE D'EAU MAROCAINE
Photographie communiquée par le
Dr E. Vermelin, à Agadir (Maroc)



LE JUGEMENT DE PÂRIS

par P.-P. BEAUMONT, peintre flamand (1577-1640). — Photographie des couleurs.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et
MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 145

MAI 1914 (2)

ABONNEMENT

UN AN. . .	FRANCE. . . 20 FR.
	ÉTRANGER . . 25 FR.
LE NUMÉRO	UN FRANC



M. DE TALLEYRAND

M. DE TALLEYRAND

M. de Talleyrand, issu de la plus haute extraction, destiné aux armes par sa naissance, condamné à la prêtrise par un accident qui l'avait privé de l'usage d'un pied, n'ayant aucun goût pour cette profession imposée, devenu successivement prélat, homme de cour, révolutionnaire, émigré, puis, enfin, Ministre des Affaires étrangères au Directoire, M. de Talleyrand avait conservé quelque chose de tous ces états : on trouvait en lui de l'évêque, du grand seigneur, du révolutionnaire. N'ayant aucune opinion bien arrêtée, seulement une modération naturelle qui répugnait à toutes les exagérations ; s'appropriant à l'instant même les idées de ceux auxquels il voulait plaire par goût ou par intérêt ; s'exprimant

dans un langage unique, particulier à cette société dont Voltaire avait été l'instituteur ; plein de réparties vives, poignantes, qui le rendaient redoutable autant qu'il était attrayant ; tour à tour caressant ou dédaigneux, démonstratif ou impénétrable, nonchalant, digne, boîteux sans y perdre de sa grâce, personnage enfin des plus singuliers, et tel qu'une révolution seule en peut produire, il était le plus séduisant des négociateurs, mais en même temps incapable de diriger comme chef les affaires d'un grand État : car, pour diriger, il faut de la volonté, des vues et du travail, et il n'avait aucune de ces choses. Sa volonté se bornait à plaire, ses vues consistaient en opinions du moment, son travail était nul.

C'était, en un mot, un ambassadeur accompli, mais point un ministre dirigeant ; bien entendu qu'on ne prend ici cette expression que dans son acception la plus élevée. Du reste, il n'avait pas un autre

LA CROISSANCE DES ENFANTS qui s'accompagne souvent d'amaigrissement et de faiblesse, est une cause d'inquiétude pour les familles. A la dose de 1 à 2 grandes cuillerées, la **CARNINE LEFRANCQ** constitue un suraliment incomparable
:: :: :: **DONT LES EFFETS SONT TOUJOURS TRÈS RAPIDES** :: :: ::

rôle sous le Gouvernement consulaire. Le Premier Consul, qui ne laissait à personne le droit d'avoir un avis sur les affaires de guerre ou de diplomatie, ne l'employait qu'à négocier avec les ministres étrangers, d'après ses propres volontés, ce que M. de Talleyrand faisait avec un art qu'on ne surpassera jamais. Toutefois, il avait un mérite moral, c'était d'aimer la paix sous un maître qui aimait la guerre, et de le laisser voir. Doué d'un goût exquis, d'un tact sûr, même d'une paresse utile, il pouvait rendre de véritables services, seulement en opposant à l'abondance de paroles, de plume et d'action du Premier Consul, sa sobriété, sa parfaite mesure, et jusqu'à son penchant à ne rien faire. Mais il agissait peu sur ce maître impérieux, auquel il n'imposait ni par le génie, ni

par la conviction. Aussi n'avait-il pas plus d'empire que M. Fouché, peut-être moins, tout en étant aussi employé et plus agréable.

M. de Talleyrand disait tout le contraire de ce que disait M. Fouché. Aimant l'ancien régime, moins les personnes et les préjugés ridicules d'autrefois, il conseillait de refaire le plus tôt possible la monarchie, ou l'équivalent, en se servant de la gloire du Premier Consul à défaut de sang royal; ajoutant que, si on voulait avoir la paix prochaine et durable avec l'Europe, il fallait se hâter de lui ressembler. Et, tandis que le ministre Fouché, au nom de la Révolution, conseillait de n'aller pas trop vite, M. de Talleyrand conseillait, au nom de l'Europe, de n'aller pas si lentement.

THIERS.



LES MANGEURS D'ARGILE

On a observé que dans toutes les régions de la Zone torride il existait chez certaines peuplades, un désir étonnant et presque irrésistible de manger de la terre; cet appétit singulier se manifeste dans la Nouvelle Calédonie, dans l'île de Java, en Guinée, au Pérou, etc.

La peuplade qui paraît être plus que toute autre portée à manger de la terre, est celle des *ottomaques*; elle habite les bords de l'Orénoque. Tant que les eaux des rivières sont basses, ces sauvages se nourrissent de poissons et de tortues; mais dès qu'arrivent les débordements périodiques, cet approvisionnement leur manque absolument, et pendant l'inondation, ils se nourrissent d'une terre glaise, grasse et onctueuse, véritable argile de potier, colorée par un peu d'oxyde de fer. Ils la pétrissent en boulettes, la font cuire à petit feu, et la conservent dans leurs huttes entassées en pyramides. Lorsqu'ils veulent manger leurs boulettes, ils les humectent. Chaque individu consomme journellement les trois quarts ou les quatre cinquièmes d'une livre de terre.

MŒURS ET COUTUMES DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE

Kouango (Rives de l'Oubanghi)

LES « MACHIAS »

Jeunes filles dont les cheveux sont prolongés par des cordelettes en fibre de palmier formant un rouleau considérable qu'elles portent sur les reins.

LA FANGANZA (Fête de la Circoncision)

Les nouveaux circoncis dansent toute la journée au son de ces gros instruments.



Les *Ottomaques*, qui peuvent prendre leur place parmi les plus laids et les plus sales des hommes, sont de véritables gourmands de terre glaise; aussi dans la saison même de la sécheresse, et lorsqu'ils ont du poison en abondance, ils en mangent tous les jours, pour se régaler, quelques boulettes après leur repas. C'est pour eux une sorte de dessert.

(Intermédiaire des Chercheurs et Curieux).



LA TOILETTE DE LA MARIÉE

par Florent WILLEMS, peintre belge (1812-1905). — Photographie des couleurs.

LE CHANT DES OISEAUX

La voix des oiseaux est une des particularités les plus étranges de l'espèce ailée. Elle apparaît chez beaucoup d'entre eux comme absolument disproportionnée avec l'exigüité de leur corps. Elle se manifeste, en outre, sous des formes excessivement variées, qui résultent uniquement des modifications organiques du larynx.

Il importe, d'ailleurs, de bien préciser ce point : tous les oiseaux ne chantent pas.

D'autre part, les oiseaux ne chantent pas indifféremment à toute heure de la journée. La plupart d'entre eux, même ceux dont la voix est la moins harmonieuse, saluent de leurs cris plus ou moins mélodieux le retour du soleil. D'autres chantent à midi, d'autres au soleil couchant, d'autres enfin durant la nuit.

Au nombre de ces derniers il faut citer le rossignol, qui à l'époque où sa femelle couve se fait un devoir de charmer par ses trilles prestigieux le long ennui de son immobilité. Un ornithologiste allemand, Beckstein, qui se doublait d'un musicien expert, a tenté de transcrire le chant du rossignol. C'est là une tâche pénible, difficile, et qui lassa, paraît-il, le talent de Verdi lui-même. Beckstein avoue spontanément n'y être parvenu que très approximativement. Le chant du rossignol, dit-il, se divise en vingt-quatre reprises parfaitement déterminées par leurs premières et leurs dernières notes. Il comprend environ cent quatre-vingt-cinq trilles ou vocalises. C'est, du moins, ce que j'ai pu en démêler. C'est une suite de mélodies coupées de points d'orgue et agrémentées de roulades.

On pourrait presque adresser le même éloge au merle, car si son sifflement adopte un leitmotiv en mineur absolument invariable, il l'enjolive incessamment de variations toujours nouvelles... du moins nouvelles pour lui ! Car ce siffleur impénitent est aussi un plagiaire incorrigible.

Jules Janin a raconté qu'il avait, devant ses fenêtres, un arbre où nichaient un rossignol et un merle. Un beau matin, il fut fort étonné de n'en-

tendre plus ce dernier, tandis que, par contre, deux rossignols semblaient se donner la réplique. Une observation attentive lui permit de constater que c'était le merle qui « jouait » le rossignol.

Parmi les chantres harmonieux des bois, il faut faire encore une place particulière à la fauvette, dont le registre est moins étendu, moins élevé, moins riche en points d'orgue que celui du rossignol, mais dont les modulations sont exceptionnellement variées et flexibles et dont la voix est d'une inégalable pureté.

Une mention spéciale également au chardonneret, qui joint — chose rare — à une maîtrise vocale appréciable la splendeur d'un coloris éclatant. C'est de lui que l'on peut dire que « son ramage répond à son plumage ». Une ombre à ce tableau, pourtant : le chardonneret fait des fausses notes. C'est un orgueilleux ! Voyez-le dans une cage avec des canaris. Il se donne un mal inouï pour égaler les notes hautes du serin, et il lui arrive, ainsi qu'à un ténor imprudent, de terminer sa ritournelle par un *couac*.

C'est là un accident qui n'arrive jamais au bouvreuil. Celui-ci ne pose pas pour le ténor, point même pour le baryton de grand opéra, voire d'opéra-comique. Il est le chanteur amateur, le diseur de chansonnettes.

Ce qui est non moins certain, — et ceci va attrister bien des âmes sensibles, — c'est que les oiseaux ne révèlent par leur chant aucune de leurs émotions. A côté du cadavre encore tiède de sa femelle, le rossignol lance ses trilles les plus étourdissants et qui ne trahissent aucune mélancolie. Le bouvreuil qu'un coup de fusil vient de faire veuf s'en-voie dans l'arbre voisin et recommence son clair : *Ré, la, la, la, si*. Musset avait raison d'écrire :

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit :
Cependant il chantait l'aurore...

M. BOUCHENY DE GRANDVAL.

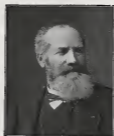


RAMSES DANS SON HAREM. — Tableau de LÉONIDE DU NOUY.

NOS TABLEAUX

ADOLPHE YVON

Adolphe Yvon, peintre français, naquit à Eschwiller (Moselle), en 1817. Garde à cheval dans les eaux et forêts du domaine royal (1834), il démissionna, se rendit à Paris, entra dans l'atelier de Paul Delaroche et se fit admettre à l'École des Beaux-Arts. Il s'est fait connaître par des portraits, des tableaux d'histoire et de batailles. Il débuta au Salon de 1841 et peignit d'abord des œuvres religieuses. En 1846, il fit un voyage en Russie, d'où il rapporta de nombreuses études. Son premier grand succès fut la *Bataille de Koulikowo* (1850), achetée en 1857 par l'empereur de Russie (aujourd'hui au Kremlin). Il exécuta peu après le *Premier Consul descendant le mont Saint-Bernard*, commandé pour Compiègne, 1853 (aujourd'hui à l'Ermitage de Saint-Petersbourg), puis le *Maréchal Ney à la Retraite de Russie* et le *Télégramme Russe*, considéré comme sa meilleure œuvre (Exposition Universelle 1855; aujourd'hui à Versailles). En 1856, il reçut la mission de rejoindre l'armée en Crimée, pour reproduire les principaux épisodes de la guerre. Il rapporta de ce voyage trois grandes toiles : l'*Assaut de la Tour de Malakoff* (1857), qui lui valut une médaille d'honneur; la *Gorge de Malakoff* et la *Courtière de Malakoff*; elles sont toutes les trois au Musée de Versailles. Il fut de même désigné pour suivre la campagne d'Italie et peignit alors *Solferino* (1861) et *Magenta* (1863), deux toiles du Musée de Versailles. Il exécuta ensuite : le *Portrait*



ADOLPHE YVON

du *Prince impérial* (1864); en 1867, quatre grandes toiles pour l'Hôtel de Ville de Paris, dont trois furent brûlées en 1871; les *États-Unis d'Amérique* (1870), immense toile allégorique (aujourd'hui à Washington); la *Charge des Cuirassiers de Reichshoffen* (1875); *César*, œuvre allégorique (1875); la *Légende Chrétienne* (1882). Il a laissé de nombreux portraits : *Couder*, *Mélingue*, *Général Trochu*, *Comtesse de Caen*, *Général Vinoy*, *Bonnehe*, *Henri Martin*, *Paul Bert*, *Carnot*, et son propre portrait (1893).

Les tableaux d'Yvon, surtout le *Maréchal Ney à la retraite de Russie*, *Malakoff*, *Magenta*, ont eu un très grand succès, et la gravure les a popularisés. Très habile dessinateur, Yvon avait de rares qualités de composition et de mise en scène. Il mourut à Paris en 1893.

Le tableau que nous reproduisons p. 8 — la *Prise de la Tour de Malakoff*, — est au Musée de Versailles. On distingue au

fond, la ville et le port de Sébastopol, d'où monte le flot des troupes russes. La défense de la gorge est dirigée par les généraux Mellinet et Wimpfen. On peut les voir tous les deux, à droite de la composition, debout sur une éminence. Le 2^e voltigeurs et les turcos s'élancent sous les ordres du commandant Champion. A leur tête marche, ou plutôt se précipite, le lieutenant Maillien avec un pistolet à chaque main. Dans l'angle, à droite, sont massés les zouaves sous le commandement du capitaine de Matrécy.

FLORENT WILLEMS

Peintre belge, naquit à Liège en 1812. Il était allé se fixer en France dès 1839 et n'avait plus quitté Paris depuis lors. Florent Willems s'inspira dans ses premiers tableaux du genre des anciens maîtres hollandais et conquit rapidement de la réputation. *Huguenots après la Saint-Barthélemy*, une *Boutique d'Autrefois*, l'*Heure du Duel* (1855), la *Présentation du Futur* (1863), *Visite de Marie de Médicis à Rubens*, l'*Accouchée*, le *Messager* (1867), le *Baiser-Main*, la

Pavane (1878), le *Piège* (1883), le *Marchand de Volailles* (1886), la *Toilette de la Mariée*, comptent parmi ses meilleures reproductions.

C'est cet artiste qui, en deux ans d'un travail très délicat, restaura, au Musée du Louvre, le *Saint Jean-Baptiste*, de Raphaël, devenu méconnaissable. Willems a formé plusieurs bons élèves, notamment Alfred Stevens. Il mourut à Neuilly-sur-Seine en 1905.

JUS CONCENTRÉ

DE CUISSÉS DE BŒUF
CRUES

Préparé à FROID et
dans le VIDE

NI SANG, NI DROGUE, NI ALCOOL

Usine Modèle sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE, près PARIS

CARNINE
LE PLUS
RAPIDE
LE PLUS ÉNERGIQUE
RECONSTITUANT
LEFRANCO

MALADIES DE POITRINE
ANOREXIE - FAIBLESSE
ANÉMIE - CHLOROSE
CONVALESCENCES
- NEURASTHÉNIE -
MALADIES DE L'ESTOMAC
ET DE L'INTESTIN :: :: ::

DÉPÔT GÉNÉRAL :
FUMOUEZ, 78, FAUB. ST-DENIS, PARIS

LE BERCEAU

ÉDUAUD PAILLERON

Dans la moire et le satin
L'enfant vient de naître.
Il est couché ce matin,
Le cher petit être;
Chacun accourt, et tremblant,
Sur le lit se pendie
Pour voir dans son écran blanc
Cette perle blanche.

Chacun soulève à demi
Les fines dentelles,
Pour voir cet ange endormi
Qui n'a plus ses ailes;
Pour voir ces nids à balers,
Sa main délicate,
Et ses petits pieds rosés
Aux ongles d'agate.

Blanc comme une hostie, et pur
Comme une prière,
On voit encor de l'azur
Luire en sa paupière;
Son œil est vierge du jour,
Son cœur, de souffrance;
Hier, pour lui, c'est l'amour,
Demain, l'espérance.

PENSÉES

L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale pour appuyer la vertu ; la prudence pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

CHAMFORT.

Cen'est ni le génie, ni la gloire,
ni l'amour, qui mesurent l'élévation de l'âme, c'est la bonté.

LACORDAIRE.

BLACK-BOULÉ

En anglais, où noir se dit *black*, et où boule se dit *ball*, on qualifie, si je ne me trompe, de *black-balled* un candidat qui, dans un examen, obtient plus de boules noires que de blanches. Or, cette expression a passé en français, sans changer le sens, et, de même que les Anglais défigurent le plus souvent les termes qu'ils nous empruntent, de même nous avons défiguré leur *black-balled* : nous en avons fait *black-boulé*, composé hybride qui s'est appliqué familièrement, d'abord à quelqu'un qui avait échoué dans un examen, et ensuite, par extension, à tout candidat qui n'avait point réussi dans une élection soit politique soit autre.

E. MARTIN.



MADAME RÉCAMIER
par M^e E. MORIN.

Phot. des couleurs. Musée de Versailles

LES DÉFAILLANCES DE LA NUTRITION

Elles se traduisent par la faiblesse générale, l'état neurasthénique, la circulation chancelante. Elles surviennent volontiers à la suite des fièvres et des infections, du paludisme, des discrasies anciennes (goutte, diabète, brightisme, syphilis, tuberculose) et réclament des soins constants et variés de la part du praticien. Sans vouloir déprécier ici la pharmacothérapie proprement dite, il est équitable de remarquer combien elle tient rarement ses promesses. La Zomothérapie (topothérapie par le suc musculaire) est souvent bien préférable, surtout sous la forme de *Carnine Lefrancq*, dont

la saveur est agréable et la conservation parfaite.

La *Carnine Lefrancq* procure aux malades un bien-être réparateur, sans offense à l'estomac : elle donne à toutes les débilités, et à toutes les débilittés, non seulement un coup de fouet décisif, mais une tonicité durable, qui équivaut à la suralimentation sans ses dangers pour le tube digestif. Aussi la *Carnine* figure-t-elle, à la fois, parmi les remèdes d'urgence et parmi les vivificateurs à longue portée. C'est l'aliment liquide le plus riche et le mieux toléré, pour soutenir les forces au cours des pyrexies graves.

LA VIEILLE GARDE

J'ai présent à la mémoire, comme si je le voyais encore, le spectacle dont je fus témoin lorsque Louis XVIII, entrant dans Paris, le 3 mai, alla descendre à Notre-Dame : on avait voulu épargner au roi l'aspect des troupes étrangères : c'était un régiment de la vieille garde à pied qui formait la haie depuis le Pont-Neuf jusqu'à Notre-Dame, le long du quai des orfèvres. Je ne crois pas que figures humaines aient jamais exprimé quelque chose d'aussi menaçant et d'aussi terrible. Ces gre-

coins de leur bouche dans le mépris de la rage. Quand ils présentaient les armes, c'était avec un mouvement de fureur, et le bruit de ces armes faisait trembler. Jamais, il faut en convenir, hommes n'ont été mis à une pareille épreuve et n'ont souffert un tel supplice. Si dans ce moment ils eussent été appelés à la vengeance, il aurait fallu les exterminer jusqu'au dernier, ou ils auraient mangé la terre. Au bout de la ligne était un jeune hussard, à cheval ; il tenait son sabre nu, il le



ENTRÉE DE LOUIS XVIII A PARIS (3 Mai 1814), d'après une Aquarelle de MELLING. — Musée de Versailles.

nadiers couverts de blessures, vainqueurs de l'Europe, qui avaient vu tant de milliers de boulets sur leurs têtes, qui sentaient le feu et la poudre ; ces mêmes hommes, privés de leur capitaine, étaient forcés de saluer un vieux roi, invalide du temps, non de la guerre, surveillés qu'ils étaient par une armée de Russes, d'Autrichiens et de Prussiens, dans la capitale envahie de Napoléon. Les uns, agitant la peau de leur front, faisaient descendre leur large bonnet à poil sur leurs yeux, comme pour ne pas voir ; les autres abaissaient les deux

faisait sauter et comme danser par un mouvement convulsif de colère. Il était pâle ; ses yeux pivotaient dans leur orbite ; il ouvrait la bouche et la fermait tour à tour en faisant claquer ses dents et en étouffant des cris dont on n'entendait que le premier son. Il aperçut un officier russe : le regard qu'il lui lança ne peut se dire. Quand la voiture du roi passa devant lui, il fit bondir son cheval, et certainement il eut la tentation de se précipiter sur le roi.

CHATEAUBRIAND.

(Mémoires d'outre-tombe).

DE L'EXPRESSION

Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant : il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve

souvent que l'expression qu'il cherchait depuis longtemps sans la connaître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, et qui semblait devoir se présenter d'abord et sans efforts.

La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait appréhender qu'elles ne le soient pas assez pour mériter d'être lues.

Un esprit médiocre croit écrire divinement ; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

LA BRUYÈRE.



PRISE DE LA TOUR DE MALAKOFF

par A. Yvon, peintre français (1817-1893). — Photographie des couleurs. — Musée de Versailles.



L'ANTÉCLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE

N° 146

JUIN 1914 (1)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE . . . 20 FR.
ÉTRANGER . . . 25 FR.
LE NUMÉRO UN FRANC.

COMMENT VICTOR HUGO FAISAIT RÉPÉTER

À la fin de 1871, on nous annonça d'une façon un peu mystérieuse et solennelle, que nous allions jouer une pièce de Victor Hugo.

J'avais à cette époque, de ma vie, le cerveau encore fermé aux grandes idées. Je vivais dans un milieu un peu bourgeois par ma famille, un peu cosmopolite par ses connaissances et amis que ma vie indépendante d'artiste m'avait fait choisir.

J'avais entendu depuis mon enfance parler de Victor Hugo comme d'un révolté, d'un renégat; et ses œuvres que j'avais lues avec passion, ne m'empêchaient pas de le juger avec une très grande sévérité.

Et je rougis, aujourd'hui, de rage et de honte, en pensant à tous mes absurdes préjugés entretenus par la petite cour imbécile ou de mauvaise foi qui m'encensait.

J'avais cependant le grand désir de jouer *Ray Blas*. Le rôle de la reine me semblait si charmant. Je fis part de ce désir à Duquesnel, qui me dit y avoir pensé déjà.

Cependant, Jane Essler, artiste en vogue, mais un peu vulgaire, avait de grandes chances contre moi.

Elle était alors très liée d'amitié avec Paul Meurice, l'ami intime, le conseiller de Victor Hugo.

Un ami amena chez moi Auguste Vacquerie, l'autre ami, et même le parent de l'illustre Maître. Auguste Vacquerie promit de parler à Victor Hugo. Deux jours après, il revint me voir, m'affirmant que j'avais toutes les chances pour moi.

Paul Meurice lui-même, homme intègre, âme charmante, m'avait proposé à l'auteur.

Puis Geffroy, l'artiste admirable retiré de la Comédie Française, et appelé à jouer *Don Salluste*, avait dit, paraît-il, qu'il ne voyait qu'une petite reine d'Espagne digne de porter la couronne : moi.

Je ne connaissais pas Paul Meurice. Et j'étais un peu étonnée que ces gens me connussent.

La lecture fut annoncée pour le 6 décembre 1871, à deux heures, chez Victor Hugo. J'étais tellement gâtée, tellement adulée, encensée,



SARAH BERNHARDT

En prescrivant la CARNINE LEFRANCQ, vous avez la certitude de faire ingérer à vos malades du SUC MUSCULAIRE PUR, CONCENTRÉ provenant de viande de BŒUF fraîche, presque VIVANTE :: :: ::

que je me sentis blessée par ce sans-gêne d'un homme qui ne daignait pas se déranger, et invitait des femmes à venir chez lui, alors qu'il avait un terrain neutre : le théâtre, fait pour l'audition des pièces.

Je racontai ce fait inouï, à cinq heures, chez moi, devant ma petite cour; et femmes et hommes se récrièrent : « Comment ? Ce châtié d'hier ! ce pardonné d'aujourd'hui ! ce rien du tout ! osait demander à la petite idole, à la reine des cœurs, à la fée des fées, de se déranger ? »

Tout mon petit cénacle était en émoi. Hommes et femmes ne tenaient pas en place. Elle n'ira pas ! « Écrivez-lui ceci... Écrivez-lui cela... »

Et on ébauchait des lettres impertinentes, méprisantes... quand on annonça le maréchal Canrobert. Il faisait alors partie de ma petite cour de cinq heures.

Il fut très vite mis au courant par mon turbulent entourage. Il se fâcha tout rouge sur les imbécillités débitées contre le Grand Poète.

— « Vous ne devez pas, me dit-il, aller chez Victor Hugo qui n'a, ce me semble, aucune bonne raison pour se dérober aux usages établis. Mais prenez l'excuse d'un malaise subtil ; et croyez-moi, ayez pour lui le respect qu'on doit au génie. »

Je suivis le conseil de mon grand ami. Et voici la lettre que j'envoyai au poète :

Monsieur, la Reine a pris froid. Et sa Camarade Mayor lui interdit de sortir. Vous connaissez, mieux que personne, l'étiquette de la Cour d'Espagne. Plaignez votre Reine, Monsieur !

Je fis porter la lettre. Et voici la réponse que m'envoya le poète :

Je suis votre valet, Madame.
— Victor Hugo.

Le lendemain, on recommanda la lecture aux artistes sur la scène ; car je crois que la lecture n'eut pas lieu... ou, du moins, n'eut pas lieu en entier chez le Maître.

Je fis donc la connaissance du monstre. Ah ! que je leur en ai voulu longtemps, à ces sots qui m'avaient verrouillé le cerveau.

Il était charmant, le monstre. Et si spirituel, et si fin, et si galant ; d'une galanterie qui est un hommage, non une injure. Et bon pour les humbles. Et toujours gai.

Il n'était pas, certes, l'idéal de l'élégance ; mais il avait dans ses gestes une modération, dans son parler une douceur, qui sentaient l'ancien pair de France.

Il avait la répartie vive et l'observation tenace avec douceur. Il disait mal les vers, mais il adorait les entendre bien dire. Il faisait souvent des croquis pendant les répétitions. Souvent, pour gourmander un artiste, il parlait en vers. Un jour, au courant d'une répétition, pendant qu'il essayait de convaincre le pauvre Talien sur sa mauvaise diction, ennuyée de la longueur du colloque, je m'étais assise sur la table, ballottant mes jambes. Il comprit mon impatience et, se levant au milieu de l'orchestre, il s'écria :

Une Reine d'Espagne, honnête et respectable,
Ne devrait pas ainsi s'asseoir sur une table.

Je bondis de la table, un peu gênée, cherchant à lui répondre quelque chose un peu piquant ou de spirituel... Mais je ne trouvai rien, et je restai confuse et en méchante humeur.

Un jour, la répétition ayant fini une heure plus tôt, j'attendais, le front collé aux vitres, l'arrivée de Mme Guérard qui venait me chercher. Je regardais le trottoir, en face, borné par la grille du Luxembourg. Victor Hugo venait de traverser et se mettait en marche. Une vieille femme attira son attention. Elle venait de déposer à terre un lourd paquet de linge, et s'essuyait le front d'où perlait des gouttes de sueur, malgré le froid. Sa bouche édentée s'entr'ouvrait pour haleter, et ses yeux étaient d'une inquiétude navrante en regardant la large vole qu'il lui fallait traverser, et où se croisaient les voitures et les omnibus. Victor Hugo s'approcha

d'elle et, après un court colloque, il tira de sa poche une piécette qu'il remit à la pauvre vieille ; puis ôtant son chapeau, il le lui confia et d'un geste lest, la figure rieuse, il enleva le paquet sur son épaule et traversa la chaussée, suivie de la femme ahurie.

Je descendis quatre à quatre pour l'embrasser, mais le temps de gagner le couloir, de bousculer Chilly qui voulait m'arrêter, et de descendre l'escalier, Victor Hugo avait disparu. Je ne vis que le dos de la vieille femme, qui semblait clopiner plus légèrement.

Le lendemain, je dis au poète que j'avais été témoin de sa délicate bonne action. « Ah ! me dit Paul Meurice, les yeux mouillés d'émotion : Tous les jours qui se lèvent sont jours de bonté pour lui. » J'embrassai Victor Hugo et nous allâmes répéter.

Ah ! les répétitions de *Ruy Blas* ! je ne puis les oublier.

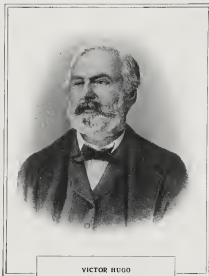
Elles étaient toutes de bonne grâce et de charme. Quand Victor Hugo arrivait, tout s'illuminait. Et ses deux satellites, qui ne le quittaient presque jamais, Auguste Vacquerie et Paul Meurice, entretenaient le feu divin quand le Maître s'absentait.

Le 26 janvier 1872 fut pour l'Odéon une fête artistique. Le Tout-Paris des premières, le tout-vibrant de la jeunesse, s'étaient donné rendez-vous dans la large salle, solennelle et poussiéreuse.

Ah ! la splendeur et émouvante représentation ! Quel triomphe pour Geffroy, pâle, sinistre dans son costume noir de don Salluste ! Mélingue, dans don César de Bazan désillusionna un peu le public qui eut tort... Le rôle de don César de Bazan est un faux bon rôle qui tente toujours les artistes par le brio du premier acte ; mais le quatrième acte qui lui appartient tout entier, est navrant, lourd et inutile. On peut le retirer de la pièce, tel un bigorneau de son coquillage, et la pièce n'en sera pas moins droite et d'aplomb.

Mais ce 26 janvier déchira le voile léger qui embrumait encore mon avenir, et je sentis que j'étais destinée à la célébrité. J'étais restée, jusqu'à ce jour, la petite fée des étudiants ; je devins l'Élue du public.

Essoufflée, étourdie, ravie par mon succès, je ne savais à qui répondre dans le flot toujours renouvelé des admirateurs et admiratrices.



VICTOR HUGO
à son retour d'exil en 1871



Les Decteurs DARTIGUES, BANDELAC, GAULLIEUR L'HARDY.

Puis, tout à coup, je vis la foule s'écarter et se mettre en haie. Et j'aperçus Victor Hugo et Girardin qui s'avançaient vers moi. En une seconde, j'évoquai toutes les stupides pensées que j'avais eues contre cet immense génie.

J'eus le souvenir de ma première entrevue, guindée et tout juste polie avec cet homme de bonté et d'indulgence. J'aurais voulu, à cet instant où toute ma vie ouvrait ses ailes, lui crier mon repentir et lui dire ma dévouée gratitude.

Mais, avant que j'aie pu parler, il avait mis le genou en terre, et tenant mes deux mains sous ses lèvres, il murmura : « Merci, merci. »

Ainsi, c'était lui qui disait merci. Lui, le Grand

Victor Hugo, dont l'âme était si belle, dont le génie universel emplissait le monde. Lui, dont les mains généreuses jetaient des pardons, tels des gemmes, à tous ses insulteurs !

Ah ! que j'étais petite, honteuse et heureuse !

Il se releva, serrant les mains qui se tendaient vers lui, trouvant pour chacun le mot qu'il fallait.

Il était si beau, ce soir-là, avec son large front auquel s'accrochait la lumière, sa toison d'argent drue, tels des foins coupés au clair de lune, ses yeux rieurs et lumineux.

N'osant me jeter dans les bras de Victor Hugo, je tombai dans ceux de Girardin, l'ami sûr de mes premiers pas : et je pleurai.

SARAH BERNHARDT.

MUSÉE DU LOUVRE — PARIS



VÉNUS DÉARMANT L'AMOUR. Tableau de François BOUCHER (1703-1770).

ANÉMIE DE L'ENFANCE

Depuis quelques années, la cure opothérapique de l'anémie infantile par la *Carnine Lefrancq* a subi une extension considérable. Le suc musculaire remédie à l'insuffisance des forces et fait reparaître, en quelques jours, l'entrain, la gaieté, avec la recoloration de la peau et des muqueuses. La *Carnine* convient particulièrement aux petits anémiques que le lymphatisme dispose à la tuberculose et au rachitisme. Les spécialistes en font aussi grand cas contre la syphilis héréditaire, ordinairement cachectisante à un haut degré.

Deux de mes petits-fils qui étaient très anémisés, très affaiblis, l'un par une croissance trop rapide, l'autre par une dentition très pénible, ont obtenu après avoir pris deux flacons de *Carnine Lefrancq*, les résultats les plus satisfaisants ; l'appétit leur est revenu, ils ont regagné des couleurs et des forces, et sont actuellement en parfaite santé.

Je tenais à vous faire savoir que chez eux, comme chez mes autres malades, cette excellente préparation, la *Carnine Lefrancq*, a encore bien réussi.

Docteur Le Juge de Segrais,
45, rue Desaix, Nantes (Loire-Inférieure).

L'ILE SAINT-PIERRE



J.-J. ROUSSEAU

au milieu du lac de Bienné. Cette petite île, qu'on appelle à Neuchâtel l'île de la Motte, est bien peu connue, même en Suisse. Aucun voyageur, que je sache, n'en fait mention. Cependant elle est très agréable, et singulièrement située pour le bonheur d'un homme qui aime à se circonscrire.

Les rives du lac de Bienné sont plus sauvages, et romantiques que celles du lac de Genève parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux, et ne m'a laissé de si tendres regrets, que l'île de Saint-Pierre,

la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour, l'autre plus petite, déserte et en friche.....

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation je passais mon après-midi à parcourir



LE LAC DE BIENNÉ ET L'ILE SAINT-PIERRE



MAISON DE CAMPAGNE SUR L'ILE SAINT-PIERRE

sont pas moins riantes. S'il y a moins de cultures de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des contrastes plus fréquents et des accidents plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de

l'île en herborisant à droite et à gauche, m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riantes et les plus solitaires pour rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rives, couronnés d'un côté par des montagnes prochaines, et de l'autre élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes

bleuâtres plus éloignées qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché : là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu.

J.-J. ROUSSEAU. (*Les Rêveries*).

**CARNINE
LEFRANÇO**

SEULE PRÉPARATION

A BASE EXCLUSIVE

DE JUS DE CUISSÉS DE BŒUF CRUS

CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES

DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure ou étendue d'un liquide quelconque, eau minérale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon), FROID ou TIÈDE

Dépôt Général: ÉTABL^{ts} FUMOZE, 78, Faub^g St Denis-PARIS

RASPAIL SÉMINARISTE

Pour complaire à sa mère, qui ambitionnait de lui voir embrasser l'état ecclésiastique, il entra, muni d'une demi-bourse, au séminaire d'Avignon, en 1808. L'année suivante, après avoir obtenu le prix de philosophie, il reçut la charge de répétiteur de cette science.

En 1812, après avoir remporté le premier prix sur des théologiens de quatrième année, parmi lesquels se trouvait un futur patriarche d'Orient, Mgr d'Auvergne, il fut nommé, malgré sa grande jeunesse, professeur de théologie.

Entraîné par un besoin insatiable d'étudier, le jeune Raspail se procurait clandestinement tous les livres qui n'avaient pas accès dans le séminaire; il les



RASPAIL

ces conditions, de se retirer avant d'avoir reçu l'ordination.

Les Annales.

MUSÉE DU LOUVRE - PARIS



N'ENTREZ PAS

par N. DIAZ DE LA PEÑA, peintre français (1807-1876). - Photo des couleurs.

LE ROI BOITEUX

CHANSON

Un roi d'Espagne ou bien de France,
Avait un cor, un cor au pié,
C'était au pié gauche je pense;
Il boitait à faire pitié.

Les courtisans, espèce adroite,
S'appliquèrent à l'imiter,
Et, qui de gauche, qui de droite,
Ils apprirent tous à boiter.

On vit bientôt le bénéfice
Que cette mode rapportait,
Et, de l'antichambre à l'office,
Tout le monde boitait, boitait.

Un jour, un seigneur de province,
Oubliant son nouveau métier,
Vint à passer devant le prince,
Ferme et droit comme un peuplier.

Tout le monde se mit à rire,
Excepté le roi qui, tout bas,
Murmura: « Monsieur, qu'est-ce à dire?
Je crois que vous ne boitez pas ?

— Sire, quelle erreur est la vôtre !
Je suis criblé de cors; voyez :
Si je marche plus droit qu'un autre
C'est que je boite des deux piés. »

Gustave NADAUD (1820-1893).

L'UNION MÉDICALE FRANCO-IBÉRO-AMÉRICAINE "UMFIA"

L'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, ou plus brièvement l'*Umfia*, a pour but d'établir des relations de plus en plus fréquentes et étroites entre les médecins français parlant l'espagnol ou le portugais et nos confrères appartenant soit à la Péninsule Ibérique soit à l'Amérique latine.

L'*Umfia*, dont l'idée et l'initiative appartiennent au docteur Dartigues, ancien chef de clinique gynécologique, chirurgien à Paris, a été fondée il y a deux ans par lui et ses amis les docteurs Gaulieur L'Hardy et Bandelac de Pariente, médecin de l'Ambassade d'Espagne. L'*Umfia* poursuit un double but : scientifique et international du plus haut intérêt.

Son Comité d'honneur comprend un grand nombre de personnalités marquantes du monde diplomatique et du monde médico-chirurgical. Parmi ces derniers nous citerons, en France : MM. Landouzy, Albert Robin, Pierre Marie, Roux, Vidal, Vailland, Moure, Pozzi, Bazy, Doléris, J.-L. Faure, Bar, etc. etc., et à l'étranger : MM. Ortega Morejon, Ramón y Cajal, Puello, Manuel Cuellar, Risquez, etc., etc.

L'*Umfia*, qui comprend 200 sociétaires français, possède déjà dans la Péninsule Ibérique et en Amérique Latine, de nombreux délégués et membres correspondants.

L'*Umfia* a rendu déjà des services à de nombreux médecins hispano-américains et elle se propose de diffuser en France les travaux scientifiques écrits en langue espagnole ou portugaise.

Le bureau de l'*Umfia* est ainsi constitué : Président, Dr Dartigues ; vice-présidents : Drs Manrique, Bandelac de Pariente, E. Delaunay ; secrétaire-général : Dr Gaulieur L'Hardy ; secrétaire-adjoint : Dr Mazeran ; trésorier : Dr Kolbé ; archiviste : Toledano.

LE DOCTEUR DARTIGUES

Ce chirurgien, d'origine toulousaine, vint faire à Paris ses études de médecine. Externe (1894) et interne des Hôpitaux (1896), docteur en 1901. Assistant de consultation de chirurgie à l'Hôtel-Dieu de 1901 à 1904, il devint ensuite chef de clinique gynécologique du Pr Pozzi à l'Hôpital Broca (1904 à 1907).

Parmi les nombreux travaux du Dr Dartigues, nous mentionnerons : *Étude étiologique et anatomo-pathologique des tumeurs solides de l'ovaire* (1899) ; *la Chirurgie conservatrice de l'utérus et des annexes dans le traitement des fibromes*, avec préface du Pr Segond, thèse qui obtint une médaille d'argent de la Faculté et le prix Marjolin-Duval ; à la Société de Chirurgie (1901) ; *la Chirurgie contemporaine des plaies du cœur* (1903) ; *Cancers des organes génitaux chez la femme*, avec préface du Pr Pozzi (1904) ; *Nouveaux procédés de raccourcissement intra-péritonéal des ligaments ronds, ligamentopexie rétro-utérine sous tubo-ovarienne* (1906) ; *la Laparatomie en gynécologie*, étude parue dans le *Livre d'Or* offert au Pr Pozzi, etc.

Le Dr Dartigues a inventé des instruments dont l'usage s'est généralisé : le *porte-aiguille à levier*, l'*hystérotome* pince préhensive qui évite les déchirements de l'utérus, le *laparostat* ou écarteur abdominal, l'*enterostat*, une *plate-forme mobile* pour opérations sans aide, etc.

Lauréat de la Faculté et de la Société de Chirurgie de Paris, il est membre fondateur de la Société des Chirurgiens de Paris, membre de la Société anatomique, de la Société de médecine de Paris, de l'Association française de chirurgie, etc.

Il y a 3 ans il planta un des premiers jalons de l'Entente cordiale franco-espagnole en ayant l'idée de grouper tous les médecins de France parlant espagnol, et il fonda avec ses amis les Drs Gaulieur L'Hardy et Bandelac de Pariente l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine, dont il est le président.

LE DOCTEUR BANDELAC DE PARIENTE

Espagnol, le docteur Bandelac de Pariente a fait toutes ses études de médecine à Paris où il fut l'élève de Péan.

Le premier en Espagne, en septembre 1910, après être allé étudier dans le laboratoire d'Ehrlich, il fut délégué officiellement par son gouvernement pour exposer au corps médical espagnol la découverte de ce savant. Il fut chargé de faire les premières applications à l'Hôpital militaire de Carabanchel sous la présidence du Ministre de la Guerre et à l'Hôpital San Juan de Dios en présence du Ministre de l'Intérieur et de plus de 400 médecins venus de toutes les parties de l'Espagne.

Médecin attaché à l'Ambassade d'Espagne à Paris, il a collaboré avec le docteur Dartigues pour fonder l'*Umfia*, dont il est Vice-Président.

Il est membre de la Société anatomique de Paris, ancien Président d'honneur du Congrès international espagnol de la Tuberculose (Saint-Sébastien 1912), Secrétaire général du Comité Hispano-Franco-Américain des Sciences médicales à Paris dont il a été l'initiateur et le fondateur, et enfin Président de la Commission pour la fondation d'un hôpital espagnol à Paris. Il est Officier de la Légion d'honneur, de l'Instruction Publique, du Mérite agricole et de plusieurs Ordres de son pays. C'est un vrai médecin franco-espagnol.

DOCTEUR GAULIEUR L'HARDY

A Monsieur le Directeur de « CHANTECLAIR »

Monsieur le Directeur,

On me demande une notice biographique personnelle pour votre journal, mais elle se réduit à ceci : « Je n'ai jamais rien fait de remarquable ». Je dois dire cependant que je suis né sur les bords de la Garonne, à Bordeaux, mais n'ayant eu par moi-même aucune influence sur cet événement, d'ailleurs lointain, je m'en félicite sans en tirer vanité.

Comme beaucoup d'autres j'ai étudié la médecine, et comme tous ceux qui suivent cette voie, j'ai passé une thèse, dont le sujet fut : la *Chlorose ménorrhagique*. Elle n'a pas révolutionné la science.

Chacun cherchant une distraction à ses occupations habituelles, j'ai cédé à l'instinct héréditaire qui me poussait à prendre la plume en main, et j'ai profité de l'offre aimable de mon excellent ami François Le Sourd qui a bien voulu nous accueillir, ma prose et moi, à la *Gazette des Hôpitaux*, M. Jules Roche et M. Georges Berthoulat m'ont fait la même faveur à la *République Française* et à la *Liberté*, de sorte que ma signature apparaît de temps en temps dans ces divers journaux. Cela ne leur ajoute aucun lustre, mais je fais de mon mieux. Tout le monde ne peut pas être Helme.

Admirateur de la langue espagnole, j'ai bondi d'enthousiasme, lorsque mon vieil ami Dartigues m'a exposé le plan de l'Union qui est aujourd'hui l'*Umfia*, vocable dont je revendique la paternité, et depuis lors je suis tout dévoué à cette œuvre que je considère comme devant être éminemment utile à l'influence française dans le monde latin, au point de vue médical.

C'est à l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine que je dois de figurer dans vos colonnes, Monsieur le Directeur, et très sensible à cet honneur je vous demande d'agréer l'assurance de mes sentiments tout particulièrement distingués.

Dr GAULIEUR L'HARDY
Secrétaire général de l'*Umfia*.

PORTRAIT-CHARGE. — Le Docteur Dartigues, à l'arrière de la caravelle de l'*Umfia*, dirige les destinées de l'Union Médicale Franco-Ibéro-Américaine avec ses amis le docteur Bandelac vice-président, dans les agrès, et le Docteur Gaulieur L'Hardy, secrétaire général, à l'avant.



CHIRURGIEN-BARBIER PANSANT UN BLESSÉ

Tableau de Jacopo Tintoretto, dit Le Tintoret, peintre Vénitien (1512-1594). — Appartient au Docteur Joseph Lusica, de Joigny (Yonne).



CLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL
et
MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 147
JUIN 1914 (2)

ABONNEMENT

UN AN. : FRANCE. . . 20 FR.
ÉTRANGER. . . 25 FR.
LE NUMÉRO. . . . UN FRANC.

LE TRAITEMENT DES DÉPUTÉS

Arrivés à grands frais de tous les points de la France à Versailles, aux premiers jours de mai 1789, les députés de la Constituante, près d'un mois après la prise de la Bastille, n'avaient pas encore touché un denier. Ce n'est que dans la séance du 12 août que le duc de Liancourt propose de leur accorder un traitement. On s'attendait à une discussion immédiate, rapide. Point. La proposition est simplement et discrètement renvoyée aux bureaux, lesquels arrêtent que le traitement de chaque député sera de 18 livres par jour, et, remarquez, par jour de session, la session devant être en principe de trois mois.

Quelques semaines plus tard nos constituants sont obligés de déménager de Versailles à Paris pour y suivre le roi. Près de la moitié, exactement 358, s'installent dans des hôtels garnis, le plus souvent par groupes de trois, de quatre, voire de cinq députés, du même baillage, de la même sénéchaussée. Un hôtel de la rue du Bouloi, l'hôtel de Hollande, en reçoit jusqu'à dix. Les plus fortunés vont rue Saint-Honoré, rue Richelieu, rue Traversière-Saint-Honoré (aujourd'hui Molière); les plus gênés, dans les petites rues

voisines, comme celles des Deux-Écus, du Four-Saint-Honoré (aujourd'hui Vauvilliers). Ce fut aussi l'âge d'or des hôteliers. Le reste des représentants va se loger dans des appartements à louer dont le nombre dès ce moment commence à devenir considérable.

Les denrées n'ont pas encore augmenté; les 18 livres par jour, allouées à chaque représentant, n'en sont pas moins tout juste suffisantes pour le nourrir, lui et sa famille, mais il ne désire pas plus, et, le 18 juin 1791, la Constituante n'hésite pas à interdire à ceux de ses membres qui sont fonctionnaires publics le cumul de deux traitements.

Bien qu'en général plus pauvres que leurs pré-décesseurs, les membres de l'Assemblée législative poussent encore plus loin le désintéressement; ils votent d'acclamation, le 22 avril 1792, le versement d'un tiers de leur indemnité à la caisse patriotique. Ce décret, il est vrai, est rapporté dès le lendemain matin. Les nouveaux législateurs sont moins nombreux dans les hôtels où nous n'en trouvons plus que 275. La raison en est que, par suite des départs d'émigrés, des

TOUJOURS DES RÉSULTATS APPRÉCIABLES ET DURABLES
DÈS LE PREMIER FLACON DE CARNINE LEFRANÇO
CELA ENCOURAGE LE MALADE

ventes de biens nationaux, les logements particuliers, à prix avantageux, deviennent de plus en plus nombreux et que beaucoup les préfèrent à l'hôtel. Quelques-uns, comme Robespierre, vivent avec leurs hôtes. Avec la Convention, le chiffre des représentants logés en garni tombe à 113.

Sous la Terreur et avec les assignats, la situation pécuniaire du conventionnel sans ressources personnelles ne tarde pas à devenir des plus précaires. Au début de l'an III, ses 18 livres, payées en papier, n'ont guère plus que cent sous de valeur. Beaucoup se demandent comment il peut vivre avec cela...

Le lundi 12 janvier 1795 (23 nivôse an III), sur la proposition de Thibault parlant au nom des Comités de Salut public, de Sûreté générale, de législation et des finances réunis, la Convention nationale décrète :

ARTICLE PREMIER. — L'indemnité des représentants est portée à 36 livres, à partir du 1^{er} vendémiaire dernier.

ART. 2. — Les fonctionnaires publics et les employés dans les diverses administrations reçoivent une augmentation de traitement, dont la fixation sera réglée sur un rapport qui sera présenté sous trois jours par le Comité des finances. Et cela ne va pas sans éloquentes protestations. Les partisans de l'augmentation ne manquent pas de répondre, mais ils le font d'une façon en somme assez décente.

BRIVAI. — Il y a aussi une observation à faire, c'est que les députés, en mission, reçoivent 12.000 livres.

PLUSIEURS VOIX. — Ils sont logés et éclairés.

BRIVAI. — Ils ont 12.000 livres, ils jouissent gratuitement de leur logement, de leur ameublement et d'un équipage.

BENTABOLLE. — Pour démontrer la nécessité de l'augmentation proposée, on n'a qu'à comparer le prix actuel des choses au prix de 1789. Lorsqu'on fixa l'indemnité des députés à 18 livres, on faisait venir une voiture de bois pour cinquante sous; aujourd'hui un voiturier demande 30 livres.

CAMBON. — Quant à l'indemnité de 36 livres, il est aisé de démontrer par des calculs, qu'en proportion du prix des denrées, elle ne répond pas à ce que valaient 18 livres en 1789. Il faudrait 54 ou 60 livres.

... Et le lendemain, 24 nivôse, la discussion recommence, très agitée et très curieuse à rappor-

cher de celles du vendredi 30 novembre 1906 et du 26 janvier 1911. Elle se termine par l'ordre du jour, proposé par Bourdon, de l'Oise, sur toutes les propositions tendant à rapporter ou à modifier le décret de la veille.

— Le peuple, conclut Bourdon, dira : « Nos représentants sont purs, puisqu'ils nous demandent de satisfaire leurs besoins ».

A ce moment donné de notre vie nationale, ces exigences de nos représentants paraîtront d'une modération presque idyllique.

Lorsqu'on en vint à l'élaboration de la Constitution de l'an III, les législateurs, encore sous l'impression des vifs débats soulevés à la Convention au sujet de l'augmentation récente, se préoccupèrent de fixer l'indemnité annuelle par un dispositif de nature à en éviter le retour. Pour que cette indemnité demeurât dans un rapport constant avec la cherté de la vie matérielle, ils s'arrêtèrent à une solution, vraiment géniale, proposée par Cambon, et dont on ne saurait de nos jours déplorer l'oubli.

Les membres du Corps législatif, édicte l'article 68, reçoivent une indemnité annuelle; elle est, dans l'un et l'autre Conseil (Anciens et Cinq-Cents), fixée à

la valeur de trois mille myriagrammes de froment (613 quintaux 32 livres).

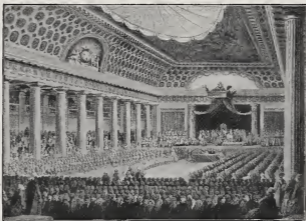
Ce froment, est-il « assez âge d'or » ?

Prenez le cours d'aujourd'hui et calculez. Rien ne pourra mieux vous renseigner sur l'accroissement des exigences pour tout ce qui concerne le confort, le luxe : rien ne vous fera mieux comprendre combien il est de nos jours plus avantageux de vivre de la politique que de mourir pour elle comme jadis.

Il convient de dire que vers la fin de l'an VI les membres du Corps législatif, trouvant que le blé persistait à être d'un bon marché désespérant, trouvèrent le moyen de s'allouer, par mois, une somme de 330 livres, indépendante de leur indemnité, pour frais de logement de secrétaire et d'entretien de leur costume.

Avec la Constitution de l'an VIII, nous voyons alloués comme traitement, 25.000 francs aux membres du Sénat conservateur, 15.000 francs à ceux du tribunal et 10.000 francs à ceux du Corps législatif, mais alors l'incomplète République a une première fois vécu.

VALÈRE FANET.



OUVERTURE DES ÉTATS GÉNÉRAUX (5 Mai 1789)
(d'après un dessin de MONNET)



LE BÉNÉDICTÉ

Tableau de J.-B. CHARDIN, peintre français (1699-1779). — Photographie des couleurs.

TUNISIE



LA PETITE NOMADE

LES HYPOCRISIES DE LA DOULEUR

Il y a dans les affections diverses sortes d'hypocrisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération: nous regrettons la bonne opinion qu'on a de nous. Ainsi les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, parce que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde: c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avaient en effet, elles ne laissent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre, et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne cessera qu'avec leur vie... Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources, qui coulent et se tarissent facilement: on pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin, on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

[LA ROCHEFOUCAULD.]

CEUX QU'ON A DÉTESTÉS
PENDANT UNE MINUTE OU DEUX

En wagon-restaurant. — Le maître d'hôtel qui, après avoir jeté d'un geste indifférent dans l'assiette de votre voisin une aile de poulet, dépose avec cérémonie le pilon dans la vôtre.

L'ami qui vous a vu suivre une femme.

Le contrôleur qui vous demande, entre Paris et Asnières, votre ticket, un jour qu'on a suivi, par amour propre, un ami en première avec un billet de seconde.

L'homme d'esprit qui fait rire une femme qu'on aime.

Le brillant causeur qui attend impatiemment — sans l'écouter — la fin de votre anecdote, pour placer la sienne.

L'ouvreuse qui s'obstine à servir plusieurs personnes venues au vestiaire après vous.

RMILE BERR.

JUS CONCENTRÉ
dans le vide et à froid
DE CUISSÉS DE BŒUF CRUES

CARNINE LEFRANCO



TUBERCULOSES

ANÉMIE
CHLOROSE
MALADIES DE
L'ESTOMAC ET DE
L'INTESTINNEURASTHÉNIE
DÉBILITÉ
FAIBLESSE
CONVALESCENCES
DÉCHÉANCES

ANOREXIE

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour à n'importe
quel moment, avec ou sans un liquide quelconque
(pas de bouillon) en rétrograde ou antécédente, thé, lait, etc.

FROID ou TIÈDE

Dépôt Général: Établissements Fournier, 39, Faubourg St-Denis, Paris

SUR LA BARRICADE

Le 25 juin 1848, le canon tonnait encore dans le faubourg Saint-Antoine où depuis trois jours la lutte se poursuivait ardente, inexorable entre les ouvriers congédiés des ateliers nationaux et les troupes que le général Cavaignac, dictateur de la veille, avait lancées à l'assaut des barricades.

« Du pain ou du plomb ! » criaient les révoltés. « Respect à l'Assemblée et aux décrets ! » répondaient les politiques.

Successivement refoulés des boulevards, de la caserne du faubourg Saint-Martin, de l'église Saint-Laurent, du clos Saint-Lazare, de la rue Rambuteau, du Temple, du Marais, abandonnant des cadavres à tous les carrefours, soutenant de leurs bras noirs de poudre des blessés ; vieillards à barbe blanche empourprée d'un filet de sang, adolescents aux cheveux bouclés comprimant leur poitrine traversée d'une balle, les insurgés s'étaient repliés à l'abri des formidables barricades qui défendaient le faubourg Saint-Antoine.

Pas à pas, la troupe harassée, épuisée, avait suivi, piétinant dans le sang, se hâtant vers le dénouement de ce drame dont les Parisiens consternés refusaient de voir se dérouler les péripéties et attendaient la fin, immobiles derrière leurs volets clos.

Seul à la fenêtre ouverte de son archevêché, Monseigneur Affre songeait.

Ce prélat qui avait été professeur de philosophie, s'était d'abord montré, ainsi que tous les hommes nés pendant l'orage de 93, un partisan farouche de la royauté légitime. Alors qu'il n'était encore que grand vicaire, au passage de Louis-Philippe à Amiens, il avait affecté de ne donner au souverain que le titre de prince, évitant de le nommer ou Sire ou Majesté.

Par la suite, cependant, il s'était rallié, plutôt aux faits qu'aux principes et une certaine hostilité n'avait cessé d'exister entre lui et la monarchie de Juillet. C'est que l'évêque ne pardonnait pas à cette dynastie créée par le peuple d'avoir oublié les miséreux, les petits, pour se ménager l'appui des dignitaires des régimes déchus.

Pour eux, il avait demandé le repos obligatoire, sans succès ; afin de soulager du moins les misères qui attendaient un secours de sa propre bonté, il s'était brouillé avec le haut clergé paroissial en raison des faveurs qu'il réservait aux prêtres pauvres.

Ainsi entraîné par ce courant d'idées, ce légitimiste avait accueilli avec joie la république nouvelle. Et voilà que maintenant encore, ce prélat des humbles voyait le peuple, sous la double excitation de l'égoïsme de ses meneurs et de l'intransigeance de ses élus, s'empresse aux barricades, voler à la mort, à la tuerie, au massacre, impatient

de réaliser à tout prix des réformes qui demandaient à être froidement envisagées et discutées.

Heure par heure, il s'était fait tenir au courant. Or, en cette matinée du 25, qui était un dimanche, comme il descendait de l'autel où il venait d'élever vers le ciel le calice de rédemption, Monseigneur Affre avait appris que les pourparlers engagés au nom de l'Assemblée n'avaient point abouti et que la bataille reprenait. Sans hésiter il se rendit chez le général Cavaignac et obtint un sauf-conduit pour tenter une nouvelle conciliation.

Revenu à l'archevêché, il fit appeler ses grands vicaires, les abbés Jacquemet et Ravinet et, au nom du Dieu de paix, au nom de l'humble dont la prière nourrissait des foules et que les puissants avaient cloué à la croix du Golgotha, il les supplia de l'accompagner au faubourg Saint-Antoine.

Ils partirent. Sur leur passage les blessés se soulevaient, imploraient une bénédiction et retombaient pour s'endormir dans la mort libératrice.

Parvenus à la place de la Bastille, ils s'engagèrent d'un pas tranquille entre les rangs pressés des combattants. Aussitôt la fusillade cessa. Autour d'eux des murmures d'étonnement, d'admiration s'élevaient ; les crosses retombaient lourdement sur le pavé.

Ils avancèrent, malgré les conseils, les avertissements. Au devant d'eux un jeune homme s'était précipité, une branche d'arbre à la main en guise de drapeau parlementaire. Dans la multitude, le silence s'était fait, soudain.

Alors, gênés par leur soutane, glissant sur leurs souliers habitués aux tapis

sourds des oratoires, se soutenant mutuellement, ces prêtres gravirent la première barricade.

Déjà Monseigneur Affre est debout sur la fuite ; en un geste d'affectueux abandon, il étend ses deux bras vers cette foule qui ondule dans le scintillement des baïonnettes et des sabres. Il va parler et l'on sent que son premier mot, son premier appel « Mes frères ! » va balayer les colères, les rancunes, désarmer l'éternel Caïn qui survit au cœur des hommes.

Tout à coup, une panique insensée ; derrière le prélat les tambours se sont mis à battre ; la garde mobile effarée à l'idée d'un danger ignoré, insoupçonné a ressaisi ses armes. Des fusils s'abaissent, des coups de feux éclatent et dans les bras mêmes des insurgés qu'il allait apaiser, l'archevêque vient tomber les reins brisés.

Quelques heures après, il expirait en murmurant : « Promettez-moi, du moins, que mon sang sera le dernier versé ».

LUCIEN MARZAC.



TOMBEAU DE MONSIEUR AFFRE
A NOTRE-DAME DE PARIS

SUC MUSCULAIRE ET ENTÉRO-CÔLITES

La pathologie intestinale joue un rôle important et étendu dans la genèse des états diathésiques et dysérasiques. Les difficultés que l'entérite crée à l'assimilation nutritive, les congestions hépatiques qu'elle détermine, les poussées de fièvre et d'intoxication qu'elle sollicite, nous expliquent la haute importance d'un bon traitement de l'intestin. Dans nombre de cas graves, le suc musculaire nous a semblé exercer une influence des plus utiles sur l'atonie viscérale, la coprostase et la stercorémie.

Ajoutée au régime classique de l'entéro-côlite, la *Carnine Lefrancq* (préparation vraiment pratique et concentrée de suc musculaire de bœuf) régularise les évacuations, diminue glaires et fausses membranes, raffermi le ventre et dissipe les coliques. Ce traitement rationnel exerce la plus heureuse action sur la reprise de l'appétit et des forces et la sédation de l'éréthisme dans la circulation porte. La *Carnine* est, d'ailleurs, la seule préparation albuminoïde qui ne favorise pas la putridité intestinale, grâce aux catalases et aux oxydases anti-toxiques qu'elle renferme. C'est pourquoi elle fait partie intégrante du régime de l'entéro-côlite.



LADY HAMILTON

par G. ROMNEY, peintre anglais (1734-1802), National Gallery. - Photo des couleurs.



Vénuscope Richard

SÉNÉGAMBIE

UN CHEF DE VILLAGE, PRÈS GAOUA

LOCUTIONS ET PROVERBES

FAVEUR

Voici pourquoi l'on donne ce nom à un petit ruban de soie :

Autrefois, les chevaliers qui se présentaient pour combattre dans un tournoi nommaient hautement les dames dont ils se déclaraient les esclaves et les serviteurs ; et, au milieu du tournoi, les dames donnaient à leurs champions des rubans, des gants de soie et autres récompenses de leur valeur et de leur dévouement.

Ces rubans, ces gants, etc., que les dames détachaient successivement de leurs propres vêtements, pendant l'ardeur de la joute, pour en armer les chevaliers et pour animer et soutenir leur courage, s'appelaient *favours*, de même que le latin *favor*, qui s'employait pour désigner un témoignage de bienveillance, par exemple les applaudissements et tout signe d'encouragement donné au théâtre.

Quand les tournois disparurent, à la suite de celui de 1559, où Henri II fut blessé mortellement, les chevaliers continuèrent à porter publiquement les *favours* qu'ils avaient reçus des dames. Mais peu à peu, le mot perdit beaucoup de ses significations matérielles, et ne désigna plus que le petit ruban auquel nous donnons ce nom aujourd'hui.

E. MARTIN.

NOS TABLEAUX

J.-B. CHARDIN

J.-B. Chardin naquit à Paris en 1669. N'ayant d'autre guide que son instinct artistique, il se mit à étudier la nature, et n'avait que vingt-neuf ans quand, en 1728, il fut reçu membre de l'Académie de peinture. Il était alors d'usage que le jour de la petite Fête-Dieu, les peintres qui n'étaient pas de l'Académie, exposassent leurs tableaux place Dauphine. En 1728, Chardin y exposa quelques-uns des siens. Des académiciens, frappés de son talent, allèrent le visiter, s'engagèrent à le présenter, et il fut unanimement reçu avec les plus grands éloges.

Chardin est resté le modèle

inimitable de la grâce simple, de l'observation naïve, de la fine bonhomie. La bourgeoisie du XVIII^e siècle trouva en lui le peintre de sa vie intime, juste à la date où Diderot et Sedaine la poétisaient au théâtre.

Le *Bénédicté* que nous reproduisons d'autre part, est peut-être le plus heureux de ces poèmes naïfs.

Le Musée du Louvre possède aussi le portrait de Chardin, qu'il avait peint lui-même dans les dernières années de sa vie, et où il s'est représenté avec des lunettes sur le nez. C'est l'une de ses toiles les plus remarquables. Il mourut à Paris en 1779.



PORTAIT DE CHARDIN
par lui-même. Musée du Louvre, Paris.

GEORGES ROMNEY

Georges Romney, peintre anglais, naquit à Dalton-en-Furness (Lancashire), en 1734.

Il fut d'abord élève d'un portraitiste, Edward Steele, qui était établi à Kendal. La vie du maître et de l'élève paraît avoir été quelque peu décousue. Romney tombé malade, épousa, dit-on, la jeune fille qui l'avait soigné, la quitta bientôt, courut le pays en faisant des portraits au rabais, donna ainsi quelque argent à sa femme, qui avait deux enfants, et alla tenter fortune à Londres en 1762. Il ne devait retourner auprès des siens qu'en 1799.

C'est dans le genre historique qu'il obtint à Londres son premier succès, avec la *Mort du*

Général Wolfe. Mais il retourna vite au portrait où il devint promptement très remarquable. Il réussissait aussi dans certains arrangements mythologiques ou historiques pour lesquels il usait trop volontiers d'un modèle alors connu et réputé: Emma Hamilton.

Les portraits de Romney ont bénéficié aujourd'hui de la faveur qui s'attache à la peinture anglaise du XVIII^e siècle. S'il est souvent inégal et incorrect de dessin, il supplée par la couleur et le tempérament, à ce que son éducation avait d'incomplet. Sa *liseuse, Serena*, est une très jolie chose, et son *Shakespeare enfant*, une page dramatique.

SONNET

J'ai respiré le ciel et suivi les nuages,
J'ai traversé des jours aux légers fonds tremblants,
J'ai penché des regards éblouis sur des pages,
J'ai, sur des chemins d'or, croisé des moutons blancs.

J'ai tendu ma main froide à des rougeurs de flamme,
J'ai trempé mes doigts chauds dans du bleu de ruisseau,
J'ai laissé la musique environner mon âme,
J'ai mêlé ma tristesse à des chansons d'oiseaux;

J'ai senti le printemps entrer par des fenêtres,
J'ai vu des soirs mourir et des glycines naître,
J'ai caressé des fruits, j'ai mordu des fleurs;

J'ai connu des jardins où le beau temps se lève,
J'ai fini des chagrins, j'ai commencé des rêves...
Et je n'ai rien trouvé d'aussi doux que ton cœur.

ROSEMONDE GÉRARD.

(Mme Edmond ROSTAND.)

LA CARNINE LEFRANCO

EST AU CAPITAL DE

DEUX MILLIONS



ELLE POSSEDE A ROMAINVILLE (Seine)

UNE USINE MODÈLE

construite sur 12.000 mètres carrés
spécialement pour sa fabrication



MARIE-LOUISE-FERNANDE DE BOURBON

DUCHESSE DE MONTPENSIER (Sœur de la Reine d'Espagne Isabelle II)

Tableau de WINTERHALTER, peintre attitré de la Cour de Louis-Philippe (1806-1873).

Photographie des couleurs.



PLANTECLAIR

JOURNAL BI-MENSUEL

et

MENSUEL SEULEMENT EN

JUILLET, AOÛT et SEPTEMBRE

DIRECTION
CARNINE LEFRANCQ
ROMAINVILLE (Seine)
Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
N° 148
JUILLET 1914

ABONNEMENT
UN AN. . . FRANCE. . . 30 FR.
ÉTRANGER . . 35 FR.
LE NUMÉRO . . . UN FRANC

LA LÉGENDE DE BALZAC

Stendhal fut épicier dans sa jeunesse. C'est un épisode étrange de plus dans sa vie tourmentée, mouvementée, toute pleine d'un mystère volontaire et un peu puéril et dominée par l'idée constante de la mort qui lui fit écrire je ne sais combien de testaments successifs.

Sa légende s'enrichit ainsi. Pourtant elle n'atteindra jamais le pittoresque prodigieux, la puissante variété et le romantisme outrancier de la légende de Balzac, l'autre grand maître du roman dans la première moitié du dix-neuvième siècle.

Nul écrivain ne fut environné de plus d'anecdotes vraies ou fausses, et ses biographies semblent toujours exagérer, tant ce qu'ils racontent est extraordinaire. Il affolait ses contemporains par l'inattendu original de sa vie et la diversité de ses aventures. Il leur apparaissait sous des

aspects variés et surprenants. Le plus souvent, débraillé dans sa robe blanche de moine, les che-

veux indisciplinés et les mains tachées d'encre, il était l'athlète de la pensée qui se lève à minuit pour s'installer à sa table de travail pendant des heures et des heures, dans le silence de la nuit propice, en se saturant de café. D'autres fois, il paraît à pied, seul, en pantoufles, sans chapeau, sans argent, et marchait des lieues, sans presque le savoir, plongé dans sa conception, jusqu'au moment où il revenait à l'existence extérieure et où quelque voiturier — ils le connaissent tous — le ramenait chez lui, à crédit, aux Jardies.

Il apparaissait parfois aussi — plus rarement et cela ne dura, je crois, qu'une ou deux saisons — en dandy. Il conquiert une célé-

brité éphémère et bizarre avec ses chevaux, ses bagues et sa canne, cette fameuse canne enrichie



BALZAC

Avant de prescrire un produit à base de viande crue, consultez l'étiquette ou le prospectus pour savoir quel genre de viande on emploie pour sa préparation. La CARNINE LEFRANCQ GARANTIT n'employer que des CUISSES DE BŒUF CRUES dont le JUS est immédiatement CONCENTRÉ :: :: :: :: ::

de pierreries. On le voyait à l'Opéra, trônant dans l'avant-scène directoriale, superbe, dominateur, indifférent aux vaines contingences, et tous les yeux se fixaient sur sa face de lion impassible.

Ses amis le décrivaient aussi lorsqu'il était à table. Trois bouteilles du vin de Vouvray le plus capiteux ne le troublaient pas. Il dévorait de vastes paniers de fruits, sa nourriture préférée ; il riait d'un large rire jeune... rabelaisien, — puisque c'est l'expression consacrée, — jusqu'au moment où, à sept heures, esclave de la discipline qu'il s'était imposée, il allait dormir quatre ou cinq heures, pour se relever ensuite et reprendre le labeur écrasant, jamais différé.

Il était d'ailleurs le théoricien de la volonté et mettait en pratique, inflexiblement, ses théories. Quelquefois les résultats étaient inattendus et singuliers comme dans cette étonnante construction des Jardies, bâtie entièrement sur les plans de l'écrivain, qui ne consulta personne et ne voulut pas admettre la moindre critique, en sorte que la maison, une fois faite, il se trouva qu'elle n'avait pas d'escalier et qu'il était impossible de parvenir aux chambres d'en haut. Balzac ne s'émut pas. Il fit faire un escalier extérieur, collé au dos de la bâtisse comme une hotte.

Tout, d'ailleurs était singulier dans cette propriété, depuis le terrain lui-même, qui « tombait » de la route de Sèvres à Ville-d'Avray avec une telle pente que nul arbre, sauf un noyer équilibré, n'arrivait à s'y cramponner, jusqu'à la décoration intérieure qui consista longtemps en inscriptions tracées au charbon sur les murs nus et blancs : « Ici, un revêtement en marbre de Paros. » « Ici, une tapisserie d'Aubusson. » « Ici, un stylobate en bois de cèdre », etc.

L'histoire des Jardies, contée par Léon Gozlan, est simplement merveilleuse. Lorsque sonnait un créancier, race abhorrée, tout bruit cessait instantanément dans la maison, un silence et une immobilité de mort planaient jusqu'à ce que l'ennemi découragé, las de frapper en vain, battît en retraite vers Paris, furieux de son inutile voyage.

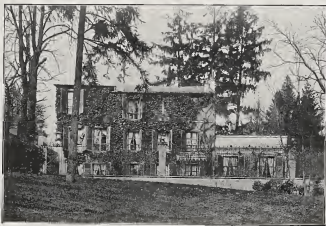
Les créanciers de Balzac ! Ce fut le tourment de sa vie. Il avait eu la désastreuse idée, aux jours de sa jeunesse, de s'établir éditeur-impri-

meur-fondeur et s'était couvert de dettes, tellement que ce qu'il appelait le « déficit Kessner » le tourmenta toujours.

Il payait de son mieux du reste, mais ses droits d'auteur ne furent jamais une source de revenus énormes. Il faisait tant de corrections sur ses épreuves que ses livres coûtaient fort cher à imprimer, et dans ce temps-là, la propriété littéraire n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui.

Il rêva, pour conquérir rapidement une fortune prodigieuse, toutes sortes d'entreprises, dont la plupart étaient folles, mais dont quelques-unes (que faute de moyens il ne put mener à bien) firent, par la suite, la fortune de ceux qui les reprirent, comme ces recherches des scories d'argent en Sardaigne. Il songea un moment à fonder une immense épicerie lit-

téraire. Il en eut été directeur, George Sand devait être la dame du comptoir et les plus notoires écrivains deviendraient garçons. « Il y a des millions à gagner », expliquait-il à Théophile Gautier, en lui promettant la place de chef de vente, et, selon la légende, l'auteur des *Émaux et Camées*, lui répondit froi-



LA MAISON DE BALZAC, AUX JARDIES

PHOT. BALCUT

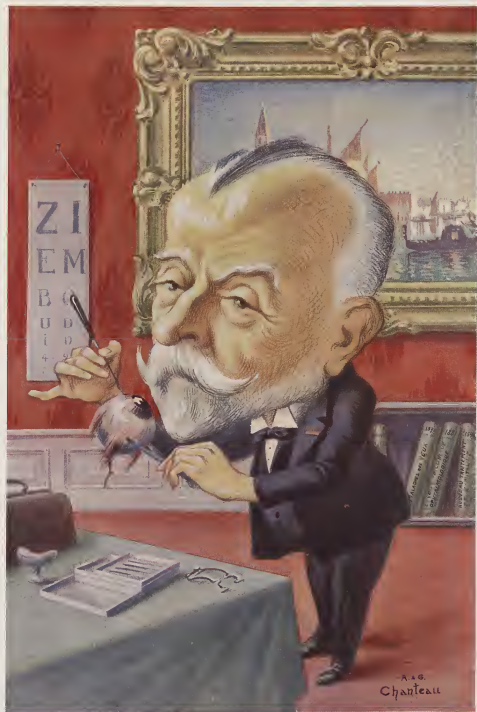
dement : « Avance-moi cent sous sur l'affaire. Et c'est le même Théophile Gautier qui disait à Balzac : « Il te faudrait un ami intime, un de ces braves gens bêtes et affectueux dont tu serais le Dieu, qui te laverait les mains, nouerait ta cravate, te peignerait, te soignerait, comme tu n'as pas le temps de le faire toi-même. » — « Un ami comme cela, répondit Balzac enthousiasmé, je le ferais passer à la postérité ! »

Ainsi que Stendhal il était volontiers mystérieux. Lorsqu'il fit recevoir *Quintola* à l'Odéon, et que le directeur lui demanda où il fallait lui faire parvenir les bulletins de répétition, Balzac se refusa absolument à donner la moindre adresse.

« Confiez le bulletin à un garçon intelligent, dit-il avec calme, qu'il aille aux Champs-Élysées, et s'arrête au vingtième arbre à droite, à partir de l'Étoile. Il verra un homme qui sifflera comme un merle en regardant dans les branches. Il lui dira : « Je l'ai. » L'autre répondra : « Si vous l'avez, qu'attendez-vous ? » Votre garçon alors lui remettra le bulletin et je l'aurai en temps voulu. »

Ce qui fut fait.

Tout cela et mille autres histoires entouraient



Le Docteur ABADIE

Balzac d'une auréole d'étrangeté et de mystère qui, jointe à l'admiration qu'inspirait son œuvre, faisait de lui une extraordinaire figure. Ses ennemis nombreux en abusaient pour le calomnier. On alla jusqu'à le représenter détenu dans la prison pour dettes, mais les femmes avaient pour son génie une dévotion prodigieuse. Un jour, en Russie, dans un château où il était inconnu et où il avait dû demander l'hospitalité à cause du mauvais temps, une jeune dame de compagnie, en l'entendant tout à coup nommer par un des voyageurs et en comprenant qu'elle était en présence du

grand Balzac, lâcha un plateau à thé surchargé de vaisselle, qu'elle allait poser sur une table, et s'évanouit à demi de saisissement. « Jamais louange ne m'a autant touché », disait Balzac.

On raconte que sa mort fut avancée par la terrible franchise d'un médecin qui, se laissant prendre à son affectation d'indifférence, lui dit la vérité sur sa maladie de cœur. Si c'est une légende, c'est la dernière, mais ce qui n'est pas une légende, c'est qu'il mourut pour son œuvre et par son œuvre.

Frédéric BOUTET

PERFECTION FÉMININE

Voici, du temps des fabliaux, un petit cours de morale à l'usage des épouses qui désirent atteindre à la perfection. Il

a le mérite d'être très complet dans sa concision et vaut d'être tenu par nous en haute estime, comme il l'était par nos bons aïeux.

Il est trois choses auxquelles une femme *doit* et *ne doit pas* ressembler :

1^o Elle *doit* ressembler à l'*escargot*, qui ne quitte jamais sa maison ; mais elle *ne doit pas*, comme l'*escargot*, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède...

2^o Elle *doit* ressembler à l'*écho*, qui ne parle que si on l'interroge ; mais elle *ne doit pas*, comme l'*écho*, chercher à avoir toujours le dernier mot...

3^o Elle *doit* être, comme l'*horloge* de la ville, d'une régularité parfaite ; mais elle *ne doit pas*, comme l'*horloge*, se faire entendre de toute la ville...

LES PENSIONS AUX ÉCRIVAINS, SOUS LOUIS XIV

Au sieur Pierre Cornelle, premier poète dramatique du monde, 2.000 francs ; au sieur Desmaretz, le plus

fertile conteur et doué de la plus belle imagination qui ait jamais été, 1.200 francs ; au sieur Ménage, excellent pour la critique des pièces, 2.000 francs ; au sieur abbé de Pure, qui écrit l'histoire en latin « pur » et élégant, 1.000 francs ; au sieur Cornelle jeune, bon poète français dramatique, 1.000 francs ; au sieur Molière, excellent poète comique, 1.000 francs ; au sieur Ronsard, poète français fort agréable, 1.500 francs ; au sieur abbé Cottin, orateur français, 1.200 francs ; au sieur Perrier, poète latin, 800 francs ; au sieur Racine, poète français, 800 francs ; au sieur Chapelain, « le plus grand poète qui ait jamais été et du plus solide jugement », 3.000 francs ; au sieur abbé Cassagne, poète, orateur et savant en théologie, 1.500 francs ; au sieur Perrault, habile en poésie et belles-lettres, 1.500 francs ; au sieur Mézeral, historiographe, 4.000 francs.



TUNIS. - LE PETIT COMMISSIONNAIRE
(Phot. Lenhart et Landrock, Tunis)

Voilà qui explique tant de dédicaces si lyriques de reconnaissance !



CARNINE LEFRANCO

CAPITAL 2.000.000 DE FRANCS
entièrement versés

USINE MODÈLE sur 12.000 mètres carrés
à ROMAINVILLE PRÈS PARIS.

LE PLUS ÉNERGIQUE DES RECONSTITUANTS

Le Docteur ABADIE

Charles Abadie est né à Saint-Gaudens (Haute-Garonne), le 25 mars 1842.

Interne des Hôpitaux au moment de la guerre, il avait fait la campagne comme chirurgien et avait eu l'occasion de soigner de nombreux blessés; cependant, sur le conseil de ses maîtres, il abandonna la chirurgie générale pour se consacrer à l'étude de l'ophtalmologie.

Le docteur Charles Abadie fut un des premiers ophtalmologistes qui comprirent l'importance des idées de Pasteur et de leur mise en pratique dans la chirurgie oculaire. Journallement, à sa clinique, on pouvait avoir la démonstration microscopique de la présence du gonocoque dans le pus de tous les yeux de nouveau-nés atteints d'ophtalmie purulente. On sait que le traitement de ce mal par les cautérisations bi-quotidiennes au nitrate d'argent, érigé en dogme par le docteur Abadie, a fini par s'imposer à tous les praticiens.

Le savant ophtalmologiste a encore publié de nombreux travaux sur l'ophtalmie sympathique,

et sur le traitement chirurgical de la conjonctivite granuleuse, qu'il a vulgarisé dans tout l'Orient. La pathogénie du glaucome, celle du goître exophtalmique semblent devoir s'éclaircir d'un jour nouveau par la théorie d'Abadie, qui fait jouer au grand sympathique le principal rôle dans l'étiologie de ces maladies.

Mais ses travaux les plus importants sont ceux qui ont rapport à la syphilis et à la tuberculose oculaires. Contre les formes graves de la syphilis oculaire, il a institué et préconisé les injections intra-veineuses de cyanure de mercure, reconnues comme la médication la plus efficace. Contre la tuberculose oculaire, il a montré les succès éclatants qu'on

obtient en associant à un peptonate d'iode le suc musculaire préconisé par Richet et Héricourt.

Le docteur Abadie, auteur d'un *Traité des maladies des yeux* et de *Leçons de clinique ophtalmologique*, est Chevalier de la Légion d'Honneur.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Abadie, ayant, sur sa table, les instruments utilisés pour l'examen et le traitement des yeux, fait une démonstration sur un œil de bœuf...

LA CARNINE LEFRANCQ RÉTABLIT RAPIDEMENT



AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE. — RIVES DE L'OUBANGHI. — Retour de la chasse au cochon sauvage.

LES PHILOSOPHES MODERNES

HEGEL

VIE ET ŒUVRES. Né à Stuttgart en 1770, mort à Berlin du choléra en 1831, il enseigna sa philosophie avec le plus grand succès et exerça une influence considérable, tant en Allemagne qu'en France. Ses œuvres capitales sont la *Phénoménologie et l'Esprit*, la *Science de la logique* et l'*Encyclopédie des Sciences philosophiques*.

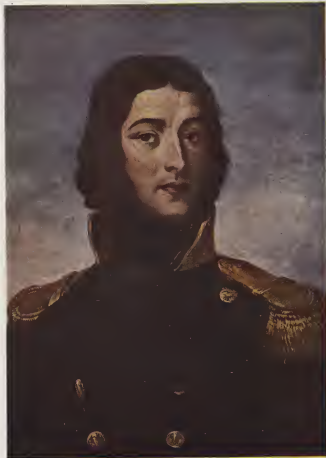
PHILOSOPHIE. Pour Hegel, l'être et la pensée sont identiques; il n'existe qu'un seul principe, qu'une seule réalité: c'est l'*idée*. La philosophie est la science du développement logique de l'idée, dont les réalisations successives constituent les étapes de l'univers, à trois moments. Elle se pose d'abord: c'est la *thèse*; elle s'oppose à elle-même: c'est l'*antithèse*, enfin elle revient à elle-

même en conciliant la thèse et l'antithèse, c'est la *synthèse*. C'est ainsi que l'absolu, d'abord pensée pure et immatérielle, se réalise ensuite dans le temps et dans l'espace pour devenir la nature et redevient pensée, mais pensée qui se connaît elle-même, qui existe pour elle-même: c'est l'esprit. On reconnaît dans cette doctrine la grandiose conception du panthéisme.

LA MORALE ET LE DROIT. Devant la fatalité de cette évolution logique de l'absolu, toute distinction du juste et de l'injuste s'efface, selon Hegel la force prime le droit, et malheur aux vaincus!



HEGEL



LAZARE HOCHE, Général en Chef de l'Armée de la Moselle (1768-1797)
par Robert Lavieus, peintre français (1756-1830). Photo des couleurs. Musée de Versailles.

LA CHANSON
DU RÉVEIL

Eveillez-vous, mon blond mignon,
Dans votre petit nid de mousse:
Le soleil, de son chaud rayon,
Vient caresser votre frimousse;
Votre bel ami l'oisillon
Vous appelle de sa voix douce.
Eveillez-vous, mon blond mignon,
Dans votre petit lit de mousse!

Ouvrez vos grands yeux étonnés
Couleur de paradis encore,
Du paradis d'où vous venez,
O ma petite fleur d'aurore!
Les chérubins sont prosternés
Pour voir votre regard éclore:
Ouvrez vos grands yeux étonnés
Couleur de paradis encore!

En me souriant, montrez-moi
Ces quatre méchantes quenottes
Qui firent tant souffrir mon roi
Qu'il en eût les lèvres pâlottes;
Serrez bien fort mon petit doigt
Entre vos petites menottes!
En me souriant, montrez-moi
Vos quatre premières quenottes!

C'est de ma vie, ô mon Jésus!
Que ta frêle existence est faite...
Mais, un jour, moi qui te conçus,
Tu m'oublieras dans quelque fête:
Prends mon cœur et mont'ant dessus,
Du pur bonheur atteins le faite
Et que toujours, ô mon Jésus!
Ta seule volonté soit faite!

THÉODORE BOTTEL.

L'ORIGINE DE LA " MARSEILLAISE "

Un jeune officier du génie, nommé Rouget de l'Isle, se trouvait en garnison à Strasbourg lorsque la guerre fut déclarée au commencement de 1792.

Un bataillon de volontaires allait partir de cette ville. On savait que Rouget de l'Isle, dans les loisirs que lui laissaient ses fonctions militaires, cultivait la poésie et la musique, et le maire de Strasbourg, Dietrich, lui demanda pour ses jeunes gens une marche nouvelle.

Rouget se met à l'œuvre dans la soirée. Sa tête fermentée, et, dans une seule nuit, il compose les paroles et la musique du *Chant de guerre de l'armée du Rhin*, titre primitif de notre chant national.

Dès le matin, quelques artistes de théâtre vinrent l'étudier chez lui. Dès le milieu de la journée il fut exécuté sur la place publique où les volontaires s'assemblaient, et l'effet qu'il produisit fut tel qu'au lieu des six cents hommes de la ville, il s'en trouva neuf cents pour marcher à l'ennemi.

Ce n'était que le prélude des prodiges que devait opérer cet hymne sublime.

Connu déjà des régiments du Nord, il n'avait point encore été entendu à Paris : ce furent les volontaires marseillais de Barbaroux qui l'y firent entendre pour la première fois en marchant contre les Tuileries, à la fameuse journée du 10 août.

A ce moment, il fut connu officiellement dans la capitale sous le nom d'*Hymne des Marseillais* :



ROUGET DE L'ISLE CHANTANT LA " MARSEILLAISE
Tableau de PILS. — Musée du Louvre.

Après l'affaire du 20 septembre (Valmy), Kellermann avait écrit au ministère de la guerre pour obtenir la permission de faire chanter en mémoire de cette journée, un *Te Deum* dans son camp.

Le ministre de la guerre lui a répondu que l'*Hymne national* connu sous le nom des *Marseillais* était le *Te Deum* de la République, et que celui-ci était le plus digne de frapper les oreilles de Français libres.

(Moniteur du 3 octobre 1792).

Mais le peuple, pour qui hymne est encore du féminin, dit probablement l'*hymne marseillaise*, puis, par abréviation, la *Marseillaise*, et ce nom est resté depuis.

Voilà pourquoi, sans avoir été fait à Marseille, ni même par un Marseillais (Rouget de l'Isle est né à Lons-le-Saulnier), le chant en question s'appelle la *Marseillaise*.

EMMAN MARTIN.

CARNINE LEFRANCO

Par suc de Viande de Bœuf crue MALTÉRABLE
CONCENTRÉ dans la viande et à froid



... CONVALESCENCES - FAIBLESSE -
MALADIES DE L'ESTOMAC et de l'INTESTIN
ANÉMIE - NÉVRALGIE -
TUBERCULOSE - OBLÉPTE - GLOBOSITÉ

De 1 à 5 cuillères à bouche par jour
pour ou addition d'un liquide quelconque
ou mélangé au naturel, thé, lait, ou
liquide de bon goût FROID ou TIEDE



Dépôt Général : ÉTABLISSEMENTS FUMOUZE, 78 F'S Denis PARIS

MUSÉE DU LOUVRE - PARIS



LA LEÇON DE MUSIQUE

Tableau de Gabriel Metsu, peintre hollandais (1630-1667). — Photo des couleurs.

« ... D'une façon générale, l'absorption de la Carnine, étendue d'eau fraîche, fut très agréable aux malades, qu'elle désaltérait par les chaudes journées de Juillet et d'Août, tandis que les malades soumises à l'administration du suc naturel manifestèrent parfois quelque dégoût et même quelque intolérance stomacale. »

Extrait du Rapport du Dr LEFÈVRE, Médecin de l'Hôpital de Villepinte (S.-et-O.)



DIRECTION
CARNINE LEFRANÇO
 ROMAINVILLE (Seine)
 Téléphone : Nord 20-78

NEUVIÈME ANNÉE
 N° 149
 AOUT 1914

JOURNAL BI-MENSUEL
 et
 MENSUEL SEULEMENT EN
JUILLET, AOUT et SEPTEMBRE

ABONNEMENT
 UN AN. : FRANCE. . . 20 FR.
 ÉTRANGER . . . 25 FR.
 LE NUMÉRO. UN FRANC.

L'AMOUR DANS LE MARIAGE

LA DUCHESSE DE CHOISEUL



HENRY ROUJON
 DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le lundi 24 décembre 1770, le duc de Choiseul, ayant condamné la porte de son appartement de Versailles, faisait sa sieste habituelle de l'après-midi. On osa violer la consigne au nom du Roi. A demi éveillé, Choiseul lut ce message de Sa Majesté Louis XV : « J'ordonne à mon cousin le duc de Choiseul de remettre la démission de sa charge de secrétaire d'État et de surintendant des Postes entre les mains du duc de la Vrillière et de se retirer à Chanteloup jusqu'à nouvel ordre de ma part. » — « Bien ! » fit le duc. Et, après avoir donné l'ordre de refermer ses rideaux, il reprit son somme interrompu. Après la sieste, il fit mettre ses chevaux à son carrosse et partit pour Paris. La duchesse lui dit simplement : « Vous avez bien la tête d'un homme exilé. Mais asseyez-vous; votre dîner n'en sera pas

moins bon. » En effet, les deux époux dînèrent en tête à tête, et du plus bel appétit.

Cette manière de prendre la disgrâce montrait une fois de plus que Stainville, duc de Choiseul, possédait le génie de l'impertinence. Mais où la duchesse, sa femme, avait-elle appris ce secret d'élégance supérieure? Louise-Honorine du Châtel a su faire de sa destinée un chef-d'œuvre de l'esprit et du cœur, parce qu'elle eut, à un degré suprême, le génie de l'amour conjugal.

Elle était de noblesse fort récente, et plus que douteuse. Son arrière-grand-père avait été cocher de maison. Son grand-père, Antoine Crozat, s'était enrichi dans toutes les spéculations permises, et aussi dans les autres. En deux générations, ces gens de finances parvenaient à se déclasser; Antoine Crozat se donna le luxe d'avoir pour fils un marquis du Châtel; ce marquis, à son tour, voulut pour gendre un grand seigneur. Le 22 décembre 1750, dans la chapelle de l'hôtel du Châtel, il était procédé au mariage de Louise-Honorine avec M. de Stainville-Choiseul, le plus fringant et le plus spirituel des grands seigneurs. Lui, âgé de trente-deux



LA CARNINE LEFRANÇO EST INALTÉRABLE
 même par les plus fortes chaleurs.
ELLE RECONSTITUE RAPIDEMENT LES ANÉMIÉS PAR ANOREXIE



ans, plutôt laid, mais d'une laideur amusante et fière, avec de rares cheveux tirant sur le roux, un air d'ironie hautaine, la séduction même, un de ces hommes irrésistibles dont la Fortune est éperdue. Elle, une fragile poupée de quinze ans, sans réelle beauté, mais toute mignonne, touchante par ses grâces flimides, un visage d'enfant mangé par deux yeux candides. Cet amour de petite femme, dès qu'elle eut prononcé le « oui » sacramentel, se voua, corps et âme et pour la vie, à l'aimable sacripant qui lui était donné pour maître. L'on sait ce que les mœurs de l'aristocratie du XVIII^e siècle avaient fait du mariage. Il appartenait à cette créature élue de vivre ardemment, au sein d'un monde en folle, le poème de la foi jurée. Elle intercède pour toute son époque. Si vraiment il suffit d'un juste pour qu'une foule pécheresse soit sauvée, la Cour de Louis XV échappera au feu par l'intervention toute-puissante de cette gentille sainte en poudre et en paniers. Et Dieu sait s'il fallait pousser loin l'amour conjugal pour chérir en Choiseul un mari!

Bon mari, qui sait ? Etant capable de tout, du meilleur comme du pire, Choiseul l'a été peut-être, à sa manière. Il savait gré à l'héritière des Crozat de l'avoir fait riche à millions. Il la trompait quand même outrageusement. Mais ce diable d'homme savait s'y prendre, en amour et en politique, avec de telles façons qu'il parvint à se faire pardonner d'être infidèle par la plus fidèle des épouses et encore à figurer dans l'Histoire, malgré des étourderies criminelles, en posture de grand Français. Seulement, que l'on n'aille point prendre Louise-Honorine pour une pensionnaire facile à duper. Nul doute qu'elle n'ait infiniment souffert. Choiseul l'a trahie, il ne l'a point trompée. Il lui a consacré tout ce qu'il pouvait y avoir de respect sous ses dentelles d'athée sentimentale. Elle l'a adoré comme un dieu.

L'amour fut pour l'arrière-petite-fille du cocher Crozat un éducateur sans pareil : il lui enseigna tout, et jusqu'à cet on ne sait quoi d'infiniment aristocratique qu'il fallait à la duchesse de Choiseul pour s'imposer à la Cour la plus spirituelle de l'Europe. Duchesse, elle l'a été en perfection tout en gardant dans les impertinences son air de biche effarouchée. A Rome, à Vienne, auprès du Saint-Siège, en face de la morgue autrichienne, elle apparut une ambassadrice accomplie. Lorsque son mari devint ministre, et comment! pendant douze ans maître absolu de toute la France, plus puissant que le Roi, elle lui fut la plus intelligente auxiliaire, une conseillère avisée, l'amie sûre qui apaise et réconforte. Son solide bon sens corrigeait les audaces du roué trop heureux qui

goûtait une joie perverse à défier la chance. Jamais la duchesse de Choiseul ne perdit la tête; elle ne l'avait point perdue en amour, ce n'était pas pour la perdre en politique.

Cette simplicité s'épanouit en toute élégance, lors de la disgrâce du duc de Choiseul. Il était d'usage à la Cour d'exiler les ministres remerciés. Je laisse à d'autres le soin d'étudier les raisons profondes de cette coutume et d'examiner s'il a été sage d'y renoncer. Louis XV avait donné, avec sa sécheresse coutumière, l'ordre à son « cousin » de partir pour la terre de Chanteloup. « Si je ne vous envoie pas plus loin, disait le message royal, c'est par égard pour la santé de la duchesse. » Il était écrit que Choiseul aurait tous les bonheurs et arracherait à la Fortune cette faveur dont elle n'est point prodigue : demeurer fidèle à une puissance tombée!

Il nous est devenu assez malaisé de bien comprendre pourquoi la chute de Choiseul lui valut une explosion de popularité. Il tombait, pour s'être embarrassé lui-même dans un réseau d'intrigues. N'importe : l'opinion, en haut comme en bas, à Versailles et dans la boutique, chez les écrivains et chez les gentils-hommes, salua en lui la victime d'un caprice coupable. Louis XV, trop paresseux pour être bon, ne l'était pas moins pour savoir se fâcher. Ce fut un jeu moqueur, et sans grand péril, de solliciter du roi la permission d'aller à Chanteloup. On lui marquait ainsi qu'il avait eu tort de sacrifier à la comtesse du Barry, le plus grand des ministres. A force de s'entendre dire qu'il était un homme de génie, Choiseul

finir par le croire un peu. La duchesse le crut tout à fait. Elle fit un nid de tendresse, d'admiration et de splendeur à l'idole déchue. Chanteloup devint un lieu de pèlerinage fétard. Ce fut une orgie de magnificence, une mangerie folle, dans ce domaine quasi royal, la table ouverte, la cour encombrée de carrosses, des chasses fastueuses, la danse éperdue des millions Crozat. Cependant Choiseul, plus voltairien et philosophe que jamais, installait un métier dans son salon; quand il ne jouait pas au billard, il faisait de la tapisserie en regardant défilier devant lui un monde d'admirateurs. Lorsqu'on regarde son portrait, de Van Loo, où, comme disait un Noël satirique, il « porte le nez au vent », on songe *in petto* qu'il a dû bien rire. Sa charmante femme ne riait point. Elle ne pleurait pas non plus. Elle pensait tout au fond du cœur que son époux était un grand homme, Louis XV un monstre, la Du Barry une drôlesse et que la France était perdue. En cela, elle est la Patronne bienheureuse des ministresses passées, présentes



LA DUCHESSE DE CHOISEUL



Le Professeur Hidego NOGUCHI
de l'Institut Rockefeller, de New-York.

et futures. Elle préside aux déménagements ministériels avec un sourire de consolation.

A la mort de Louis XV, l'espoir d'un retour aux affaires fit reprendre au couple exilé la route de Versailles. Choiseul avait fait naguère le mariage de l'archiduchesse d'Autriche avec le dauphin. Il espérait tout du nouveau roi.

« Tiens, s'écria Louis XVI, c'est vous, Monsieur de Choiseul ? Vous avez perdu vos cheveux. »

Et ce fut tout. Désormais, le brillant duc dut se résigner à vieillir. Il se survécut sans rien perdre de ses belles insolences de jeunesse. Lorsqu'il mourut, en 1785, d'une fluxion de poitrine, il tenait maison et prit congé de l'existence, au milieu d'une cour de visiteurs. Il laissait à sa femme six millions de dettes et deux beaux grands yeux pour le pleurer.

Voilà l'heure où la vertu de Louise-Honorine confina à la sainteté. Dès lors elle ne vécut plus que pour défendre la mémoire de son bien-aimé grand homme contre ces deux troupes ennemies : les créanciers et les historiens. Les historiens, elle les désarme encore. Les créanciers, elle les a payés.



LE DUC DE CHOISEUL
par Carl Van Loo. — Musée de Versailles.

Aussitôt après son veuvage, elle se retira, avec une seule servante, au couvent des Récollettes de la rue du Bac. Elle avait vendu Chanteloup au duc de Penthièvre. Infirme, malade, isolée, n'ayant gardé des courtoiseries d'autrefois que l'amitié dévote du bon Barthélémy, elle s'imposa les pires privations pour faire honneur aux engagements de son mari ; jusqu'à la Révolution, elle paya trois cent mille écus par an aux créanciers de Choiseul.

Sous la Terreur, il fut question un instant de la guillotiner. Les habitants du quartier Saint-Germain intercédèrent pour elle. Comment mourut-elle ? D'abandon, de chagrin, de misère, un soir de l'année 1801.

Trop fière pour implorer du secours, elle exhala, dans un coin obscur, son âme de colombe poignardée. Elle n'eut pas même un tombeau. Sa dépouille fut enfouie dans la fosse commune de Picpus.

Exquise et adorable créature ! A défaut d'une tombe, son souvenir est embaumé dans une innocente phrase qu'elle a dite, et que sa vie rend sublime : « C'est une bonne chose que d'aimer. »

Henry Roujon, de l'Académie Française.



LES TROIS GRÂCES

par J.-B. Regnault (1754-1824). — Musée du Louvre, Paris.

CHOSSES DE THÉÂTRE

LA LORGNETTE

C'est une curieuse. On ne peut rien lui cacher. Il faut qu'elle voie tout. Elle se permet les plus grandes privautés, grimpe le long des robes, fouille les corsages, scrute les moindres plis et replis, transperce tout ce qui est à jour. Sa devise est : « En verres et contre tous. »

Sa familiarité recule toutes les limites et ose tous les rapprochements. Elle ne craint pas, durant une soirée entière, de s'arrêter sur une jolie poitrine. Elle ne cache pas, d'ailleurs, qu'elle a des vis.

Mais aussi que de fois est-elle punie de sa curiosité : que d'illusions elle dissipe, que de convoitises elle éteint !

C'est si charmant de laisser certains visages dans l'ombre, certaines choses dans le vague !

A quoi bon vouloir se rendre compte que les plus riches décors sont grossièrement brossés, que les plus jolies actrices sont scandaleusement fardées, et que les bijoux de la reine sont « en tor » ?

Somme toute, ne croyez-vous pas que celui qui inventa la lorgnette eût mieux fait de s'abstenir ?

— J'ai idée que ce dut être un amoureux... ou un critique.

Albert METZVL.



VUE PANORAMIQUE DE LA CITÉ DE CARCASSONNE

N. D. PROY.

LA JEUNE FILLE LAIDE

Naguère, ignorante et joyeuse, elle disait : « Quand je me marierai!... » Puis elle a dit : « Si je me marie... » Elle dit enfin tristement : « Si je m'étais mariée... » Et bientôt elle ne dira plus rien de ce rêve impossible, de ce cher passé d'espérance irréalisée...

Marcelle TINAYRE.

COMMENT ET COMBIEN PAYAIT-ON
AUTREFOIS LES AUTEURS DRAMATIQUES ?

C'étaient autrefois les comédiens qui achetaient les pièces à forfait. Corneille recut 2.000 livres pour *Bérénice*. Molière 1.000 livres pour les *Précieuses*. Thomas Corneille était mieux payé que son frère. La réforme sauvegardant les droits d'auteur, est due à Beaumarchais. *La Revue.*

LES EMPRUNTS DE L'ÉTAT FRANÇAIS

Le premier, celui du 1er mai 1816, était un emprunt à 5 0/0, au prix d'émission de 57 fr. 25, ce qui faisait ressortir le taux de capitalisation à 8,73 0/0. Deux ans plus tard, un autre emprunt ne coûtait plus que 7,51 0/0. En 1823, on trouvait facilement de l'argent à 5,58 0/0, et, en 1828, le gouvernement du roi Charles X pu émettre du 4 0/0 à 102,07, soit au taux de 3,98 0/0. N'est-ce pas prodigieux ?

La monarchie de Juillet fut tout aussi heureuse dans ses appels au crédit. Il est vrai qu'en 1831 — c'était un an après la chute de Charles X — elle dut emprunter à 5,95 0/0; mais dans la suite, elle eut de l'argent à meilleur marché, puisque, en 1841, elle pouvait émettre du 3 0/0 à 84,75, ce qui nous donne le taux de capitalisation très réduit de 3,53 0/0.

La Révolution de 1848 fut, financièrement et commercialement parlant, un désastre. Elle eut pourtant la prudence de demander peu au crédit, mais ce qu'elle demanda coûta cher au Trésor, puisque les emprunts de ce gouvernement impliquèrent un taux de capitalisation de près de 7 0/0.

Le second Empire augmenta la dette publique d'un capital nominal de plus de six milliards de francs, et il faut bien avouer que pendant cette époque d'activité industrielle intense, le loyer de l'argent fut cher. On ne revit plus les taux de capitalisation magnifiques de la Restauration et de la

Monarchie de Juillet. Et l'emprunt qui coûta le moins cher à l'Etat fut celui de 1868, qui rapportait encore au souscripteur 4,33 0/0.

Quant à la troisième République, tant pour payer l'indemnité de guerre à la Prusse que pour faire face à la réorganisation de nos forces militaires, au programme Freycinet, etc., etc., elle a jusqu'ici demandé (capital nominal) 13.659.000.000 de francs au crédit. Et grâce à l'abondance de l'argent dans ce pays, abondance due à l'admirable esprit d'épargne du peuple français, la troisième République a eu de l'argent à des conditions de bon marché qu'on n'eût jamais osé rêver. Dès 1878, le taux de capitalisation de ses emprunts tombait à 3,75 0/0 et la dernière rente émise, celle du 6 décembre 1901, le fut au pair de 3 0/0.

**

En un siècle, la France a emprunté un capital nominal de 23.294.548.000 francs, mais n'a reçu effectivement que 18.129.441.000 francs. Sur cette somme colossale, qui peut se vanter de pouvoir dire exactement ce qui a été dépensé utilement et gaspillé sans profit ? Ce qu'il y a de certain, c'est que la dette publique de la France est formidable, et que la troisième République n'a rien fait pour la réduire, et qu'elle a dû même supprimer de nos budgets le chapitre de l'amortissement.

**CARNINE
LEFRANÇO**
SEULE PRÉPARATION
A BASE EXCLUSIVE
DE JUS DE CUISSSES DE BOEUF CRUES
CONCENTRÉ



RÉSULTATS IMMÉDIATS ET DURABLES
DANS TOUTES LES MALADIES DÉPENDANT
D'UN AFFAIBLISSEMENT DE L'ORGANISME

De 1 à 5 cuillerées à bouche par jour, pure
ou étendue d'un liquide quelconque, eau miné-
rale ou naturelle, thé, lait, etc. (pas de bouillon).
FROID ou TIÈDE

Dépôt Général : ÉTABL^{ts} FUMOUE, 78, Faub^g St Denis-PARIS

LE SECRET DE MA TANTE ZÉPHYRINE

Ma pauvre tante Zéphyrine !
Je la vois en fermant les yeux ;
Les tout petits alment les vieux ;
Puis elle était notre voisine ;
Je m'échappais à chaque instant
Pour aller la voir, tricotant
De sa main blanche, alerte et fine ;
Ce n'était pas bien gai, pourtant...
Ma pauvre tante Zéphyrine !

Je la trouvais au coin du feu,
Dans ses vieux meubles de l'Empire
Où l'âme d'un passé respire.
Tricotant toujours, parlant peu ;
Mais les sphinx dorés sous les gazes,
Les lyres d'albâtre, les vases,
Et les tiroirs qui sentaient bon,
Tout me jetait dans des extases...
Et peut être aussi le bonbon.

Vêtue en mère grand, coiffée
D'un éternel bonnet de nuit,
Pâle, sombre, marchant sans bruit,
Pour moi c'était comme une fée.
Personne ne la venait voir ;
Elle ne sortait de son ombre
Qu'une fois l'an, mais toute en noir,
Et ne revenait que le soir,
Encor plus pâle, encor plus sombre...
Et quand je demandais pourquoi,
— N'étant pas d'âge où l'on devine, —
Ma mère répondait : « Tais-toi !
C'est le secret de Zéphyrine. »

Je m'asseyais à ses genoux,
Lisant un livre où l'on s'applique,
Sentant sur moi le poids si doux
De son regard mélancolique ;
Elle abandonnait son tricot,
Et restait là, sans dire un mot,
Sans bouger, comme inanimée,
Sans m'embrasser même, et pourtant
Pourquoi donc, moi, l'aimais-je tant
Et m'en sentais-je tant aimée ?

Parfois, je bâillais... un peu fort,
Quand j'étais lasse de me taire ;
Elle, comprenant mon effort,
Ouvrait la commode au mystère,
Cette commode d'acajou,
Dont les tiroirs sentaient les roses ;
Elle en tirait un vieux joujou

Du milieu de beaucoup de choses
En me disant : « Prends-en bien soin. »
Et j'allais jouer dans un coin
Avec ce vieil objet à franges,
Usé, terni, sans forme et laid,
Mais magnifique il me semblait...
Les enfants ont des goûts étranges.

D'autres jours dont je me souviens,
Quand j'entraîs, elle disait : « Viens !
(Sa figure était singulière),
Viens nous amuser, si tu veux. »
Puis elle arrangeait mes cheveux,
Et m'habillait, à sa manière,
D'anciens chiffons tirés aussi

De l'inépuisable commode ;
Et, lorsque j'étais faite ainsi,
Les bras nus, à la vieille mode,
Elle disait : « Dis-moi : maman, »
Et me suivait obstinément
De cet œil sec, rouge et qui brille,
Des gens qui pleurent en dedans,
Et murmurait entre ses dents :
« Ma fille ! Ma fille ! Ma fille ! »

Mais quand je demandais pourquoi,
— N'étant pas d'âge où l'on devine, —
Ma mère répondait : « Tais-toi !
C'est le secret de Zéphyrine. »

Jours qui ne devraient pas finir !
À quel prix le bonheur s'achète !
Que de pleurs pour un souvenir,
Fleur d'adieu que le temps nous jette !
Un matin, ma mère me prit,
Entra chez elle, ouvrit sa porte...
Ma tante dormait sur son lit,
Et l'on me dit qu'elle était morte !
Moi, je pleurais, mais sans penser
Que la mort était si cruelle ;
Et, comme alors, pour l'embrasser,
Ma mère me penchait sur elle,
Je vis à son cou le portrait
D'une enfant qui me ressemblait...
Je suis à l'âge où l'on devine ;
Maintenant, je sais son secret...
Ma pauvre tante Zéphyrine !

EDOUARD PAILLERON.



LA SORCIÈRE

Tableau de Franz Hals, peintre flamand (1581-1666).
Musée de Lille — Photographie des couleurs.

TRAITEMENT RATIONNEL DE LA MAIGREUR

L'atrophie du tissu graisseux est fréquent, surtout aux âges extrêmes de la vie et se manifeste sous l'influence de l'anémie, du nervosisme, de la pré-tuberculose, du diabète, du brightisme, du cancer. Les grandes évacuations (choléra, dysenterie), les fièvres graves (typhoïde), les peines morales (qui déséquilibrent le système nerveux) sont aussi des causes fréquentes d'amaigrissement. Une alimentation riche est le seul remède de la maigreur. Mais ce n'est pas le tout d'ingérer, il faut digérer !

Heureusement, la médecine contemporaine possède, dans le suc musculaire et dans la *Carnine Lefrancq* (qui en est la meilleure préparation) un rénovateur éprouvé des échanges organiques. L'influence de la Carnine sur l'augmentation rapide du poids corporel est démontré par la clinique et par le laboratoire. Des chiens et des chats, rendus malades ou désarmés pour la lutte vitale (ayant subi, par exemple, des hémorragies graves) récupèrent, après quelques jours de Carnine, leur poids initial et neutralisent aussi leurs déchéances (produites par le refroidissement, les intoxications) : expériences concordant pleinement avec les recherches de Josias et Roux sur les tuberculeux soumis à l'action du plasma zomothérapique.

Le Professeur Hidego NOGUCHI, de l'Institut Rockefeller, de New-York.

Hidego Noguchi est né le 24 Novembre 1876, à Wakamotou, Japon.

En 1899, après avoir été interne à l'Hôpital du chirurgien Sato, il terminait ses études de médecine à Tokio.

Il entra alors à l'Institut des recherches sur les maladies infectieuses, où il travaillait sous la direction du professeur Kitasato.

En 1901, il se rendait à l'Université de Pensylvanie comme assistant du professeur Flexner; de 1903 à 1904, il étudiait à l'Institut sérothérapique de l'Etat danois, sous la direction du professeur Madsen; et enfin, en 1904, il entra à l'Institut Rockefeller pour les recherches médicales, Institut dont il est maintenant un des membres associés.

En 1911, le gouvernement impérial du Japon accordait à M. Noguchi, le titre de professeur.

Le jeune savant, qui a consacré toute son activité, aux recherches microbiennes, est certainement, à l'heure actuelle, un des maîtres de la bactériologie.

Le premier, en 1911, il réussissait à produire la syphilis chez certains animaux avec des cultures pures de tréponème; et il appliquait aussi ses méthodes de culture aux autres formes de microbes en spirale, et les isolait à l'état pur. C'est ainsi que les parasites du pian, des fièvres récurrentes, de la maladie des poules ont été cultivés par lui.

Le savant japonais réussit aussi, pour la pre-

mière fois, à reproduire la syphilis chez les animaux en leur inoculant de la substance cérébrale d'un malade atteint de paralysie générale, prouvant ainsi définitivement que le microbe trouvé dans le cerveau malade est bien le même que celui qui cause les formes ordinaires de la syphilis.

Il est encore le créateur d'une méthode de diagnostic — *Tuetin-reaction* — pour la syphilis, méthode basée sur l'injection au malade d'une culture de tréponème stérilisée.

Il y a plus d'un an, il trouvait le moyen de colorer le microbe de la poliomyélite, qu'il rendait ainsi visible. Avec M. Flexner, il réussissait la culture de ce microbe, capable de traverser les filtres.

Enfin le dernier travail de M. Noguchi se rapporte à la découverte du microbe de la rage et à sa culture. Il semble bien que Negri avait avec raison considéré les corpuscules qu'il avait découverts dans le système

nerveux des animaux morts de la rage, comme étant la cause de cette maladie. Mais Negri n'avait pu démontrer que ces corpuscules étaient vivants.

Il paraît aujourd'hui bien vraisemblable que ces corpuscules représentent une des phases du développement des microorganismes que M. Noguchi a pu cultiver.

Cette dernière découverte est de la plus haute importance. Elle aura sans doute pour conséquence, avant longtemps, de modifier le traitement actuel de la rage.



PORTRAIT-CHARGE. — Le docteur Noguchi, à l'Institut Rockefeller, explore le monde des infiniment petits : il découvre le microbe de la rage, et constate que le microbe de la syphilis peut coloniser.





PORTRAIT DE L'AUTEUR AVEC SA FILLE

Tableau de Madame Vioffe-LEBRUN, peintre français (1755-1842). — Photographie des couleurs.